57 Kilmius (N.) Voyage dans le Monde Souterrair, 8vo, *map and curious plates*, calf, 3s
1741

29, 178/B

HOLBERG udvalg baseret af

Ke 28

Nic: Klimius Empereur de Qua
et ensuite Marguillier de l'Eglise de la Croi
á Bergè en Norwege.

59132

VOYAGE

DE

NICOLAS KLIMIUS

DANS

LE MONDE SOUTERRAIN,

CONTENANT

UNE NOUVELLE THEORIE

DE LA TERRE,

ET

L'HISTOIRE D'UNE CINQUIÊME

MONARCHIE INCONNUE JUSQU'

A'-PRESENT.

Ouvrage tiré de la Bibliothéque de

Mr. B. ABELIN;

et traduit du Latin par

Mr. DE MAUVILLON.

A COPENHAGUE

CHEZ JAQUES PREUSS

MDCCXLI.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

L'ouvrage, dont je donne ici la traduction eſt une allégorie des plus ingénieuſes que j'aye encore vu: je ſuis fort trompé ou le Public en portera le même jugement. On y remarque un feu d'imagination peu ordinaire, une cenſure fine & délicate des mœurs des Hommes ſurtout des Européens qui, quoiqu'ils ſe glorifient de pluſieurs avantages, ne valent peutétre pas mieux que les Peuples qu'il leur plait d'apeller infidèles & barbares. Si c'eſt un préjugé favorable pour

l'ouvrage que le plaiſir que j'ai eu à le traduire, je ſuis tenté de croire qu'il plaira: Mais comme je ſai fort bien qu'un Original a des graces qu'il eſt quelquefois difficile d'atraper dans une traduction, je dois prendre ſur mon compte les défauts de celle-ci; d'autant plus que, pour lui donner un air François, j'ai pris la liberté de m'écarter, mais fort rarement, des expreſſions de mon Auteur, & d'en ſubſtituer d'autres, qui en faiſant le même ſens, forment un tour un peu différent. Je l'ai fait à bonne intention, & ſi je n'ai pas réuſſi, on ne doit s'en prendre qu'à moi; car, outre que l'Original eſt écrit d'un ſtile très-pur, & très-beau par raport à la Latinité, il eſt encore rempli d'un badinages très fin, & de mille agrémens qu'il eſt bien plus aiſé de ſentir que d'exprimer. Les fautes d'impreſſion, ne m'ont pas paru aſſés conſidérables pour mériter un Errata. La plus importante eſt à la pag. 347. lig. 16. où on lit - - - *En partant de notre camp*, *qu'ils*

qu'ils y reviendroient chercher de plus amples instructions ; & où il faut lire - - - *En partant de notre Camp, qu'ils y reviendroient, & qu'ils alloient seulement chercher de plus amples instructions.* C'est ainsi qu'on lisoit dans ma copie, que j'avois écrite avec toute, l'exactitude possible; & à cet égard, comme à l'égard de quelques autres fautes plus légères, j'espère que les personnes raisonnables ne me feront point de procés. Il n'en est pas de même par raport à mon stile, c'est à moi d'en répondre, & non pas à l'Imprimeur. Ceux qui s'y connoissent ne le trouveront peutétre pas plus mauvais, que celui de quelques autres Ouvrages, qui sont sortis de ma plume, & qui ont eu le bonheur de plaire. Ceux qui ne s'y connoissent pas, & qui toutefois en raisonnent pour se donner du relief, ne valent pas la peine que je fasse attention à leur Critique. Ce sont des gens qui parlent à tort & à travers, & je fais cas de leurs injures comme Socrate en pouvoit faire de

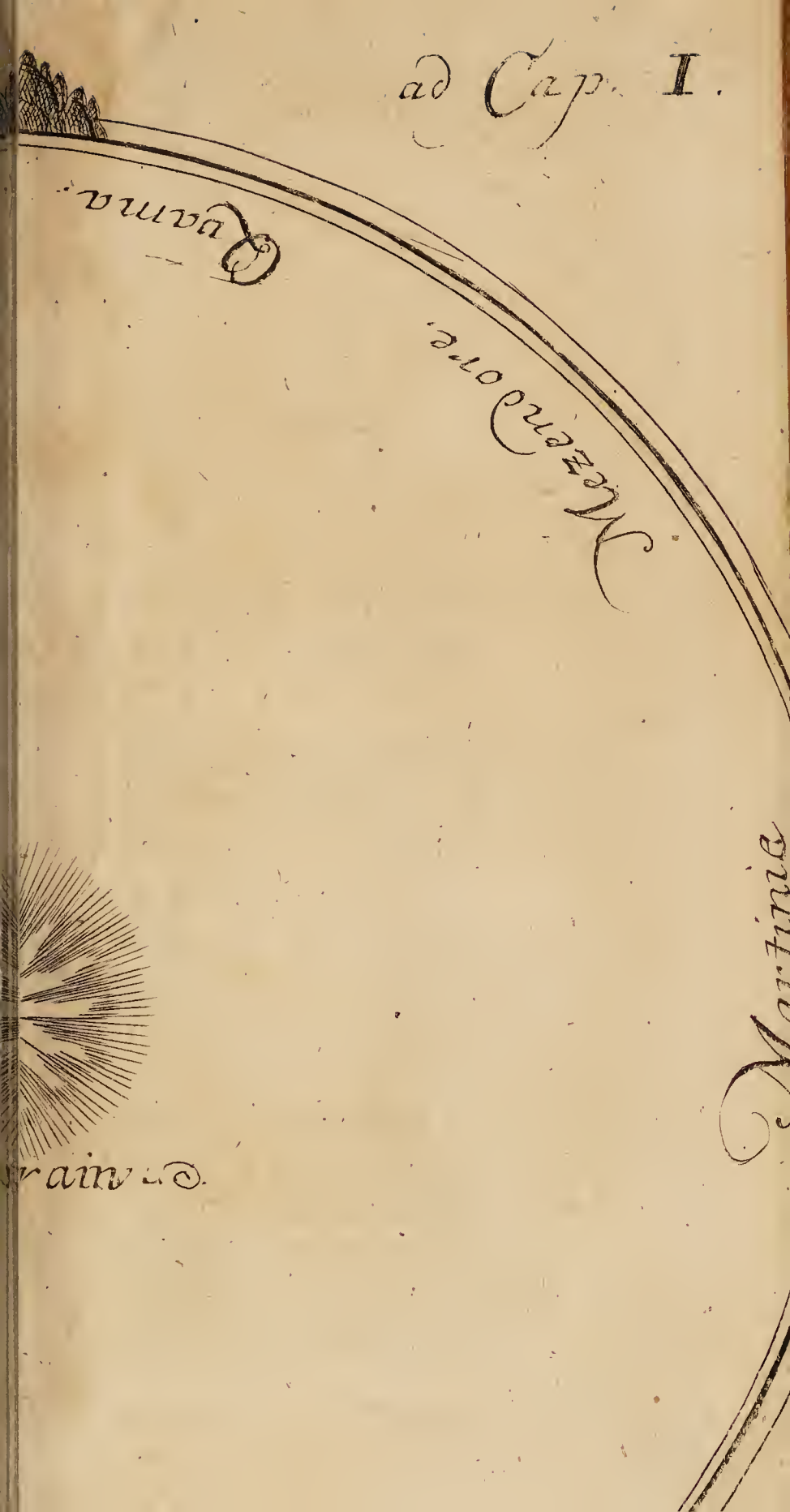
re de celles des petits Galopins d'Athénes. Quelque Chicaneur pourra bien me reprocher que je me compare à ce Sage: alte-là, Monsieur le chicaneur, je ne parle que du mépris des injures, & pour vous montrer que je n'ai pas autant de vanité que vous pensez, je vous avouerai, que ce mépris est plûtôt une suite de la mauvaise opinion que j'ai de certains Ecrivains, que l'effet de ma générosité. Ceux qui sont au fait m'entendront de reste, en tout cas je m'expliquerai mieux une autrefois; & ceux qui me connoissent, savent bien que je ne suis pas fâché d'étre critiqué par des gens raisonnables.

VOYA-

Norwege...

Planete de Nazar

Soleil Sau



VOYAGE
DE NICOLAS KLIMIUS
DANS LA RE'GION SOUTERRAINE.

CHAP. I.
DESCENTE DE L'AUTEUR DANS LES ABÎMES.

APrès avoir ſubi les deux Examens dans l'Univerſité de Coppenhague en 1664, & me trouvant revétu, par les ſuffrages des Tribunaux tant de Philoſophie que de Théologie, du Caractère appellé *Louable*, je me diſpoſai à retourner dans ma Patrie à bord d'un Navire, qui faiſoit voile vers Berge Capitale du Royaume de Norwege.

J'étois chargé de témoignages avantageux de l'une & de l'autre Faculté, mais fort léger de finances: J'avois cela de commun avec les autres Etudians de Norwege, qui reviennent ordinairement chez eux

dotés de haut ſavoir, mais fort mal pourvûs d'argent.

Nous avions le vent en poupe, & après ſix jours d'une heureuſe Navigation, nous abordames au port de Berge. Ce fut ainſi que je revins dans ma Patrie, plus Savant à-la-verité, que je ne l'étois quand j'en ſortis, mais pas plus riche. Je vécus aux dépens de mes Amis, qui voulurent bien m'aider quelque tems, durant lequel ma vie quoique precaire, ne fut ni tout-à-fait oiſive, ni entierement pareſſeuſe: Car voulant me ſignaler par l'étude de la Phiſique, dans laquelle j'étois dèja initié, je parcourus avec ſoin les quatre coins de la Province *, fouillant avidement dans les entrailles de la terre & des montagnes, pour connoître leurs differentes qualités. Il n'y avoit point de rocher ſi eſcarpé où je ne graviſſe, point de precipice ſi affreux où je ne tachaſſe de pénètrer, pour voir ſi je n'y trouverois pas par hazard quelque choſe digne de la curioſité d'un Phiſicien: Car la Norwege contient diverſes Raretés qui, ſi elles étoient en France, en Italie, en Allemagne ou dans quelcun de ces Païs feconds en merveilles, où l'on ſait faire valoir jusqu'aux moindres choſes, ne man-

* Cette Province c'eſt le Bergenhus.

manqueroient pas d'étre recherchées & conſiderées avec une diligence infinie. Parmi ces Curioſités, celle qui me parut la plus digne de mon attention, fut une Caverne ſituée au haut d'une montagne que les Naturels du Païs nomment *Flöien* & dont l'entrée eſt taillée en écore. La Bouche de cette Caverne exhale de tems en tems un petit vent qui n'eſt pas deſagréable, & qui formant un ſon pareil à des ſanglots, ſemble tantôt vouloir élargir le paſſage, & tantôt le vouloir boucher. Cela a exercé pluſieurs ſavans perſonnages de la ville de Berge, ſurtout le célèbre Abelin, & le Sr. Edouard Maitre-és-arts & Regent du Collège, tous deux fort verſés dans la Phiſique & dans l'Aſtronomie. Ces Mrs. ne pouvant, à cauſe de leur grand âge, ſe tranſporter ſur les lieux pour examiner un effet ſi étonnant, avoient ſouvent excité leurs Compatriotes à ſonder plus avant la nature de cette Caverne, & à examiner ſurtout les viciſſitudes régulieres de ce ſoûpirail dont le ſoufle reſſemble en quelque ſorte à l'haleine d'un Homme qui reſpire avec difficulté.

Pouſſé par les diſcours des perſonnes en queſtion, autant que par ma propre curioſité, je formai le deſſein de deſcendre dans

cette Caverne, & je m'en ouvris à quelques-uns de mes Amis, qui bien loin de m'encourager, me traitèrent d'extravagant, & de deſeſperé. Je fus peu ému de leurs remontrances, & au-lieu de me détourner de mon entrepriſe, ils ne firent qu'acroître mon impatience. L'envie de faire de nouvelles découvertes dans la Nature me rendoit incapable d'écouter aucun avis, & le mauvais état de mes affaires domeſtiques étoit un puiſſant éguillon pour me faire affronter les plus grands périls.

En effet la miſére me talonnoit, & il me ſembloit bien dur de manger le Pain d'autrui dans le ſein de ma Patrie, ſans eſpérance de pouvoir me tirer d'affaires. Enfin je jugeois qu'il n'y avoit pas moyen de parvenir, à moins que je ne m'illuſtraſſe par quelque coup hardi qui rendît mon nom célèbre.

Dans cette idée, je fis les préparatifs néceſſaires pour mon expédition, & ſortis de la Ville un jeudi de grand matin, par un tems pur & ſerein, me flattant de revenir avant la fin du jour; mais je me trompois furieuſement dans mon calcul, ne prevoyant pas que, comme un ſecond Phaëton transporté dans un autre monde,

J'al-

J'allois rouler en l'air par un espace immense; & que ce ne seroit qu'après avoir erré dix ans que j'aurois le plaisir de revoir ma Patrie & mes Amis.

Cependant je continuois mon chemin accompagné de quatre Hommes payés pour m'aider dans mon entreprise. Ils portoient les cordes, & les crocs dont j'avois besoin pour descendre dans la Caverne. Cette expédition extraordinaire commença en l'année 1665. Jean Munthe, Laurent Severin, Christiern Bertholdi, & Laurent Scandius étant Bourgmêtres & Sénateurs de Berge. Nous nous rendimes à *Sandwic*, par où l'on monte plus commodement sur la montagne. Arrivés au Sommet, nous gagnames le lieu où étoit l'antre fatal, & comme nous étions fatigués du chemin que nous avions fait, nous nous reposames un peu pour nous refaire l'estomac par un bon déjeûné dont nous nous étions nantis avant notre départ. Je sentis tout-à-coup mon cœur palpiter, comme s'il eût voulu me prédire quelque malheur prochain. Je me tournai vers ceux qui m'accompagnoient: Mes Amis, leur dis-je „y a-t-il quelcun de „vous qui veuille tenter le prémier l'en„trée de cette Caverne? Comme ils ne

me répondoient point, j'eus honte de ma foibleſſe, & reprenant courage, j'ordonne qu'on me prépare une corde, & je recommande mon Ame à Dieu. J'avertis mes Gens de lâcher la corde juſqu'à ce que je criaſſe; qu'alors ils euſſent à s'arreter, & que ſi je continuois à crier, ils me retiraſſent promtement. Je me munis moi-même d'un croc, qui me parut néceſſaire, pour écarter les obſtacles, qui pourroient s'opoſer à ma deſcente, & pour tenir toujours mon corps ſuſpendu dans un juſte milieu des deux côtés de la Caverne.

A peine étois-je deſcendu à la hauteur de dix ou de quinze coudées, que la corde ſe rompit. Ce malheur me fut annoncé par les cris & les clameurs de mes gens, que je n'entendis bientôt plus; car je deſcendis avec une rapidité étonnante, & comme un autre Pluton,

Je m'ouvris un chemin juſqu'au fond des Abîmes *;

excepté qu'aulieu de ſceptre j'avois un croc dans la main.

Je

* Je continuerai à traduire en vers François tous les Vers Latins qui ſe rencontrent en aſſés grand nombre dans le Corps de cet Ouvrage, & j'eſpére qu'on n'en ſera pas fâché.

Je volai environ un quart d'heure, autant qu'il me fut poſſible de le remarquer dans l'agitation extrême où je me trouvois, au travers d'une épaiſſe obſcurité: Mais enfin j'aperçus une petite clarté pareille à celle qui nous vient du crépuſcule du matin. La lumiére s'augmente, & je découvre bientôt moi-même un Ciel pur, & ſans nuage. Je fus aſſés fou pour croire que cela étoit l'effet de la repercuſſion de l'air ſouterrain, ou que la violence d'un vent contraire m'avoit repouſſé, ou que la Caverne m'avoit revomi par la reciprocation de ſon ſouffle. Néanmoins je ne reconnoiſſois plus ni le Soleil, ni le Ciel, ni les autres aſtres que je voyois, & ils me paroiſſoient tous plus petits que ceux de notre Firmament; de ſorte que je me perſuadai, ou que toute la machine de ce Ciel que j'avois devant mes yeux, n'exiſtoit que dans mon cerveau égaré, & n'étoit que l'effet de mon imagination troublée, ou qu'ayant perdu la vie, je me trouvois dans le ſéjour des Bienheureux. Cette derniére penſée me faiſoit rire, lorsque je me voyois armé de mon croc, & traînant après moi un bout de corde qui reſſembloit á une queuë, ſachant bien qu'on n'alloit pas en Paradis dans un pareil

reil équipage, qui bien loin de plaire aux Saints, me feroit paroître à leurs yeux comme un nouveau Titan, qui venoit attaquer l'Olimpe, & troubler le repos des Dieux. Cependant quand je vins à peſer ſerieuſement les choſes, je jugeai que je me trouvois dans un monde ſouterrain, & que ceux qui croyent que la terre eſt concave, & qu'elle renferme ſous ſa ſurface un monde plus petit que le nôtre, ne ſe trompent point. L'évènement fit voir que j'avois rencontré juſte. En effet je ſentois diminuer la violence de la ſecouſſe qui me portoit en bas, à meſure que j'approchois d'une Planète, ou d'un certain Corps céleſte, qui s'offroit le prémier ſur ma route. Cette Planète me parut peu-à-peu ſi grande, que j'y pouvois diſtinguer ſans peine à travers l'Athmoſphére, qui l'environnoit, des montagnes, des Mers & des Valées;

Tout ainſi qu'un Oiſeau vole & ſe précipite
A travers mille écueils ſur les bords d'Amphitrite,
De même je volois entre la terre & l'air.

Pen-

Pendant que je me conſiderois ainſi nâgeant au milieu des airs, je ſentis tout-à-coup ma courſe, qui jusqu'alors avoit été perpendiculaire, devenir circulaire. Les cheveux m'en dreſſèrent à la tête; je me crus perdu ſans reſſource, craignant d'être transformé en un planète, ou en ſatellite de celle dont j' approchois, & que je ne fuſſe par-là condamné à tourner éternellement. Mais lorsque je faiſois reflexion que cette métamorphoſe ne dérogeroit point à ma dignité, & qu'il valoit autant être un Corps céleſte, ou le ſatellite d'un Corps céleſte, qu'un Philoſophe mourant de faim, je ſentois rallumer mon courage; d'autant plus que par le bénefice de l'air pur dans lequel je nâgeois, je n'avois ni faim ni ſoif. Je me reſſouvenois pourtant fort bien que j'avois mis dans mes poches quelques pieces de ce Pain que les Habitans de Berge nomment Bolken, qui eſt de figure ovale, ou plûtôt longue: j'en tirai un morceau bien réſolu d'en manger, ſi je le trouvois encore à mon goût. Mais à peine j'y eus mordu deſſus, que je compris, que toute nourriture terreſtre n'étoit plus bonne qu'à me cauſer des vomiſſemens, ſurquoi, je pris le parti de jetter mon pain comme une choſe qui m'étoit deſormais

inutile. Mais, o Prodige! ce pain ne fut pas plûtôt parti de ma main, qu'il reſta non ſeulement ſuſpendu en l'air, mais commença même à décrire un cercle autour de moi; et ce fut alors que je reconnus les veritables loix du mouvement, qui font que les Corps poſés en équilibre tournent en cercle. A la vuë de ce pain tournant autour de moi, je ſentis ma rate s'enfler, & comment aurois-je pû me défendre des ſentimens de l'orgueil? moi qui, ayant été juſqu'alors le jouet de la fortune, me voyois changé non pas en Planète ſubalterne, mais en planète qu'un Satellite devoit toujours eſcorter, & qui pouvoit être comptée parmi les aſtres majeurs, ou parmi les Planètes du premier ordre. Et s'il faut confeſſer ma foibleſſe, j'ajoûterai, que cette idée me gonfla l'eſprit de tant de vanité, que je crois que, ſi j'avois alors rencontré les Bourgmêtres de Berge, je les aurois reçus avec dédain, & les aurois regardés comme des atômes, qui ne valoient pas la peine que je les ſaluaſſe pas même du croc que je tenois dans ma main.

Je fus trois jours dans cette ſituation, je dis trois jours; car comme je tournois ſans ceſſe autour de la planète qui étoit proche de moi, je pouvois très bien diſtinguer

guer les jours & les nuits, & voir le Soleil ſouterrain ſe lever, s'abaiſſer & diſparoitre de devant mes yeux, bienque je ſentiſſe une grande difference entre ces nuits, & les nôtres; puisqu'après le coucher du ſoleil, le Firmament paroiſſoit lumineux, & d'un éclat à peu près égal à celui de la Lune; ce qui me faiſoit juger que le lieu où j'étois, étoit la ſuperficie du firmament la plus proche de la Région ſouterraine, ou l'Hémiſphère de cette même Région, d'autant plus que la lumière que je voyois, étoit empruntée du Soleil placé au centre de ce globe. Je me forgeois cette Hypotéſe en Homme qui n'étoit pas tout-à-fait étranger dans l'étude de l'Aſtronomie. Je me croyois toucher au bonheur des Dieux, & me regardois dèja comme un Aſtre d'importance que les Aſtronomes de la Planète voiſine alloient placer, avec le Satellite dont j'étois environné, dans le catalogue des Etoiles, lorsque je vis paroitre à mes yeux un monſtre aîlé d'une grandeur énorme, qui me pourſuivoit à droite, à gauche & au deſſus de ma tête. Je crus au prémier aſpect, que c'étoit un des douze ſignes du Ciel-Souterrain, & je ſouhaitois fort, au cas que ma conjecture ſe trouvât vraye, que ce fût la Vierge, ne dou-

doutant pas que je ne vinſſe à bout de l'appaiſer, & de tirer parti d'elle dans la ſolitude où je me trouvois. C'étoit au fond le ſeul du ſyſtême des douze ſigne, qui pût m'être bon à quelque choſe. Mais, lorsque ce Corps ſe fut approché de moi, je n'apperçus qu'un Grifon affreux, & cruel.

Je me ſentis auſſitôt ſaiſi d'une frayeur mortelle, & dans mon prémier trouble m'oubliant moi-même, & ma dignité aſtrale * en même tems, je mis la main dans ma poche, & en tirai mon Témoignage academique que j'avois par hazard encore ſur moi, & que je montrai à mon énémi, pour lui prouver que j'avois ſubi les examens de l'Univerſité, que j'étois Etudiant, & Bachelier qui plus eſt, & que j'étois en état de repouſſer vertement toute ſorte d'adverſaires dans la diſpute. Mais ce prémier transport s'étant diſſipé, je revins à moi, & ne pus m'empecher de rire de mon extravagance. J'étois cependant encore incertain ſur le deſſein que pouvoit avoir ce Grifon en me ſuivant de ſi près, ſi c'étoit comme Ami, ou comme énémi, ou

* *Meſſieurs les Puriſtes me paſſeront ce terme. Je l'ai forgé, pour éviter la circonlocution, que je n'aime pas.*

ou ſi attiré par la nouveauté de ma figure, il étoit venu ſimplement pour me contempler: & cela ſe pouvoit fort bien; car la vuë d'un Corps humain tournant en l'air avec un croc à la main, & une longue corde en façon de queuë, pouvoit facilement avoir excité la curioſité d'une Brute; puiſque, comme je l'ai-appris depuis, cette même figure de ma Perſonne donna aux Habitans du globe, autour duquel je tournois, matiére à divers diſcours & à pluſieurs conjectures: car leurs Philoſophes, & leurs Matematiciens me crurent une Comète, & prirent la corde que je traînois après moi, pour la queuë de la Comète. Il y en avoit, qui me regardoient comme un méteore extraordinaire, qui préſageoit quelque malheur, tel que la Peſte, la Famine, ou quelqu' autre cataſtrophe non moins funeſte. D'autres étoient allés plus loin, & ils avoient tracé & deſſiné la figure de mon Corps telle qu'elle leur avoit paru de loin; de ſorte que j'étois décrit, défini, dépeint & gravé même ſur l'airain par les Habitans de ce globe avant que j'euſſe abordé chez eux. J'apris tout cela dans la ſuite & je m'en divertis beaucoup, lorſqu'ayant été porté ſur ce globe j'eus apris la Langue ſouterraine.

Il eſt à remarquer qu'il paroit auſſi des aſtres ſoudains & inattendus, que les Souterrains appellent *ſciſciſi*, c'eſt-à-dire *chevelus*, & dont ils ſont des deſcriptions affreuſes, car ils diſent que les cheveux de ces Aſtres ſont de couleur de ſang, & raboteux vers la tête, de ſorte que leur criniére reſſemble à une longue barbe. Ils les mettent au rang des prodiges céleſtes, tout comme on a accoûtumé de faire dans notre monde. Mais, pour revenir à mon ſujet, le Grifon dont je parlois tantôt, s'approcha enfin ſi fort de moi, qu'il m' incommodoit beaucoup par le battement de ſes aîles: mais ce fut bien autre choſe, lorſque je le vis prêt à me devorer la jambe. Je compris alors à quel deſſein il ſuivoit ſon nouvel Hôte, & vis bien qu'il-falloit faire de neceſſité vertu. Je commençai donc à me deffendre contre ce furieux Animal, et empoignant mon Croc avec les deux mains, je rallentis un peu l'audace de mon énémi, l' obligeant pluſieurs fois à ſe battre en retraite, mais comme il revenoit ſur moi, & qu'il continuoit à me harceler, ſans qu'un, ou deux coups que je lui avois portés euſſent rien pû operer, je lui lançai mon croc, avec tant de roideur que l'ayant atteint

teint sur le dos, entre les deux aîles, je ne pouvois plus retirer le trait, dont je l'avois percé. Le Monstre ainsi blessé, jetta un cris terrible, et tomba un moment après vers le globe dont j'ai dèja parlé. Pour moi qui étois dégouté de ma dignité *astrale*, que je voyois exposée à divers dangers, comme cela arrive d'ordinaire à ceux qui occupent les grands emplois,

A de pareils revers las de me voir en bute
Je suivis volontiers l'Animal dans sa chûte
Sans savoir où j'allois je volois au hazard.
Comme on voit souvent sur le tard
Quand le Ciel est serein, ou que la Lune éclaire
Plus d'une étoile passagère,
Qui voltigeant de haut en bas,
Semble vouloir tomber & qui ne tombe pas.

Ainsi le mouvement circulaire que je faisois tantôt, & que j'ai décrit ci-dessus, redevint perpendiculaire.

Je passai avec rapidité au travers d'un air plus épais que celui que je venois de quitter, & dont le bruit, & l'agitation m'étour-

m'étourdiſſoit. Enfin ſans me faire mal je tombai ſur le globe avec l'oiſeau qui mourut peu d'heures après de ſa bleſſure. Il étoit nuit lorſque j'arrivai ſur cette planète: je n'en pouvois juger que par l'abſence du ſoleil, & non pas par les tènébres; car il faiſoit ſi clair, que je pouvois lire diſtinctement mon témoignage académique. Cette clarté nocturne vient du Firmament qui n'eſt autre choſe que le revers de la ſurface de la Terre, dont l'hémiſphère donne une lumière pareille à celle que la Lune rend chez nous; de ſorte qu'à ne conſiderer que cela, on peut bien dire que ſur le globe en queſtion, les nuits différent peu des jours, ſi ce n'eſt que pendant la nuit, le ſoleil eſt abſent, et que cette abſence rend les ſoirées un peu plus fraîches.

CHA-

* *

CHAPITRE II.

DESCENTE

DANS

LA PLANETE DE NAZAR.

J'avois traverſé les airs, comme je viens de dire, & le Grifon ſur lequel j'étois décendu perdant de ſon activité à meſure qu'il perdoit ſes forces, m'avoit poſé doucement à terre ſans le moindre inconvenient. J'étois couché en plein air, attendant tranquillement ce que le retour du ſoleil me feroit éprouver de nouveau, lorſque je commençai à ſentir mes anciennes infirmités, la faim, et la ſoif, ſe révéiller. Je me repentis alors d'avoir ſi etourdiment jetté mon pain. Accablé de laſſitude, et l'eſpit rempli de mille ſoucis, je m'endormis d'un profond ſomeil. Il y avoit dèja, autant que je pouvois conjecturer, environ deux heures que je ronflois, lorſqu'un horrible beuglement vint troubler mon repos, & un réve agréable, qui occupoit alors mon eſprit. Il me ſembloit tantòt que j'étois

de retour en Norvege, & que je racontois mes avantures à ceux qui me venoient voir; & tantôt enfin je croyois étre proche de Fanoë, & d'entendre chanter le Sr. Nicolas Diacre de l'Egliſe de St. André, qui avec ſa voix rude & ſtentorée, frapoit miſerablement & ſelon ſa coûtume, mes pauvres oreilles. Je me réveille en ſurſaut, croyant que le mugiſſement que je venois d'ouïr n'étoit autre choſe que la voix de ce Diacre; mais ayant apperçu, pas loin de moi, un Taureau, je compris bien que c'étoit lui qui avoit interrompu mon ſommeil par ſon beuglement. Je commençai à jetter mes yeux timides de tous côtés, & le ſoleil commençant à paroitre, me découvrit des champs fertiles, & couverts de verdure. Je voyois auſſi des arbres; mais, o étonnement! ils ſe remuoient, quoiqu'il ne fit pas un ſoufle de vent capable d'agiter une plume. Dans le moment que j'examinois ce prodige, j'apperçois le Taureau venir contre moi en mugiſſant de plus belle. Je fus ſaiſi de crainte, & comme je penſois un inſtant de quel côté je fuirois, je vis un arbre peu éloigné de moi, que je crus fort propre à me mettre à l'abri de la furie de cet Animal. Je

m'ap-

m'approche de l'arbre, je l'embraſſe, & commence à l'eſcalader; mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je l'entendis former des accens doux, mais aigus & à peu-près ſemblables à ceux d'une Femme en colere! Ce fut bien autre choſe lorſque ce même arbre me repouſſant, me ſangla un ſouflet à tour de bras avec tant de force, que j'en fus tout étourdi, & tombai à la renverſe. Je crus que la foudre m'avoit frapé, & j'étois prêt à rendre l'ame, lorſque j'entendis des murmures & des bruits ſourds de tous côtés, pareils à ceux qu'on fait dans les marchés, ou dans les Boutiques des Marchands quand elles ſont bien fréquentées. Etant revenu de mon étourdiſſement, je vis toute une forêt animée, et le champ où j'étois, tout rempli d'arbres & d'arbriſſeaux, quoique je n'en euſſe vû que ſix ou ſept un peu auparavant.

Je ne ſaurois exprimer jusqu' à quel point tout cela me troubla la cervelle, et combien j'eus l'eſprit ému à la vuë de ces preſtiges. Il me ſembloit que je dormois encore, ou je me figurois que j'allois devenir la proye des ſpectres, & que je ſerois obſedé de ces malins Eſprits; enfin il n'y eut ſorte d'abſurdité qui ne me paſ-

ſât alors par l'eſprit. Je n'eus pas le tems de réfléchir ſur la nature ou la cauſe de ces automates; car un autre arbre étant acouru vers moi, baiſſa une de ſes branches, au bout de laquelle étoient ſix bourgeons qui lui ſervoient de doigts. Il me ſaiſit avec cette main extraordinaire, & m'élèva en l'air en criant de toute ſa force. Il étoit ſuivi d'un grand nombre d'autres arbres de différente eſpèce, qui formoient des ſons & des accens articulés à la verité, mais tout-à-fait étrangers à mes oreilles, de ſorte que je ne pus retenir que ces mots, *Pikel Emi*, qui furent ſouvent répétés, & à force de les entendre, ils me reſtèrent dans la mémoire. Je compris auſſi bientôt que ces paroles ſignifioient une eſpece de ſinge extraordinaire; car ils jugeoient à ma figure, & à mon équipage que je devois étre un ſinge peu différent de certains Sapajous *. à longue queuë, que cette contrée nourrit. Quelques-uns me prirent pour un Habitant du Ciel, que le Grifon avoit entraîné à terre, ce qui étoit déja arrivé plus d'une fois, s'il en faut croire les annales

* C'eſt ainſi que j'ai traduit le mot *Cercopithecus*, qui eſt dans l'original, et qui ſignifie un petit ſinge qui à une queuë.

nales du Païs. Mais je ne pus ſavoir tout cela que quelques mois après, & lorsque j'eus appris la Langue ſouterraine; car dans l'état préſent où je me trouvois, ſaiſi de crainte & d'horreur, je ſavois à peine ſi j'étois au monde, bien loin d'étre en état de raiſonner ſur la nature des Arbres parlans & animés, ou de deviner quel pouvoit étre le but de cette proceſſion, que je voyois faire lentement & à pas comptés. Tout ce que je pouvois comprendre par les voix & les murmures que j'entendois, c'eſt que les Arbres étoient indignés & en colère contre moi; & il faut avouer qu'ils en avoient grand ſujet; car l'arbre, ſur lequel j'avois voulu monter, lorſque je fuyois devant le Taureau, étoit la femme de l'Intendant de la Ville prochaine. La qualité de cette Femme offenſée rendoit mon crime plus grave; car ſi c'eût été une femme du commun, le mal n'auroit pas été bien grand; mais d'avoir voulu eſcalader une Matrone de cet ordre, ce n'étoit pas bagatelle chez une Nation qui ſe piquoit de modeſtie & de pudeur. Nous arrivames enfin à la ville où l'on me menoit priſonnier. Elle étoit remarquable par la magnificence de ſes Edifices, par l'ordre, et la Symetrie de ſes ruës tirées

au cordeau, & par une campagne agréable qui l'environnoit. Les ruës étoient remplies d'arbres ambulans, qui ſe ſaluoient mutuellement en ſe rencontrant. Ce ſalut ſe faiſoit en baiſſant les branches, & plus ils les baiſſoient, plus la révèrence étoit profonde. Dans le tems que nous paſſions, il ſortit par hazard un Chêne d'une belle Maiſon, à la vue duquel tous les arbres qui me conduiſoient baiſſant leurs branches, reculoient par reſpect, d'où il me fut aiſé de juger que ce Chêne n'étoit pas un arbre du commun. En effet j'appris bientôt que c'étoit l'Intendant de la Ville, le même dont on diſoit que j'avois voulu violer la Femme. Je fus emporté dans la maiſon de ce Magiſtrat, dont les portes furent auſſi-tôt fermées ſur moi, ce que voyant, je commençai à me regarder comme un Homme qui alloit avoir l'honneur de ſervir l'Etat en qualité de Membre * d'une Chiourme.

Ma

* Il y a dans l'original, *tanquam piſtrini candidatum intuebar.* C'eſt une alluſion à la punition que les anciens infligeoient aux Eſclaves; il les condamnoient à tourner la meule d'un moulin. *Hominem piſtrino dignum!* Dit Chremes à Syrus dans Terence; *Un homme qu'on devroit envoyer au moulin.* J'ai taché de rendre l'agrement qu'il y a dans l'expreſſion de mon Auteur.

Ma crainte redoubloit à la vuë de trois Gardes qui ſe promenoient devant l'Hôtel, comme des Sentinelles; Ils étoient armés chacun de ſix haches, ſelon le nombre de leurs branches; car autant de branches, autant de bras, autant de bourgeons autant de doigts. Les têtes etoient placées au haut des troncs, & reſſembloient aſſés à celles des Hommes. Au lieu de racines, ils avoient deux pieds extremement courts, ce qui étoit cauſe que les Habitans de cette planète marchoient à pas de Tortuë. Il me ſembloit auſſi que ſi j'avois été libre, je leur aurois bien échappé, & je les euſſe même deffiés de me rattraper, tant je faiſois de différence entre leurs piés, & les miens.

Cependant je jugeois que ces arbres étoient non ſeulement les Habitans de cette Planète, mais encore qu'ils étoient doüés de raiſon; & j'admirois cette admirable varieté que la Nature ſe plaît à mettre dans ſes Ouvrages. Ces arbres n'égalent point la hauteur des nôtres, & même la plûpart ne ſurpaſſent guére la taille ordinaire des Hommes; j'en voyois de beaucoup plus petits, qu'on auroit pris pour des fleurs, ou pour des plantes, & je jugeois que c'étoient des enfans. C'eſt une choſe étonnante que le Labyrinte de diverſes

penſées, où me jetta la vuë de ces Phénomènes, les ſoûpirs qu'elle m'arracha, & combien je regretois alors ma chère Patrie: Car quoique ces arbres paruſſent ſociables par le bénèfice de la parole dont ils jouïſſoient, & par une eſpece d'intelligence que je remarquois en eux, & qui pouvoit les faire compter parmi les Animaux raiſonnables, je doutois néanmoins qu'on pût les comparer aux Hommes, & je ne pouvois me perſuader que l'équité, la clémence, & les autres vertus morales fuſſent des vertus qui euſſent lieu chez eux. Agité de cette foule de penſées, je ſentis mes entrailles treſſaillir, & des ruiſſeaux de larmes couler de mes yeux. Pendant que je me livrois ainſi en proye à la douleur, les Archers qui me gardoient entrèrent dans la chambre où j'étois. Je les pris pour des Licteurs à cauſe de leurs haches. Cependant, ils me font ſigne de les ſuivre, *& formant un cercle autour de moi*, ils me menent par la ville dans une grande maiſon bâtie au milieu d'une Place. En paſſant par les ruës, je croyois étre revétu de la Dignité Dictatoriale, & je me regardois comme au deſſus d'un Conſul Romain; car les Conſuls de Rome n'étoient

n'étoient accompagnés que de douze haches, & moi j'en avois dix-huit à ma ſuite. Sur la porte de la Maiſon, où j'étois conduit, paroiſſoit en bas relief, la figure de la juſtice tenant une balance à la main, ou pour mieux dire, à un rameau. Elle étoit repreſentée ſous l'Image d'une vierge; elle avoit l'air grand, le regard ſevère, ſon viſage ne paroiſſoit ni humble, ni cruel, mais mélé d'une certaine gravité reſpectable.

La vuë de cette emblême me fit aiſément juger que j'étois devant le Palais du Sénat. Cependant les portes s'ouvrent & l'on me fait entrer dans la Salle de l'audience, dont le pavé étoit de marbre à la moſaïque, & fort reluiſant, je vis un arbre au haut bout de cette ſalle placé ſur un trône doré comme dans un Tribunal, c'étoit le Préſident. Il avoit à ſa droite douze Aſſeſſeurs & autant à ſa gauche; ceux-ci étoient aſſis ſur des gradins chacun ſelon ſon rang. Le Préſident de l'aſſemblée étoit un Palmier d'une taille médiocre; mais il étoit remarquable parmi les autres Juges à cauſe de la variété de ſes feuïlles, qui étoient teintes de pluſieurs couleurs. Il avoit à ſes côtés vingt-quatre Huiſſiers armés de ſix haches

ches chacun. Je frémis d'horreur en les voyant, & je jugeai que cette Nation devoit étre fort ſanguinaire.

Cependant je ne fus pas plutôt entré, que les Juges ſe levèrent étendant leurs branches en haut, & après cette cèrémonie, chacun reprit ſa place; pour moi je reſtai à la barre, entre deux arbres qui avoient chacun le tronc couvert d'une peau de Brebis. Je les pris pour des Avocats & c'en étoient auſſi. Avant-qu'ils commençaſſent à plaider, on couvrit la tête du Préſident d'un manteau de feûtre. Le Plaignant fit un court plaidoyer, auquel le Defendeur fit une réponſe auſſi courte. Les Plaidoyers de l'un & de l'autre furent ſuivis d'un ſilence de demi-heure; au bout de laquelle le Préſident, ayant ôté le voile qui le couvroit, ſe leva, & étendant de nouveau ſes branches, prononça avec décence certaines paroles que je crus qui contenoient ma ſentence: car dès-qu'il eut ceſſé de parler, je fus renvoyé, & conduit dans vne vieille priſon, d'où je me figurois qu'on m'alloit tirer comme d'un grenier, pour me faire foueter par la main du Bourreau.

Dèsque

Dèsque je me vis ſeul dans ce réduit, je me rappellai tout ce qui venoit de ſe paſſer, & je ne pouvois m'empecher de rire quand je réfléchiſſois ſur la folie de la Nation, où je me trouvois; car ces Juges qui m'avoient fait mon Procés me paroiſſoient plûtôt des Pantomimes, que des Magiſtrats, & leurs geſtes, leurs ornemens, leur manière de proceder, me ſembloient plus dignes du Théatre que d'un Tribunal conſacré à Thémis. Là-deſſus je vantois le bonheur de nôtre Monde, & la Supériorité des Européens ſur toutes les autres Nations. Mais quoique je blamaſſe la folie des Peuples ſoûterrains; j'étois pourtant obligé d'avouer, qu'on devoit les mettre au deſſus des Brutes; car la ſplendeur de leur ville, la Symetrie de leurs Maiſons indiquoient aſſés que ces arbres n'étoient pas dépourvus de raiſonnement, ni tout-à-fait ignorans dans les Arts, & ſurtout dans la Mécanique; Mais je les croyois ſans politeſſe ni éducation, et j'étois perſuadé qu'il ne falloit pas chercher chez eux la vertu.

Pendant que je m'entretenois ainſi en moi même, je vois entrer un arbre tenant une palette à la main. Il s'approche de moi, me déboutonne ma poitrine, & me dépouille

depouille d'un côté, dont il me prend le bras, le retrouſſe, & me ſeigne. Quand il m'eut tiré la quantité de ſang qu'il vouloit avoir, il me banda le bras fort adroitement. Il examina mon ſang avec beaucoup d'attention, mélée d'une eſpece d'admiration, après quoi, il ſe retira.

Cette nouvelle avanture me confirma dans l'idée que j'avois dèja de l' extravagance de cette Nation, idée dont je ne revins que lorſque j'eus appris la Langue du Païs, & qui ſe changea alors en étonnement & en admiration. Voici comme tout cela me fut expliqué dans la ſuite. On avoit crû à ma figure que j'étois un Habitant du firmament; & on s'étoit mis en tête que j'avois voulu violer une Matrone du prémier rang, c'eſt pourquoi on m'avoit traîné à l' Audience comme un Criminel. L'un des Avocats avoit exageré ma faute, & en avoit ſollicité le chatîment ſelon la rigueur des Loix; l'autre avoit plaidé pour moi, & avoit demandé un délai du ſupplice, juſqu'à ce qu'on fût informé qui j'étois, d'où j'étois, & ſi j'étois brute ou animal raiſonnable. L'élevation des branches n'étoit autre choſe qu'un acte de Réligion, par lequel les Juges ſe préparoient à bien prononcer

ſur

ſur le Differend des Parties. Les Avocats étoient couverts d'une peau de Bretis, afin de ſe reſſouvenir de l'innocence & de l'integrité avec laquelle ils devoient s'aquitter de leurs fonctions; & en effet il n'y en a point-là qui ne ſoient Gens de bien & intégres; ce qui prouve qu'on peut trouver dans un Etat bien policé des Avocats qui ont des ſentimens & de la probité. Dans le Païs dont je parle, les Loix ſont ſevères contre les Prévaricateurs. Il n'y a ni ſubterfuges, ni échapatoires qui les mettent à l'abri de leur rigueur; point d'azile, point d'intrigue pour ſauver ceux qui ont été condamnés, ni perſonne qui ſollicite en faveur des Perfides.

On repète auſſi trois fois les mêmes paroles chez cette Nation, à cauſe de ſa lenteur naturelle à concevoir les choſes, qui la diſtingue des autres Peuples. Il y a peu de gens chez celui-ci, qui comprennent d'abord ce qu'ils n'ont lû ou entendu qu'une ſeule fois. Ceux qui ont la conception plus vive, & qui comprennent avec plus de facilité, ſont regardés comme incapables de juger des procés, & ne ſont que fort rarement élevés aux emplois de quelque importance: car

ou

on a éprouvé que l'Etat s'étoit trouvé en danger toutes les fois qu'il avoit été administré par des gens qui avoient beaucoup de pènétration, & qu'on appelle ailleurs de grands Génies : Qu'au contraire ceux que le vulgaire appelle des hébètés avoient toujours reparé le mal que les autres avoient fait. Tout cela a fort l'air paradoxe, je l'avouë, mais lorsque je le pesois mûrement, je ne le trouvois pas aussi absurde qu'on pourroit se l'imaginer.

L'Histoire qu'on me fit au sujet d'une Femme, qui avoit exercé l'emploi de Président, me surprit encore d'avantage. Ce Président-fémelle, étoit une Fille native de la ville en question, elle fut élevée par le Prince à la dignité de *Kaki*, c'est-à-dire de Juge suprême de la ville; car telle est la coûtume de cette Nation de ne mettre aucune difference de Séxe par rapport aux charges de l'Etat, & de n'avoir égard qu'au merite en les conférant. Mais afin de pouvoir juger des qualités d'un esprit, & de cocnnoitre la portée d'un chacun, il y a des seminaires établis, dont les Directeurs sont appellés *Karattes*, ce qui signifie à proprement parler des examinateurs ou Scrutateurs. Leur office est de sonder & d'examiner le naturel & les

les qualités des jeunes Gens, dont ils doivent mettre à part ceux qui ſont propres aux emplois publics, & envoyer un rôle particulier au Prince, avec une liſte générale des differens talens, par leſquels les autres peuvent ſe rendre utiles à la Patrie. Ayant reçu ce catalogue, le Prince fait écrire ſur un livre les noms de tous les Candidats, afin d'avoir toujours préſens à ſon eſprit, &, pour ainſi dire, devant ſes yeux, ceux qu'il doit révétir des emplois vacans.

La Fille en queſtion avoit merité, depuis quatre ans, un témoignage avantageux de la part des Karattes; le Prince y eut égard, & l'établit Préſidente du Sénat de la ville où elle étoit née; c'eſt un uſage ſacré, & immuable chez les *Potuans* (c'eſt le nom de ce Peuple) d'étre employé dans la ville où l'on eſt né, étant perſuadés qu'on a toujours plus d'affection pour l'endroit où l'on a reçu la naiſſance & l'éducation, que pour un autre, *Palmka* (c'eſt le nom de cette Fille) exerça ſon emploi avec beaucoup de gloire pendant l'eſpace de trois ans, & fut regardée comme l'arbre le plus ſage de la ville. Elle avoit d'ailleurs la conception ſi tardive, qu'elle ne pouvoit comprendre les choſes

qu'on

qu'on lui disoit, qu'á la troisieme, ou quatrième repétition; mais aussi dès-qu'elle avoit compris une chose, elle en connoissoit tous les tenans & les aboutissans; & elle prononçoit si judicieusement sur les affaires les plus épineuses, que toutes ses décisions étoient regardées comme des Oracles.

Comme une autre Thémis dans sa juste balance
Elle examinoit tout au poids de l'équité:
On ne la vit jamais oprimer l'innocence,
Ni jamais s'éloigner de son intégrité.

Enfin on m'a assuré qu'elle ne prononça, jamais de sentence qui ne fût confirmée par le suprême Tribunal des Potuans, & qui ne reçût même de grands éloges. Je pensois donc, en considerant toutes ces choses, que cet établissement en faveur du beau-sexe n'étoit pas aussi mal imaginé, qu'il me l'avoit paru d'abord; & je me disois à moi-même; quel mal y auroit-il, par exemple, quand la Femme du Bourgue maitre de Berge connoitroit des causes, & prononceroit les sentences? Quel mal y auroit-il encore quand la Fille de l'Avocat Severin, qui est une personne qui ne manque ni de Savoir, ni d'éloquence,

ce, plaideroit à la place de ſon ſtupide père? non, cela n'apporteroit aucun préjudice à nôtre jurisprudence, & peutétre Thémis ne recevroit pas les ſouflets qu'on lui donne. Enfin il me ſembloit, vû la maniére précipitée avec laquelle on procéde aux jugemens parmi nos Européens, que ces ſentences hâtives, & précoces, ſeroient ſujétes à une terrible cenſure, ſi elles étoient tant ſoit peu examinées de plus près.

Mais pour revenir à l'explication de ce qui m'étoit arrivé, voici ce que j'appris au ſujet de la phlébotomie que j'avois ſoufferte. C'eſt la coûtume chez ce Peuple, que dès-qu'il y a un Criminel qui merite le foüet, ou la torture, ou la mort; on lui ouvre la veine avant que de l'exécuter, pour voir s'il a agi par malice, ou par la diſpoſition du ſang ou des humeurs qui ſont dans ſon Corps, & ſi par cette opération, il y auroit moyen de le rendre plus homme de bien. De manière qu'à le bien prendre, les Tribunaux de ce Païs-là ſont plûtôt établis pour corriger les gens que pour les tourmenter. Cette manière de corriger par la ſaignée renferme pourtant une eſpéce de chatiment, puiſqu'on a attaché une note d' infamie à ſubir cette ope-

ration par ſentence juridique. Que ſi ceux qui ont paſſé par cette correction, viennent à faire une rechûte, on les relegue au firmament, où ils ſont tous reçus ſans diſtinction; je parlerai tantôt plus au long de cet exil, & de ſa nature. Quant à l'étonnement que le Chirurgien qui m'avoit phlébotomiſé, avoit marqué à la vuë de mon ſang, la cauſe en étoit telle: Il n'avoit jamais vu de ſang rouge; car les Habitans de ce globe, n'ont dans les veines qu'un ſuc blanc, qui, plus il a de blancheur, plus il marque la pureté des moeurs.

Voila ce dont on m'informa, lorsque j'eus appris la Langue ſouterraine, & qui commença à me faire juger plus favorablement de cette Nation, que je n'avois fait auparavant, l'ayant d'abord condamnée avec aſſés de témerité. Cependant quoiqu'au prémier abord j'euſſe pris ces arbres pour des foûs, & des extravagans, j'avois bien remarqué qu'ils n'étoient pas deſtitués de tout ſentiment d'humanité, & que par conſéquent ma vie n'étoit point en danger. Ce qui me confirmoit dans cette eſpérance, c'eſt que je voyois qu'on m'apportoit réglément à manger deux fois par jour. Les mêts conſiſtoient

en

en fruits, herbes, & legumes. La boiſſon étoit compoſée d'une cettaine liqueur douce & agreable.

Le Magiſtrat ſous la garde duquel j'étois, donna bientôt avis, au Prince de la Nation, lequel faiſoit ſa réſidence dans une ville peu éloignée, qu'il lui étoit tombé entre les mains, & par cas fortuit, un Animal raiſonnable, mais d'une forme inouïe & particulière. Surquoi le Prince excité par la nouveauté du fait, ordonne qu'on me faſſe apprendre le Langage du Païs, & qu'enſuite on m'envoît à ſa Cour. Auſſitôt, on me donne un Maitre de langue, des inſtructions duquel je ſus ſi bien profiter, que dans ſix mois je me trouvai en état de pouvoir converſer avec les Habitans. J'avois à peine fait ces progrés dans la Langue ſouterraine, qu'il vint un ſecond ordre de la Cour touchant mon établiſſement ultérieur; en vertu de cet ordre, je fus mis dans le Seminaire, afin que les Karattes puſſent examiner & ſcruter les forces & la portée de mon génie, obſervant ſoigneuſement le genre de profeſſion où je pourrois le mieux me diſtinguer. Tout cela fut exécuté à la lettre; & pendant tout le cours de cette épreuve, on n'eut pas moins de ſoin de mon corps

que de mon esprit. Surtout on tachoit de me donner autant qu'il étoit possible, la forme, & la figure d'un arbre par le moyen des branches postiches qu'on agençoit sur mon corps.

Cependant, je revenois tous les soirs chez mon Hôte, qui m'exerçoit de son côté par des discours, & des questions à perte de vuë. Il se plaisoit surtout à m'entendre faire le récit des avantures que j'avois euës dans mon Voyage en la région souterraine; mais ce qui le frapoit d'avantage c'étoit la description de nôtre monde, de l'immense étenduë du Ciel qui l'environnoit, & de cette quantité innombrable d'étoilles dont ce même Ciel étoit parsemé. Il écoutoit tout cela avec une avidité extrême, mais il rougissoit un peu quand je lui parlois de nos arbres, que je lui représentois inanimés, immobiles, attachés fixément à la terre par des racines; & il ne pouvoit s'empécher de me regarder avec quelque espèce d'indignation, quand je l'assurois, que nous coupions ces arbres pour en chaufer nos poëles, & pour cuire nos mêts. Néanmoins après avoir réfléchi un peu sérieusement la-dessus, sa colère s'appaisoit, & il élevoit ses cinq branches (car il n'en avoit ni plus ni moins)

vers

vers le Ciel, admirant les jugemens du Créateur, dont les deſſeins, lui paroiſſoient impénètrables. La Fémelle, ou ſi l'on veut, l'Epouſe de cet arbre, avoit juſqu'alors évité ma préſence, à cauſe du ſujet qui m'avoit fait traîner devant la juſtice; mais quand elle eut apris que c'étoit la coûtume dans mon Païs de monter ſur les arbres, & que c'étoit cela qui avoit cauſé ma mépriſe, elle bannit ſes ſoupçons, & s'accoûtuma à me voir; mais comme je craignois, au commencement que le ſouvenir de ma faute involontaire ne lui revint dans l'eſprit, & ne me privât pour jamais de ſa bienveillance, j'avois la précaution de ne lui parler qu'en préſence de ſon mari.

* *

CHAPITRE III.

DESCRIPTION DE LA VILLE DE KE'BA.

J'étois encore au Seminaire, occupé à mon épreuve, lorsqu'un jour il prit fantaiſie à mon Hôte de me faire voir la ville, & de me mener dans les lieux les plus dignes de ma curioſité. Nous marchames ſans aucun embaras, & ce qui me parut le plus ſurprenant, ſans qu'aucun Habitant acourût pour me voir: ce qui eſt bien différent de ce qui ſe pratique chez nous, où toutes les fois qu'il paſſe quelque choſe d'un peu extraordinaire, les Hommes viennent par troupes repaitre leurs yeux curieux: mais les Habitans de cette Planète peu avides de nouveautés, ne cherchent que le ſolide. La Ville porte le nom de *Kéba*; & tient le ſecond rang parmi les Villes des *Potuans*. Les Habitans ont tant de gravité & de retenuë, qu'on les prendroit tous pour des Sénateurs, plûtôt que pour de ſimples Citoyens. C'eſt-là le veritable Domicile des Vieillards: je ne crois pas qu'il y ait d'endroit où l'on faſſe plus de cas de l'âge, ni où la

la vielleſſe ſoit plus honorée, non ſeulement on reſpecte ſes déciſions, mais on regarde les moindres ſignes de ſa volonté, comme des régles qu'il faut ſuivre. Une choſe m'étonnoit, c'étoit de voir cette Nation ſi ſage, & ſi modeſte ſe plaire aux ſpectacles, aux Comédies, & à voir des combats ridicules. Tout cela me ſembloit peu s'accorder avec cette gravité qu'ils affectoient. Mon Hôte, s'appercevant de mon étonnement; *ne ſoyez pas ſurpris*, me dit-il, *de ce que vous voyez; tous les Habitans de ce Païs partagent leur tems entre les choſes ſerieuſes, & les badinages;*

Nous ſavons acorder Jupiter & Saturne.

Parmi les beaux établiſſemens qu'il y a dans la Principauté des *Potuans*, on doit particulierement remarquer la liberté que chacun a de ſe procurer tous les plaiſirs, qui ne portent aucun préjudice, qui ſemblent étre faits pour fortifier l'eſprit, & le rendre plus propre à s'aquitter des fonctions les plus éminentes : car qui ne ſait que les plaiſirs honnêtes & innocens diſſipent les vapeurs bilieuſes & les nuages épais de la melancolie qui obſcurciſſent la ſérènité de l'Ame, & qui ſont des ſources

intariſſables, de ſeditions, & de mauvais deſſeins. Les *Potuans* ont fort bien reconnu cette verité, c'eſt pourquoi, ils ont jugé à propos de faire ſucceder les jeux à leurs occupations ſérieuſes; & ils ont ſi bien trouvé l'art de méler l'urbanité à la ſevèrité, que la prémière ne dégènère jamais en pétulance, ni l'autre en triſteſſe. Il n'y avoit qu'une choſe qui me choquât dans leurs divertiſſemens, c'étoit de les voir compter parmi leurs ſpectacles & leurs jeux ſcéniques les diſputes de l'Ecole. En effet à certains jours de l'année, il ſe fait des gageures, & l'on fixe un certain prix pour les Vainqueurs: Les Diſputeurs entrent en lice comme des Gladiateurs; on les anime à peu près comme on fait chez nous les coqs, ou les Bêtes féroces. Les Riches de ce Pais-là nouriſſent des Diſputeurs, comme on nourit en Europe des Chiens de chaſſe: Ils les font dreſſer, & inſtruire dans l'art de diſputer que nous appellons Dialectique, afin qu'ils ſoient rendus propres aux combats, établis pour un certain jour de l'année. Il y a tels de ces Diſputeurs dont les Victoires ont enrichi ceux qui les ont nourris & dreſſés. Un certain *Henoch* avoit amaſſé dans l'eſpace de trois ans quatre mille

mille *Ricats* des triomphes d'un ſeul Diſputeur qu'il entretenoit, & pour lequel des gens, qui cherchoient à gagner quelque choſe par cette ſorte de profeſſion, lui ont offert plus d'une fois des ſommes exorbitantes; mais il ne vouloit point encore ſe priver de ce tréſor, qui lui rapportoit de ſi bons revenus tous les ans. Ce Diſputeur avoit une admirable volubilité de Langue; quand une fois il étoit ſur les bancs, rien ne lui réſiſtoit: Il changeoit le blanc en noir, les quarrés en longs; il mettoit tout en combuſtion par le moyen de ſes ſillogiſmes, & de ſes raiſonnemens captieux. Il n'y avoit point d'Opoſant aſſés brave pour lui tenir tête; il les réduiſoit tous au ſilence quand il vouloit avec ſes *diſtinguo, ſubſumo &c.* J'aſſiſtai à ces ſpectacles non ſans chagrin, & ſans me fâcher de voir changer en comédies, ce qui fait le plus bel ornement de nos colleges, & il me paroiſſoit indigne & impie de tourner en jeux mimiques ce que nous avons de plus auguſte dans nos Ecoles. Certainement j'avois bien de la peine à retenir mes larmes, quand je me rappellois que j'avois ſoûtenu chez nous trois fois des théſes qui m'avoient couvert de gloire, & attiré les applaudiſſemens des ſavans. Mais ce qui

me déplaiſoit le plus, c'étoit la manière dont on diſputoit. On amenoit certains Agaceurs nommés *Cabalcos* qui portoient des éguillons avec les quels ils piquoient les flancs des Diſputeurs, dés-qu'ils remarquoient leur feu s'amortir, afin de les ranimer, & de rallumer en eux l'ardeur de la diſpute. Je paſſe ſous ſilence bien d'autres choſes que j'ai remarquées à ce ſujet, dont le ſouvenir me fait encore rougir de honte, & que je ne pouvois m'empécher de condamner dans une Nation ſi bien policée. Outre les combats de ces Diſputeurs, que les *Potuans* nomment *Masbakos*, c'eſt-à-dire, Brouïllons, on en voyoit encore de Quadrupédes tant féroces que privés, & d'oiſeaux ſauvages pour les-quels les Spectateurs payoient quelques pieces d'argent.

Je demandois à mon Hôte, comment il ſe pouvoit faire qu'une Nation ſi raiſonnable changeât en jeux de Cirque des exercices deſtinés à faciliter les moyens de parler en public, & à decouvrir la verité. A cela il me répondoit que pendant les ſiécles de la barbarie, on avoit fait à la verité beaucoup de cas de ces exercices; mais qu'enſuite l'expérience ayant fait toucher au doigt que la diſpute ne faiſoit qu'obſcur-

ſcurcir & étoufer la verité, rendre les jeunes gens arrogans, exciter des troubles, & anéantir les ſciences ſolides, on les avoit bannis des Univerſités, pour les releguer au Cirque: qu'enfin l'évènement avoit fait voir que par le ſilence, la lecture, & la méditation, les Etudians étoient plûtôt parvenus au grade de Maitre-ès-Arts.

Cette réponſe toute ſpécieuſe qu'elle étoit, ne put jamais me ſatisfaire. Il y avoit dans la Ville une Univerſité, ou Académie, où l'on enſeignoit, avec décence & gravité, les Arts Libéraux. Mon Hôte m'introduiſit dans l'Auditoire de cette Ecole un jour qu'on devoit créer un *Madic*, c'eſt-à-dire, un Docteur en Philoſophie. Cette création ſe fit ſans cérèmonie, ſi ce n'eſt que le Candidat prononça un fort beau & fort docte diſcours ſur un certain problême de Phiſique: dès-qu'il eût fini ſa tâche, les Préſidens de l'Univerſité ne firent autre choſe que de l'inſcrire parmi ceux, qui jouïſſent du privilège d'enſeigner publiquement. Mon Hôte m'ayant demandé, comment cela m'avoit-plû, je lui répondis ingenûment, que cet Acte m'avoit paru trop ſec & trop maigre, eû égard à l'appareil qui ſuit ordinairement nos promotions. Je me mis en même

tems

tems à lui expliquer comment cela ſe pratiquoit chez nous, & comment ces ſortes d'Actes étoient précèdés de divers genres de diſpute. A ces mots de diſputes, mon Hôte fronçant le Sourcil, me demanda de quelle nature elles étoient, & en quoi elles différoient de celles des Univerſités ſouterraines. Je lui repartis qu'elles rouloient pour l'ordinaire ſur des ſujets doctes & curieux, ſurtout ſur ce qui regardoit les mœurs, le langage, & les habillemens de deux Nations antiques, qui avoient fleuri jadis en Europe, & je l'aſſurai bien ſérieuſement que dans trois théſes ſavantes que j'avois ſoûtenues, j'avois fait une fort belle diſſertation ſur les vieilles pantoufles de ces deux Nations. Là-deſſus mon Hôte fit un ſi grand éclat de rire que toute la maiſon en rétentit. Son Epouſe attirée par le bruit qu'il faiſoit en riant, acourut pour lui en demander la cauſe. Pour moi, j'étois dans une ſi grande colère, que je ne daignai pas lui répondre; il me ſembloit vilain, & indigne de traiter des choſes ſi graves & ſi importantes avec des riſées. Mais le Mari ayant dit lui-même à ſa femme dequoi il s'agiſſoit, celle-ci, en rit de tout ſon cœur. Cette affaire étant enſuite divulguée par

la Ville, n'y excita pas moins de ſujets de rire; & j'ai ſû que la Femme d'un certain Sénateur, quand on lui fit ſe recit, ſe prit ſi furieuſement à rire, qu'elle en penſa créver: quelque tems après, la fiévre l'ayant emportée au tombeau on crut communément qu'elle étoit morte des efforts qu'elle avoit faits en riant, qui lui avoient enflé les poûmons, & cauſé la maladie qui l'avoit retranchée du nombre des vivans: mais tout cela n'étoit pas bien averé, & n'étoit que des conjectures. Au reſte c'étoit une Dame de beaucoup de mérite, & une illuſtre Mère-de-famille; car elle avoit ſept branches, ce qui eſt fort rare dans ce Séxe. Tous les honnêtes arbres la regretèrent. Elle fut enterrée vers la minuit au-delà des vergers de la ville, & dans les mêmes vétemens qu'elle avoit en mourant. C'eſt une ſage coûtume chez ces peuples, qui eſt paſſée en loi, d'enterrer les morts hors de la ville, car ils croyent que les humeurs qui ſortent des cadavres corrompent l'air; Ils ne ſont pas moins aviſés quant à l'uſage d'enſévélir les morts ſans pompe, ni ornemens; & rien ne me paroit moins prudent que d'orner, & de parer des Corps tout prêts à étre rongés des vers. On fait cependant une eſpece

de

de funérailles, & l'on prononce une oraiſon funébre à l'honneur de chaque défunt, laquelle n'eſt autre choſe qu'une exhortation à bien vivre, & un tableau de la mort que l'on préſente, en quelque ſorte, aux yeux des Auditeurs. Des Cenſeurs gagés aſſiſtent toujours à ces ſortes de ſermons; ils ont ordre de remarquer attentivement ſi l'Orateur exagère, ou exténuë le mérite de la perſonne morte. De-là vient que les Orateurs de ce Pais-là ſont extrememment économes de louanges, de peur d'encourir la peine portée contre ceux qui loüent les gens au-delà de leur mérite. Me trouvant un jour à une pareille oraiſon, je m'informai de mon Hôte, quel rang avoit tenu dans le monde le Héros dont on célébroit la mémoire, & quelle charge il avoit exercée. Il me répondit que c'étoit un Laboureur, qui venant des champs à la ville, étoit mort en chemin. Pour lors, je crus avoir trouvé l'occaſion de me vanger des riſées de mon Hôte, & de repouſſer contre les Habitans ſouterrains les traits qu'ils avoient lancés à mon occaſion contre les Européens. *Et pourquoi de grace*, lui dis-je avec un ris moqueur, *ne fait-on pas auſſi une harangue à l'honneur des Boeufs & des Taureaux, qui ſont les*

les compagnons & les camarades des Païsans? & si l'on trouve matière à une oraiſon funébre dans ceux qui menent la charruë, les Animaux qui la tirent n'en fourniront-ils point?

Mais mon Hôte ſans s'émouvoir, me pria de modérer mon rire, & m'apprit que les Laboureurs étoient infiniment eſtimés & honorés dans tout le Païs, à cauſe de la nobleſſe de leur profeſſion, & qu'il n'y avoit point d'art plus honnête que celui de l'agriculture; qu'ainſi tout honnête Païſan étoit regardé comme un bon Pére-de-famille, le Père nouricier, & le Patron de tous les citoyens; & qu'enfin c'étoit pour cette raiſon que lorſque dans l'Automne, ou au Printems les Païſans venoient avec un grand nombre de chariots chargés de grains, les Magiſtrats alloient au devant d'eux ſuivis de Trompettes & de timballes & les introduiſoient triomphans dans la ville au bruit des fanfares.

J'étois dans une étrange ſurpriſe en entendant ces choſes, me rappellant le triſte ſort de nos Laboureurs qui gémiſſent ſous une cruelle ſervitude, & dont les occupations nous paroiſſent plus viles, & plus abje-

abjectes qu'aucune autre eſpèce de profeſſion, ſurtout que celles qui ſervent à nos plaiſirs & à notre luxe, comme les cuiſiniers, les tailleurs, les Danſeurs, les Muſiciens &c. Je fis part de mes réflexions à mon Hôte; mais ce ne fut que ſous le ſceau du ſilence; car je craignois que la Nation ſouterraine ne portât un jugement trop deſavantageux contre le Genre-Humain: mais mon Hôte m'ayant promis de ſe taire, me mena une ſeconde fois dans un autre auditoire, où l'on devoit auſſi faire une oraiſon funèbre. J'avouë que je n'ai de ma vie rien entendu de plus ſolide, ni de plus éloigné de toute ſorte de flatterie. Cette oraiſon me parut un modèle ſur lequel devroient ſe régler tous ceux qui ſont engagés à faire des diſcours de cette eſpèce. D'abord l'orateur nous fit enviſager le Défunt du côté de ſes vertus, enſuite il nous fit un détail de ſes vices, de ſes foibleſſes, exhortant ſes Auditeurs à les éviter.

A nôtre retour, nous rencontrames ſur nos pas, un Criminel, que trois ſergens de juſtice conduiſoient. Il avoit auſſi ſubi la peine du bras (c'eſt ainſi qu'ils appellent la ſaignée faite par ſentence juridique) &

on

on le menoit dans l'Hôpital public. Je m'informai de la nature du crime pour lequel il avoit été condamné, & l'on me répondit que c'étoit pour avoir disputé sur l'Essence & sur les attributs de Dieu; chose expréssement défendue dans tout le Païs, où l'on tient pour témèraires, & extravagantes les disputes de cette espèce, qui ne se glissent jamais chez des crèatures qui ont l'esprit droit & bien fait. C'est pourquoi on traite de foûs ces Disputeurs subtils, on leur ouvre la veine, & on les enferme jusqu'à ce qu'ils cessent d'extravaguer. „Helas! me disois-je alors à moi-même „que deviendroient ici nos Théo-„logiens, eux que nous voyons tous les „jours aux prises, & disputer comme des „Furieux sur la nature Divine, & sur ses „attributs, sur les qualités des Esprits, & „sur diverses autres espèces de semblables „mistères? Quel seroit le sort de nos Mé-„taphisiciens, qui tout orgueilleux de leurs „Etudes transcendentales, se croyent non „seulement au dessus du Vulgaire, mais „égaux aux Dieux? Certainement au-lieu „des couronnes, des Bonnets & des Bar-„retes Doctorales, dont ils sont décorés „chez nous, ils seroient condamnés ici à „la phlébotomie, aux coups de nerfs de

„bœuf * aux ténèbres & à la paille. Je notois tout cela pendant le tems de mon épreuve & bien d'autres choſes encore qui ne me paroiſſoient pas moins paradoxes. Enfin le jour fixé par l'ordre du Prince pour la fin de cette épreuve, & pour m'envoyer à la Cour avec le témoignage des Examinateurs, ce jour-là, dis-je, étant arrivé, je me promettois des Eloges, & des atteſtations magnifiques, comptant beaucoup ſur mon propre mérite, ſur celui que j'avois aquis en apprenant la langue ſouterraine plus vîte qu'on n'avoit penſé, ſur la faveur de mon Hôte, & ſur l'intégrité ſi vantée de mes Juges. Enfin je reçois ce témoignage ſi déſiré; je l'ouvre en treſſaillant de joye, tout impatient de lire mes louanges, & de connoitre par-là, quelle ſeroit ma deſtinée: mais à peine j'en eus fait la lecture, que j'entrai dans une telle rage & un tel déſeſpoir, que je ne me poſſedois plus

* Il y a dans l'original; *Iter ſibi panderent ad ergaſtula, aut noſocomiorum candidati fierent; Ils ſe frayeroient le chemin de la priſon, ou deviendroient des Candidats de Lazaret.* Il m'a ſemblé que cela ſentiroit trop la traduction, & j'ai cru pouvoir ſubſtituer l'autre expreſſion, qui donne plus de force ſelon moi à la penſée de mon Auteur.

plus. Voici en quels termes étoient conçuës ces Lettres de recommandation:

„En vertu des ordres que nous avons „reçus de la part de votre Sérènité, nous „vous renvoyons l'Animal ſoi diſant Hom„me, qui eſt venu ici, il y a quelque tems „de l'autre monde; nous l'avons inſtruit „avec beaucoup de ſoin dans notre Collé„ge. Après avoir examiné avec toute „l'attention poſſible la portée de ſon gé„nie, & épié ſes mœurs, nous l'avons trou„vé aſſés docile, & d'une conception très „promte, mais d'un jugement ſi louche, „que, vû la précipitation de ſon eſprit, à „peine nous l'oſons compter parmi les „Créatures raiſonnables, bien loin de le „juger propre à exercer aucun emploi tant „ſoit peu conſiderable. Cependant, com„me il ſurpaſſe tous les Habitans de cette „Principauté dans la légerèté des pieds, nous „le croyons trés-capable de bien s'aquit„ter de l'Emploi de Coureur de Vôtre Sé„rènité. Donné dans le Seminaire de Ké„ba, au mois des Buiſſons par les très-hum„bles Serviteurs de Votre Sérènité.

NEHEC. JOCHTAN. RAPOSI. CHILAC.

Après la lecture de ces Lettres, je fus trouver mon Hôte, le priant humblement

& la larme à l'oeil, d'interposer son autorité, pour me faire obtenir un témoignage plus favorable de la part des *Karattes*, & de leur montrer, pour les y disposer plus aisément, mes attestations Académiques, dans lesquelles il étoit parlé de moi sous le titre d'Homme d'esprit, & de Citoyen de grande espérance. A cela, il me repliqua, que ces attestations pouvoient avoir leur prix dans mon Païs, où l'on prenoit peutétre l'ombre pour le Corps, l'écorce pour la moëlle; mais que dans le sien, où l'on fouilloit jusqu'aux moindres réplis, elles ne serviroient de rien; qu'ainsi il m'exhortoit à souffrir mon mal en patience, d'autant plus qu'on ne pouvoit ni ajoûter, ni retrancher, ni changer quoi que ce fût au témoignage que l'on m'avoit une fois donné; puisqu'il n'y avoit pas de plus grand crime parmi eux que de vanter des vertus fausses, & imaginaires. Cependant voulant guérir ma blessure,

Il tache d'adoucir le chagrin qui me ronge.
Les Dignités ne sont, me dit-il, qu'un vain songe.
Cessez de désirer des honneurs superflus,
Qui brillent le matin, & le soir ne sont plus.
Le pouvoir le plus grand, le rang le plus sublime
Peut-il parer les traits que l'envie envenime?
Tel court après les Biens, les emplois, les honneurs
Qui forge l'instrument de ses propres malheurs.
Plus il est élevé plus sa chûte est profonde;

Et enfin il ajouta que cela n'étoit point à craindre dans une fortune médiocre: Que pour ce qui étoit du témoignage des Karattes, on ne pouvoit nier qu'il ne fût une preuve de la ſagacité, & de l'integrité de ces Juges, qui ne ſauroient étre corrompus par des préſens, ni épouvantés par des ménaces, que rien ne ſeroit capable de détourner un moment du chemin de la plus exacte verité, & qui à cauſe de cela, ne pouvoient étre ſoupçonnés d'avoir agi à mon égard par d'autres principes. Il m'avoua ingenûment qu'il avoit auſſi remarqué depuis long-tems la foibleſſe de mon jugement; & qu'il avoit compris par la fécondité de ma mémoire, autantque par la vivacité de ma conception que je n'étois pas du bois dont on * faiſoit les grands perſonnages; que, vû la petiteſſe de mon eſprit il n'y avoit pas moyen de me con-

 fier

* *Lignum me non eſſe, ex quo Mercurius fieri poſſet.* Ce ſont les paroles de l'Original. Je remarquerai qu'on attribue à Pythagore l'origine de cette expreſſion métaphorique; car ce Philoſophe diſoit par manière d'avis; *Non ex quolibet ligno exſculpi debere Mercurium*, qu'il ne falloit pas conférer les charges publiques à toute ſorte de gens. v. Apulejum Apologiâ. p. 302. L'alluſion eſt priſe des ſtatues de bois repréſentant Mercure, que les Anciens plaçoient ſur les Ponts & ſur les chemins.

fier aucun emploi important ; Qu'enfin il avoit conclu par mes diſcours, & les rélations que je lui avois faites touchant les Européens,

Que ma Patrie étoit le centre des fadaiſes.

Il finit en m'aſſurant de ſon amitié, & en me conſeillant de me préparer au départ ſans aucun délai. Je ſuivis l'avis de ce ſage perſonnage, d'autant plus que la neceſſité m'y contraignoit ; car enfin, c'auroit été la plus grande des témérités de vouloir m'oppoſer aux ordres du Souverain.

Je me mets donc en chemin, acompagné de divers jeunes arbres, qui étant ſortis du ſeminaire comme moi, étoient envoyés à la Cour. Le Chef de la Troupe étoit un Vieillard d'entre les *Karattes* ou Directeurs du ſeminaire. Il étoit monté ſur un taureau, à cauſe de la foibleſſe de ſon âge, & de la difficulté qu'il avoit à marcher. Car il ne faut pas croire que dans ce Pais-là, il ſoit permis à un chacun de ſe faire porter quand bon lui ſemble ; il n'y a que les Vieillards & les Infirmes qui ayent ce privilége, quoiqu'en général tous les Habitans de cette Planète duſſent l'avoir, à cauſe de leur lenteur naturelle à marcher. Je me ſouviens à propos de cela,

cela, que la prémiere fois que je fis dans ce Pais-là la deſcription de nos voitures tant chevaux que caroſſes & chaiſes à porteurs où nous nous faiſons charier tout empaquetés comme des marchandiſes, ceux à qui je parlois, ne purent s'empécher de me rire au nez; ſurtout quand ils m'entendirent dire, que les voiſins ne ſe viſitoient guére chez nous qu'en caroſſe ou en chaiſe, & qu'on ſe faiſoit traîner dans les ruës par quatre Animaux des plus fougueux & des plus fringans.

La lenteur de ces Arbres raiſonnables, fut cauſe que nous mîmes trois jours à aller de Kéba à la réſidence du Prince, quoiqu'il n'y ait que quatre milles de l'une à l'autre; & ſi j'avois été ſeul, j'euſſe pû fort aiſement faire ce chemin en un jour. Je m'aplaudiſſois de l'avantage que j'avois à cet égard, au deſſus de la Nation ſouterraine; mais j'étois mortifié, quand je ſongeois que ce même avantage, étoit cauſe que j'étois reſervé à un emploi vil & mépriſable. *Je voudrois*, m'écriois-je, *avoir le même défaut de pieds que ce Peuple, je ne ſerois point deſtiné à un office ſi ſervile, & ſi ignoble.* Là-deſſus le chef de la bande me dit; *Pauvre Homme, ſi la Nature n'avoit pas compenſé par la*

vertu de tes pieds la petiteſſe de ton génie, nous te regarderions tous comme un fardeau inutile à la terre; car à cauſe de la précipitation de ton eſprit, tu ne vois que la coquille des choſes & non le noyau; & comme tu n'as d'ailleurs que deux branches, tu es de beaucoup inférieur aux Habitans de ce Païs dans les ouvrages manuels. Lorſque j'eus oüi les paroles de ce vénérable Vieillard, je rendis grace à Dieu de m'avoir donné de bons piés, puiſque ſans cela, je n'aurois peutétre pas eu l'honneur d'étre compté parmi les Créatures raiſonnables.

Pendant notre chemin je voyois, non ſans étonnement, les Païſans ſi attachés à leur travail, qu'aucun d'eux ne tournoit ſeulement la tête pour nous voir paſſer, quoiqu'ils n'euſſent vraiſemblablement jamais vû de figure pareille à la mienne. Mais quand le jour eſt fini, & qu'ils ceſſent de travailler, ils ſe procurent mille ſortes de recréations, que le Gouvernement leur permet dans la penſée que les divertiſſemens innocens contribuent autant à la ſanté des Creatures, que le boire, & le manger. Je fis ce voyage avec beaucoup de plaiſir; j'en trouvois un infini à voir les recréations de ces Habitans, & outre

tre cela rien n'étoit plus riant que la campagne par où nous paſſions. Il me ſembloit voir une eſpèce d'Amphithéatre, de ceux j'entens, que la Nature ſeule ſait former; & dans les endroits où elle avoit été moins prodigue, l'induſtrie des Habitans y avoit ſupléé. Le Magiſtrat deſtine des recompenſes aux Païſans qui ſe diſtinguent dans la culture de leur champ, & met à l'amende ceux qui négligent le leur. Nous paſſames au travers de pluſieurs Villages agréables, qui forment un fort beau point de vuë, & qui, à cauſe de la proximité de la Ville, ſont toujours fort fréquentés. Nous fumes neanmoins un peu incommodés dans notre route par certains ſinges ſauvages, qui paſſoient & repaſſoient, & qui me prenant, à cauſe de la reſſemblance, pour quelcun de leur Race, me harceloient continuellement. Cela me mettoit extremement de mauvaiſe humeur, ſurtout à cauſe des riſées des arbres qui étoient avec moi, & qui ſe divertiſſoient de cette Séne; car il eſt bon de remarquer qu'on m'envoyoit chez le Prince dans le même équipage où j'étois quand j'arrivai dans le Païs; cela veut dire, que j'avois mon croc à la main, afin que ſa Sérènité pût voir quelle étoit la parure des Européens, &

avec quel appareil j' étois venu dans ſa principauté. Cependant je faiſois jouer mon croc contre M ˢ. les Singes, & je tachois, mais en vain, de les mettre en fuite, car comme ils fondoient ſur moi par troupes, & qu'ils ſe ſuccedoient les uns aux autres, il m' étoit impoſſible de les chaſſer tous, & il falloit que je fuſſe toujours en défenſe.

* *

CHAPITRE IV.

RELATION DE LA COUR DU PRINCE DES POTUANS.

Nous arrivames enfin dans la Ville Royale de Potu, qui donne ſon nom à toute la contrée. Cette Ville eſt belle & magnifique: ſes édifices ſont plus exhauſſés que ceux de Kéba, & ſes ruës ſont plus larges, mieux pavées & plus commodes. La prémière place que nous traverſames, étoit environnée de boutiques de Marchands, d'Artiſſans & d'Ouvriers de toute ſorte. Je fus frapé de voir au milieu de cette Place un Criminel debout, & la corde au coû. Il étoit environné d' Arbres reſpe-

Cap. 4.

Figure d'un Potuan.

reſpectacles qui formoient en cercle une eſpèce de Sénat autour de lui. Je m'informai de ce que cela pouvoit ſignifier, & pour quel ſujet ce pauvre diable d'Arbre alloit être pendu, vû qu'il étoit ſi rare chez cette Nation de voir condamner quelcun à la mort. On me dit, que le Criminel, que je voyois, étoit un Innovateur, c'eſt-à-dire, un Faiſeur-de-projets, qui vouloit qu'on abrogeât un certain uſage fort ancien; que ceux qui l'entouroient étoient des Sénateur prépoſés pour examiner, ſelon la coûtume, le nouveau projet, & que s'ils le trouvoient bien-imaginé, avantageux à l'Etat, le Criminel ne ſeroit pas ſeulement abſous, mais recevroit encore une récompenſe conſidérable: Que ſi au contraire le projet étoit trouvé pernicieux, & le Projeteur convaincu de n'avoir cherché, dans l'abrogation de cet ancien uſage, que ſon interet particulier, il ſeroit étranglé ſans miſericorde. Cette ſeverité à l'égard des Innovateurs eſt cauſe, que peu de Gens oſent ſe hazarder dans ce Païs-là de propoſer l'abolition d'aucune loi, ou coûtume; à moins que la choſe ne ſoit ſi juſte & ſi claire que l'on puiſſe être ſûr du ſuccés: Car la Nation ſouterraine eſt ſi jalouſe de ſes anciens

ſtatuts,

ſtatuts, & elle eſt ſi fort perſuadée que les anciens ſont toujours les meilleurs, qu'elle ne ſoufre pas impunément les innovations, de peur que la liberté de changer & d'abolir les loix & les coûtumes, n'ébranlent les fondemens de l'Etat. „Helas! „me diſois-je alors à moi-même, *que* „deviendroient ici les Faiſeurs-de-projets de notre Païs, eux qui ſous couleur „du bien public, méditent tous les jours „de nouveaux Réglemens, non à cauſe „de l'interêt général, mais en faveur de „leur interet particulier? Cependant nous arrivons devant une grande Maiſon où l'on a coûtume de recevoir ceux qui ſortent des ſeminaires de tout le Païs, & qu'on envoit dans la Ville Capitale. C'eſt de cette Maiſon qu'on les introduit, à la Cour. Le Karatte ſous la conduite duquel nous étions venus, nous ordonna à tous de nous préparer à paroitre devant le Prince, pendant qu'il iroit lui annoncer notre arrivée.

A peine étoit-il ſorti, qu'un bruit extraordinaire, ſemblable aux cris d'une multitude qui triomphe, & ſe réjouit, vint fraper nos oreilles. Ces aclamations étoient accompagnées de fanfares qui réſonnoient de tous côtés. Surpris d'entendre

tout

tout cela, nous ſortimes pour voir de quoi il étoit queſtion, & nous aperçumes un Arbre qui marchoit ſuivi d'un nombreux cortége. Il portoit une couronne de fleurs ſur ſa tête, & ſa vuë nous offrit le même Citoyen que nous avions remarqué debout & la corde au coû au milieu de la place. La cauſe de ce triomphe venoit de l'approbation du projet, lequel n'eſt point venu à ma connoiſſance, non plus que les raiſons, dont l'Innovateur s'étoit ſervi, pour combatre la coûtume, ou la loi qu'il avoit fait abroger. Ce ſont-là des choſes qu'il n'eſt pas poſſible de découvrir chez cette Nation, qui ſe pique d'un ſecret & d'un ſilence impénètrable par rapport aux choſes qui regardent la République & qui ont été debatues dans le ſénat; jamais il ne tranſpire rien au dehors de ce qui a été réſolu, ou agité dans cette auguſte aſſemblée, en cela bien différente des nôtres, au ſortir desquelles on va dans les Cafés, & dans les Cabarets, raconter ce qui s'eſt paſſé dans le Conſeil, & en faire le ſujet de ſes cauſeries. Cependant au bout d'environ une heure, notre *Karatte* arrive, & nous ordonne à tous de le ſuivre; il eſt obéi ſur le champ. Nous nous mettons à marcher par les ruës, & en paſſant j'apperçois des

Arbres

Arbres du commun, portant plusieurs livrets qui traitoient de toute sorte de choses curieuses & mémorables. Parmi la foule de ces ouvrages, j'en vois un, qui avoit pour titre, *Dissertation sur le nouveau & rare Phénomène qui a paru l'année dernière, ou sur le Dragon-volant:*

Je me reconnus tel que j'étois lorsqu'avec mon croc, & ma queuë de corde, je tournois autour de la Planète; ma figure paroissoit en taille douce; je ne pus m'empecher de rire en la voyant, & me dis à moi-même.

Quel bizarre portrait! quelle figure horrible!

J'achetai pourtant le livre, & j'en payai trois *Kilacs*, ce qui revient à la valeur de deux florins de notre monnoye. Je continuai mon chemin avec mes camarades, & j'avois bien de la peine à m'empécher de faire des éclats de rire en révant à cette avanture. Nous arrivames enfin au Palais, qui me parut plus remarquable par la proprèté & le bon goût qui y régnoit, que par la magnificence des apartemens,

Où le marbre luisant formoit cent camaïeux.

Je ne voyois que fort peu de Domestiques; car la Sobrieté du Prince est si grande,

de, qu'elle exclut tout ce qui eſt au-delà du ſimple néceſſaire; & par conſéquent, cet atirail de Valets & d'Officiers, qui ſervent dans les Cours de l'Europe ſeroit fort ſuperflu dans celle-là: & d'ailleurs, comme je l'ai dèja remarqué, autant de branches, qu'ont ces Arbres autant de bras, de ſorte que pour ce qui regarde le travail des mains, ils peuvent plus en expédier en une minute que nous en trente.

C'étoit environ l'heure du diné lorsque nous entrâmes dans le Palais du Prince, & comme Son Alteſſe Sérèniſſime ſouhaitoit de me parler avant que de ſe mettre à table, je fus introduit tout ſeul auprès d'Elle. Ce Monarque avoit l'abord extremement doux & affable, mélé d'un peu de gravité. Il étoit d'une ſi grande égalité d'ame, qu'aucune eſpèce de chagrin n'étoit pas capable d'obſcurcir la ſérénité de ſon front. Dèsque j'eus apperçu ce Prince, je me proſternai les genoux en terre, pour lui marquer mon reſpect. Tous les Aſſiſtans parurent étonnés de mon action, le Prince me demanda la raiſon de cette adoration, & après que je la lui eus expliquée, il me commanda de me relèver, ajoûtant que ce n'étoit que par le travail & l'obeiſſance que l'on gagnoit ſes bonnes

graces,

graces, & non pas par des actes de reſpect qui ne convenoient qu'à l'Etre ſuprême. Après que je me fus redreſſé, il me fit diverſes queſtions,

Apprens-moi, me dit-il, d'un air affable & doux,
Ton nom, et le ſujet qui t'amène chez nous,
Quel chemin as-tu pris, & quelle eſt ta Patrie?
Le Païs d'où je ſuis, eſt plutôt grand, que beau,
Repris-je; & j'ai pour nom Klimius ou Klimie:
Je ne ſuis point venu par terre, ni par eau.
Ni par barque, ni par batteau;
Mais au travers des airs je m'ouvris une route.

Le Prince continua à me queſtionner ſur ce qui m'étoit arrivé en chemin, & ſur les mœurs & les coûtumes des Peuples de notre globe.

Alors je lui expoſai, le plus patétiquement qu'il me fut poſſible, les belles qualités des Hommes, leur génie, leur politeſſe & les autres choſes dont le genre-humain ſe glorifie. Mais il reçut ce récit fort froidement, & il bâilloit, pour ainſi dire, aux traits que je croyois les plus capables d'exciter ſon admiration. *O Ciel!* me dis-je alors tout bas, à moi-même, *que les gouts des Mortels ſont différens; ce qui nous chatouille le plus, paroit fade à ces gens-ci!*

De

De tout ce, que j'avois rapporté au Prince, rien ne l'avoit tant choqué, à ce qui me parut, que notre manière de proceder en justice, l'éloquence de nos Avocats, & la promtitude des Juges à prononcer les sentences. J'allois m'étendre d'avantage sur ce sujet, lorsque le Prince m'interrompant, me dit d'en venir au Culte, & à la Religion des Hommes. Je lui expliquai aussitôt en abrègé les articles de nôtre Croyance, à quelques-uns desquels, je voyois son front se rider, témoignant par-là qu'il les approuvoit, & y souscriroit sans peine. Il s'étonnoit qu'une Espèce comme la nôtre privée du sens-commun, eût des idées si saines de la Divinité, & qu'elle eût les principes du culte qui lui est dû. Mais lorsque j'en vins aux sectes inombrables, qui divisent les Chrétiens, & que je lui racontai qu'à cause de la diversité de leurs opinions, ceux de cette Réligion se déchiroient leurs propres Entrailles, il me dit, „qu'il y avoit aussi parmi ses sujets diffé„rens sentimens par rapport au Culte di„vin; mais qu'on ne persécutoit personne „à cause de cela. Que toute persécution „excitée au sujet de matières purement „speculatives, ou d'erreurs qui ne par-

„tent que des différentes manières d'en-
„visager les choses, étoit l'effet de l'or-
„gueil, & de ce que chacun se croit plus
„habile que son Compagnon, idée qui ne
„sauroit plaire à Dieu, qui ne recom-
„mande rien tant que la modestie & l'hu-
„milité. Je ne trouble personne, ajou-
„ta-t-il, pour s'écarter, de bonne
„foi dans les choses de speculation, de
„l'opinion reçue, pourvû aussi qu'on ne
„trouble point la pratique extérieure du
„culte divin, & en cela je ne fais que sui-
„vre les traces de mes Prédecesseurs,
„qui ont toujours pensé, que c'étoit une
„chose cruelle, que de vouloir lier & ga-
„rotter, en quelque sorte, les pensées des
„Créatures raisonnables, & dominer sur
„les consciences. J'observe scrupuleuse-
„ment la même régle par rapport aux af-
„faires politiques; de sorte que je me
„mets peu en peine, si mes sujets ont
„des opinions différentes à l'égard de ma
„figure, de ma manière de vivre, de mon
„économie, & de plusieurs autres choses
„de cette nature, pourvû qu'ils reconnois-
„sent, que je suis leur légitime souverain
„à qui ils doivent l'obeissance: moyen-
„nant cela, je les tiens tous pour bons
„Citoyens.

Seigneur

Seigneur, lui répondis-je alors, *ce que vôtre Alteſſe Sèréniſſime vient de dire, c'eſt ce que nous appellons chez nous le Syncretiſme, & nos Savans ſe déchaînent fort contre ce ſyſtême.*

Il ne me laiſſa pas parler d'avantage; & s'en allant un peu en colere; il m'ordonna de demeurer jusqu'après le repas.

Ce Prince ſe mit à table ayant ſon Epouſe à ſa droite, le Prince ſon Fils de l'autre côté & enſuite le Kadoke ou grand-Chancelier. Celui-ci s'étoit aquis une grande réputation parmi les Potuans, à cauſe de ſa politeſſe, & de ſa prudence. Depuis vingt ans qu'il exerçoit ſa charge, il n'avoit ouvert aucun avis qui n'eût été bien reçu du tous les Membres du Conſeil; & n'avoit rien établi dans les affaires publiques qui n'eût été inébranlable: Ses paroles étoient autant d'axiomes pour la Nation. Mais ce Miniſtre avoit une conception ſi tardive, que pour dreſſer le plus petit Edit, il lui falloit quatorze jours. C'eſt pourquoi je m'imagine qu'il auroit joué un pauvre rolle chez nous, où l'on donne volontiers au temporiſement le nom de pareſſe, & de lâcheté. Jamais il ne concevoit la moindre choſe qu'il ne la conſiderât de tous les biais, &

n'établiſſoit jamais rien qu'au préalable il n'eût mûrement examiné ce qu'il alloit faire, & ſi pourtant, on pourroit dire qu'il a plus fait que dix de ceux, qui expédient les affaires promtement & à la hâte, que l'on appelle vulgairement de grands génies, & dont les entrepriſes ſont d'ordinaire réformées, changées, redreſſées après eux, de ſorte qu'ils ne ſont pas plutôt hors de charge qu'on s'apperçoit qu'ils ont tout eſſayé, & n'ont rien achevé. Auſſi un apophthegme fort remarquable à la Cour de Potu, c'eſt celui-ci, qu'on peut comparer ceux, qui entreprennent pluſieurs choſes en fort peu de tems, aux gens qui ſe promenent par oiſiveté, qui allant & venant toujours par le même chemin, ſe donnent beaucoup de mouvement pour ne rien faire.

La Famille du Prince s'étant miſe à table on commença à ſervir le diné; je vis entrer une Fille qui avoit huit branches, à chacune desquelles, elle portoit, ou un plat, ou une aſſiete; de ſorte que dans un inſtant la table fut toute ſervie. Un moment après un autre Arbre parut, portant huit bouteilles pleines de moût, & d'une autre eſpèce

eſpèce de liqueur douce. Cet arbre avoit neuf branches, & on faiſoit beaucoup de cas de lui, à cauſe de l'avantage qu'il avoit ſur bien d'autres au travail que l'on exige des domeſtiques dans une maiſon. C'eſt ainſi qu'à la Cour de Potu, deux Domeſtiques font plus, que ne font dans nos Cours ces Cohortes de Valets & de Pages. On déſſervit avec la même promtitude. Le repas étoit frugal, mais ſervi proprement. De tous les mets que l'on préſenta, le Prince ne goûta que de celui qu'il avoit trouvé bon, fort différent en cela des Grands de nôtre monde qui ne trouvent jamais que le repas ait été bon, ſi les prémiers mêts n'ont été remplacés par d'autres meilleurs, & en plus grand nombre, & ſi les ſervices ne ſe ſont ſuccedés de la ſorte les uns aux autres. Durant le diné, le Prince s'entretint d'affaires d'Etat, afin de toujours méler l'Etude avec les plaiſirs. On fit auſſi mention de moi, & l'on dit qu'à conſiderer la célérité de mon eſprit, il y avoit apparence que j'étois d'un bois dont on pourroit à peine faire un Meſſager *. *Après*

* C'eſt la même expreſſion de tantôt, mais priſe dans un autre ſens. *Credebant, lignum eſſe, e*

Après qu'on eut ceſſé de manger, & de boire.

On m'ordonna de produire le témoignage que j'avois apporté du ſeminaire, & on le lut à haute voix, après quoi le Prince jettant les yeux ſur mes pieds, dit, que les Karattes avoient parfaitement bien jugé, & que leur ſentiment à mon égard ſeroit ſuivi ric-à-ric. Cette réponſe fut pour moi un coup de foudre; mes larmes commencèrent à couler abondamment & je demandai reviſions de pièces, allèguant que, ſi on examinoit encore une fois plus attentivement les qualités de mon génie, j'oſois eſperer un jugement plus gracieux. Le Prince qui étoit équitable, & rempli de clémence, ne ſe mit point en colère à cette demande; quoiqu'elle fût deſagreable, & inouïe; mais il ordonna un nouvel examen, & en chargea le Karatte qui nous avoit amenés, & qui étoit préſent à cette Séne. Le Prince ſortit là-deſſus, & le Karatte ſe mit à me propoſer de nouvelles queſtions, que je tachois de réſoudre avec ma vivacité ordinaire. *Il faut avouer*, me dit-il, *que tu ſaiſis le ſens*

quo vix Mecurius fieri poſſit. On ſait que Mercure étoit le Meſſager des Dieux, C'eſt à quoi l'Auteur fait à-préſent alluſion.

ſens des, choſes qu'on te dit, avec une admirable promtitude, mais elles t'echâpent auſſitôt; & tes réponſes montrent aſſés évidemment qu'une difficulté eſt chez toi plutôt conçue, que bien connue.

A la fin de cet examen, le Prince rentra dans l'apartement, & ayant apris ce qui s'étoit paſſé, il prononça bientôt la ſentence ſuivante: „Qu'ayant mal-à-„propos revoqué en doute le jugement „des Karattes, j'avois encouru le chatî-„ment porté contre les Calomniateurs „par l'eſpace troiſiéme de l'eſpace majeur „& quatriéme de la Loi, (Ils entendent par eſpace majeurs & mineurs, ou Skibal & Kibal, les livres & les Chapitres). „qu'en conſéquence je méritois d'être „ſaigné de mes deux branches, ſelon la „forme ordinaire, & d'être enfermé dans „un cachot. Les termes de la Loi, liv. 4. „chap. 3. *des calomnies*, ſont proprement „ceux-ci *Spik. antri. Flak. Skak. mak.* „*Tabu Mihalatti Silac.* Que quoique ce „paſſage fût fort clair, la Loi expreſſe, & „ne ſouffrant aucune exception, néan-„moins ſa Serènité Potuane avoit réſolu „par une faveur particulière de me faire „grace, & de me pardonner mon crime, „tant à cauſe du défaut de mon eſprit

„précoce, qu'à cauſe de l'ignorance où „j'étois par rapport à la Loi-même, & „auſſi parce qu'on pouvoit faire grace à „un nouveau venu, un Etranger, ſans vio„ler la Loi. Qu'enfin, pour me mi„eux témoigner ſa faveur & ſa bienveil„lance, il m'avoit accordé une place par„mi ſes Coureurs ordinaires, dont il eſpé„roit que je ſerois ſatisfait.

En achevant ces mots, il manda le Kiva ou Secrétaire d' Etat, & lui ordonna de m'inſcrire ſur la liſte des Candidats qui venoient d'arriver, & qui devoient être promûs. Ce Secrétaire étoit d'une figure avantageuſe; car il avoit onze branches, & pouvoit par conſéquent écrire onze lettres à la fois, en auſſi peu de tems que nous en mettons à en écrire une: Cependant comme il étoit d'un jugement médiocre, il n'a jamais pû monter plus haut, & on le laiſſoit vieillir dans cet emploi, qu'il exerçoit dèja preſque depuis trente ans. C'étoit lui pourtant à qui je voyois bien que j'aurois le plus à faire, & à qui je devois le plus m'attacher, puiſque c'étoit lui qui écrivoit les Edits & les dèpéches.

Je me ſuis ſouvent étonné de la dexterité avec laquelle il s'aquittoit de ſes fon-

fonctions: Ce n'étoit point une choſe rare de le voir écrire onze copies d'une Lettre à la fois, & les cacheter toutes onze en même tems. L'avantage que cela donne, fait qu'on juge de la proſperité d'une Famille par le nombre des branches que les Enfans ont. De-là vient que dans ce Pais-là, les Acouchées qui ſe ſont heureuſement délivrées, en l'envoyant annoncer à leurs Voiſins, & voiſines, obſervent de faire ſpécifier le nombre de branches qu'a eu l'Enfant qu'elles ont mis au monde. Le bruit commun étoit que le Père du Secrétaire en queſtion, avoit eu douze rameaux, & que toute ſa Race étoit fameuſe pour la quantité de branches.

Cependant je reçois le Diplome ou la Patente de ma nouvelle dignité, & me voila inſtallé parmi les Coureurs de Son Alteſſe. Je fus me coucher dans la Chambre qu'on m'avoit préparée; mais quoique je me ſentiſſe fort fatigué, je paſſai pourtant la meilleure partie de la nuit ſans pouvoir fermer l'oeil: car j'avois continuellement dans la tête la baſſeſſe de l'office à quoi j'étois condamné. Il me ſembloit bien honteux & bien vilain à un Candidat du Miniſtère, un Bachelier du

grand globe d'être obligé de joüer le vil perſonnage de Coureur, & de Coureur d'un Prince Souterrain. Ce fut dans ces ſortes de penſées que je paſſai une grande partie de la nuit ſans pouvoir m'endormir : dans cette triſte Situation, je liſois & reliſois mon témoignage Académique, que j'avois apporté avec moi (j'ai dèja dit que les nuits de ce Païs ne différoient guére des jours, quant à la clarté). J'étois toujours agité des mêmes réflexions, mais inſenſiblement je m'endormis tout-à-fait. Il me paſſa bientôt par l'eſprit quantité d'images diverſes. Il me ſembloit encore que j'étois de retour dans ma Patrie, que je racontois aux gens juſqu'à m'enroüer, tout ce qui m'étoit arrivé dans mon voyage en la Région ſouterraine. Bientôt il me ſembloit, que je naviguois encore en l'air, et que j'étois aux priſes avec un autre Oiſeau ſauvage, qui me donnoit bien de la tablature ; les efforts que je croyois de faire, m'éveillèrent, mais à peine j'avois ouvert les yeux, que je vis devant moi un Singe d'une grandeur énorme, qui me frapa de crainte & d'horreur. Il étoit entré par une porte de ma chambre, qui n'étoit pas trop bien fermée, & s'étoit venu placer

cer ſur mon lit. La vuë de ce Phénomène imprévu me fit frémir, & m'éfraya de telle ſorte, que je me mis à crier au ſecours, & à faire un ſi terrible tintamare que toute la chambre en rétentit. Le bruit que je fis réveilla quelques Arbriſſeaux, qui couchoient dans des lieux contigus à celui où j'étois. Ils entrent chez moi, & me trouvent luttant contre le Singe, ils ne balancent pas à me ſecourir contre ce vilain Animal qu'ils chaſſent enfin dehors. J'appris quelques jours après, que le récit de cette avanture avoit beaucoup divertit le Prince, qui de peur que pareil cas n'arrivât une ſeconde fois, & que je n'en fuſſe mauvais marchand, ordonna qu'on m'habillât à la Souterraine, qu'on m'ornât avec de fauſſes branches. (Car j'ai deja dit qu'on m'avoit renvoyé du ſeminaire, dans le même Etat où j'étois, quand j'arrivai dans la Principauté). On m'ôta donc mes Habits à l'Européenne, & pour la rareté du fait, on les pendit dans la Garderobe du Prince, avec cet Ecriteau, *Habillement d'une Créature Surterraine.* La-deſſus, je penſois en moi-même; „Que diroit Maitre Jean „André tailleur à Berge, lui qui m'a fait „cet habit-là, s'il ſavoit qu'il y a de ſon „ouvrage

„ouvrage dans la Garderobe d'un Prince „ſouterrain, & qu'il y eſt conſervé avec „ſoin parmi les choſes les plus rares? Cer„tainement il iroit tout bouſi d'orgueil, & „cederoit à peine le pas aux Bourgmêtres, „& aux Capitains de la ville.

Depuis ce tems, je dormis toujours fort tranquillement toute la nuit, & ne me réveillai jamais qu'au lever du ſoleil.

Cependant ayant reçu, comme je l'ai déja dit, mes lettres patentes de Coureur, on me chargea bientôt de quantité de commiſſions, & il me falloit toujours avoir les pieds en l'air pour porter des dépeches dans les Villes du ſecond & du prémier rang. J'eus dans ces expéditions plus d'occaſions d'examiner de plus près le naturel de cette nation, & je remarquai en pluſieurs de ſes Individus une admirable affabilité. Les ſeuls Habitans de la Ville de *Maholki* en étoient exceptés; ce ne ſont que des Buiſſons, qui m'ont toujours paru rudes & peu civils. Chaque Province a ſes propres Arbres ou Habitans; ce qu'il eſt aiſé de remarquer chez les Païſans, qui ne ſe mélent point avec ceux des autres diſtricts, & qui ſont tous natifs de celui où ils demeurent: mais pour les grandes

les Villes & surtout la Ville Royale, c'est un ramas de toute sorte d'arbres. A mesure que je fréquentois d'avantage cette nation, je sentois croitre en moi l'opinion que j'avois conçue de sa prudence. Les loix & les coûtumes, que j'avois d'abord le plus blâmées, me paroissoient louables & remplies de justice & d'equité, mon mépris s'étant ainsi changé en admiration.

Il me seroit facile de donner ici une liste complète de certains usages, que j'ai condamnés, quand je les connoissois à peine, & que j'ai admirés après les avoir mieux connus. De Six cens exemples, je n'en veux rapporter qu'un seul qui exprime au naturel le caractère intérieur de cette Nation. Un certain Etudiant en Philologie briguoit le Rectorat d'un Collège. Sa Requête étoit acompagnée d'une lettre de recommandation fort singulière de la part des Habitans de la ville de *Nahami*. Leur Lettre portoit, que le Candidat avoit vécu dans le mariage avec une femme fort lascive durant quatre ans, que pendant ce tems-là il s'étoit comporté en Homme paisible, qui sait ce que c'est que de porter des cornes en patience. Le témoignage étoit à-peu-près conçu de la manière suivante.

„Le

„Le ſavant & vénérable *Jocthan Hu* „ayant demandé aux chefs de la Tribu, un „témoignage de vie & de mœurs, Nous „Citoyens du diſtrict de la ville de *Posko*, „atteſtons, que ledit *Jocthan Hu* a paſſé „quatre ans entiers dans l'état de mariage „avec une Epouſe infidelle, que durant „tout ce tems, il a vécu en fort bonne in- „telligence avec elle, ſupportant ainſi pa- „tiemment, & avec une fermeté d'ame „merveilleuſe ſes cornes, & ſon cocuage; „de ſorte que ſi ſon Savoir répond à ſes „mœurs, nous le jugeons très-propre à „remplir l'emploi de Recteur de l'Ecole „vacante. Donné le 10 du mois de Pal- „mier 3000 après le grand Déluge. A ce témoignage étoit joint celui des Karattes concernant la Sience du Poſtulant, laquel- le paroiſſoit étre plus neceſſaire que les cornes, dont je devinois pourtant bien la rélation avec l'emploi de ce Maitre-cocu; & voici le ſens de l'enigme renfermée dans le certificat en queſtion: Une des vertus qui rendent ſurtout un Docteur recom- mandable, c'eſt la douceur; car s'il n'eſt armé d'une patience de fer, tout l'attirail, ni l'étalage de ſon érudition, ne le rendront pas plus propre à enſeigner, ni à exercer l'emploi de Régent d'une Ecole où la co-

lère

lère & l'emportement ne font que retarder les progrés des jeunes gens, en leur aigriſſant l'eſprit par des chatimens infligés mal à propos. Or, comme on ne ſauroit donner de plus belles marques de modération qu'en ſupportant auſſi patiemment un tel malheur domeſtique, que l'avoit ſupporté ledit Poſtulant, les Habitans du lieu n'avoient pas balancé d'inſiſter ſur cet argument, pour obtenir ce qu'ils demandoient en faveur d'un Maitre d'Ecole, dont ils ſe promettoient beaucoup, vû l'exemple éclatant qu'il avoit donné d'une patience à toute épreuve. On m'a aſſuré, que le Prince avoit ri de tout ſon cœur, à la vue de cette recommandation extraordinaire, qu'il ne crut pourtant pas ſi abſurde qu'elle le paroit, puis qu'il confera l'emploi vacant au Poſtulant de queſtion, qui de ſon côté ne démentit point l'idée que ſes Amis avoient conçuë de lui, s'étant aquité des devoirs de ſa charge avec toute l'adreſſe imaginable. Il régenta avec tant de douceur & de bonté, qu'il s'attira l'amitié de tous ſes Diſciples, qui le regardoient plûtôt comme leur Père, que comme leur Régent. Ils ſe portoient à l'étude avec tant d'ardeur ſous un maitre ſi patient & ſi débonnaire, qu'il y a peu d'école aujourd'hui dans tou-

te-

te la Principauté, d'où il ſorte tous les ans autant d'Arbres ſavans & éclairés, qu'il en ſortoit de celle-là.

Cependant ayant eu tout le tems d'étudier les proprietés du Païs, auſſi bien que les mœurs & le caractère de la Nation, dans l'eſpace de quatre ans que j'y ai exercé l'office de Coureur, & comme ce qui regarde ſa Police, ſa Réligion, ces loix & ſes Etudes, n'a été que fort legerement touché juſqu'à-préſent dans cet Ouvrage, & que je n'en ai donné que quelques traits répandus çà & là, le Lecteur ſera bien aiſé de voir dans le chapitre ſuivant cette matière traitée plus au long, & tous ces traits raſſemblés comme en un faiſceau.

CHA-

* *

CHAPITRE V.

DE LA NATURE DU PAIS DES POTUANS, ET DU CARACTERE DE SES HABITANS.

La Principauté de Potu n'eſt pas bien grande, puiſqu'elle ne fait qu'une petite partie du globe, où elle eſt placée. Tout ce globe s'appelle *Nazar*; il a à peine deux cens milles d'Allemagne en circuit; & on peut commodement le parcourir ſans aucun guide; car on n'y parle par tout qu'une ſeule & même Langue; quoique les Potuans ſoient fort différens des autres Peuples de ce globe dans les affaires publiques, & en tout ce qui regarde le gouvernement, auſſi bien que dans les mœurs, & les coûtumes. Ils ſont par rapport aux autres Peuples de Nazar, ce que les Européens ſont à l'egard des Nations de nôtre monde, c'eſt-à-dire, qu'ils les ſurpaſſent tous en prudence & en ſageſſe. Tous les chemins du Païs de Potu ſont diſtingués par des pierres placées à la diſtance d'un mille les unes des autres. Ces pierres ont des eſpèces de bras, ou d'autres figures, ſur leſquelles on lit le chemin

qu'il faut tenir pour aller à telle ville ou village que l'on veut. Toute la Principauté eſt remplie de Bourgs, Villages, & Cités. Ce que je trouve de plus étonnant, c'eſt ce que je viens de remarquer, que non-obſtant la diverſité de mœurs, de coûtumes & de génie, les Habitans de ce globe s'acordent dans le langage, & parlent tous le même. Cela ſurprend agreablement un Voyageur, & le ravit, pour ainſi dire, en extaſe.

Le Païs eſt entrecoupé de rivières & de canaux, ſur leſquels on voit voguer des batteaux à rames, qui fendent les ondes, non à force de bras comme chez nous, mais par des reſſorts qui les font agir à la manière des automates, & qui font aller la Barque comme par une eſpèce de vertu magique; car il n'eſt pas poſſible, à moins qu'on n'aït des yeux d'Argus & une pénétration ſurnaturelle, de découvrir le nœud de cet artifice, tant ces Arbres ſont ingénieux, & ſubtils dans leurs inventions.

Le mouvement de ce Globe eſt triple, comme celui de notre Terre, de ſorte qu'on y diſtingue les tems tout de même que chez nous, par les jours les nuits, les Etés, les Hyvers, les Printems & les Autom-

tomnes. Les lieux ſitués ſous les Poles, ſont plus froids que ceux qui en ſont plus éloignés. Pour ce qui regarde la clarté, il y a peu de différence entre les nuits & les jours pour les raiſons que j'en ai données ci-deſſus. Et l'on peut même aſſurer que les nuits y ſont plus agréables; car il n'eſt pas poſſible de rien imaginer de plus reſplendiſſant que cette lumiére du ſoleil, qui eſt refléchie & reverbèrée par l Hémisphère, ou le Firmament compacte, & renvoyée ſur la Planète où elle ſe répand au long, & au large, comme ſi une Lune d'une grandeur immenſe, luiſoit continuellement autour d'elle.

Les Habitans conſiſtent en Arbres de diverſes eſpèces, comme Chénes, Tilleuls, Peupliers, Palmiers, Buiſſons &c. d'où les ſeize mois de l'Année reçoivent leurs différens noms. L'Année ſouterraine contient ſeize mois, c'eſt l'eſpace de tems que la Planéte de *Nazar* eſt à faire ſa révolution. Elle recommence ſon cours au bout de cet intervalle; mais comme le jour de ce recommencement n'eſt pas fixe, à cauſe du mouvement irrégulier de la Planète, qui varie comme celui de notre Lune, M^rs. les Faiſeurs d'Almanachs ſe trouvent ſouvent hors de Game dans leurs calculs.

Les différentes Epoques reçoivent leurs noms des principaux évènemens. Le plus remarquable eſt l'apparition d'une cométe, qui ſe fit voir il y a trois mille ans. & qui cauſa, dit-on, un déluge univerſel qui ſubmergea toute l'eſpece *Arborienne*; auſſi bien que toutes les autres créatures vivantes. Il y eut pourtant quelques individus, qui s'étant ſauvés ſur le ſommèt des montagnes, échapèrent à la fureur des flots. C'eſt de ces arbres échapés, que deſcendent ceux qui habitent aujourd'hui cette Planète. La terre y produit des herbes, des legumes, & preſque les mêmes ſortes de fruits que nous avons en Europe; mais on n'y voit point d'aveine, auſſi n'y eſt-elle point néceſſaire, puis qu'il n'y a pas de chevaux. Les Mers & les Lacs fourniſſent des poiſſons exquis, & ornent le païs de pluſieurs rivages agreables, ſur leſquels on voit des villes & des villages. La boiſſon ordinaire des Habitans eſt faite du ſuc de certaines Herbes qui ſont toujours vertes, dans quelque ſaiſon que ce ſoit. Ceux qui vendent cette boiſſon, ſont nommés vulgairement *Minhalpi*, Herbicocteurs *. Le nombre en eſt fixé

* Voici encore un terme dont je me ſers pour ma com-

ké dans chaque Ville, & ils ont seul le privilége de cuire ou distiler ces herbes. Ceux qui font ce métier ne peuvent exercer aucune autre profession, ni faire aucune autre espèce de commerce que ce soit. En revanche, il est expressément défendu à toutes les personnes qui ont des emplois publics, ou qui ont des pensions de la Cour, de s'ingerer dans ce négoce; par la raison que ces personnes à la faveur du crédit qu'elles ont aquis dans leur charge, attireroient tous les Acheteurs à elles, & donneroient la boisson à meilleur prix à cause des autres émolumens dont elles jouissent. Et c'est-là un inconvenient qui n'arrive que trop dans notre Monde, où l'on voit des Officiérs & des Ministres, négocier, trafiquer, & s'enrichir en peu de tems par ces indignes monopoles, pendant qu'ils causent la ruïne des Ouvriers & des Marchands.

Le nombre des Habitans s'acroit merveilleusement chaque jour, grace à un certain Edit, connu sous le nom de *Loi en faveur de la Propagation.* En vertu de cette Loi, les bienfaits, & les immunités aug-

commodité : je prie Mrs. les Puristes de me le passer. *Hanc petimus veniam damusque vicissim.*

mentent ou diminuent, ſelon le nombre d'Enfans qu'on a engendrés. Quiconque eſt père de ſix Enfans, eſt exempt de tout tribut ordinaire, & extraordinaire: car dans ce Païs-la, on croit que rien n'eſt plus avantageux à l'Etat que la vertu prolifique des mâles & la fécondité des femmes; en cela on penſe bien différemment de la manière dont on penſe dans notre Païs où l'on impoſe un Tribut ſur chaque Enfant, comme ſur la choſe du monde la plus inutile, & la plus pernicieuſe. Perſonne dans cette Région-là ne peut exercer deux charges à la fois; car les Potuans ont pour maxime, que la moindre occupation demande une Perſonne toute entière. Surquoi je remarquerai, avec la permiſſion de M^rs. les Habitans de notre globe, que les charges ſont beaucoup mieux adminiſtrées chez cette Nation, que parmi nous; & la coûtume de ne pas exercer deux emplois dans le même tems, eſt ſi ſacrée, qu'un Medecin n'oſe point s'étendre ni s'ingérer dans toutes les parties de la Medecine, mais eſt obligé de s'en tenir à un certain genre de maladie; un Muſicien à un ſeul Inſtrument; & enfin il n'en va pas-là comme dans nôtre globe, où la plûralité des fonctions énerve les forces des Hom-

me:

mes, augmente leur mauvaise humeur, fait négliger les Emplois, & est cause que nous ne sommes nulle part, parceque nous voulons être par tout. De-là vient qu'un Medecin élevé à la dignité de Ministre, voulant guérir les maladies des particuliers & celles de l'Etat, aigrit les unes & les autres; & si un Musicien veut joüer du luth, & faire le Magistrat en même tems, on ne peut attendre de lui que des dissonances. Insensés que nous sommes! nous admirons des gens qui ont l'audace de vouloir exercer plusieurs emplois à la fois, de s'ingèrer des plus importantes affaires, & qui se croyent propres à tout. Nous ne voyons pas que ce n'est-là que l'effet d'un témèraire orgueil, qui aveugle ses gens-là sur leur foiblesse: car s'ils connoissoient bien tout le poids des affaires, & la petitesse de leurs propres forces, ils refuseroient les faisceaux, & trembleroient au seul nom de Magistrature. Chez les Potuans, personne n'entreprend rien au-delà de ses talens. Il me souvient à ce propos d'avoir oüi discourir sur cette matière un illustre Philosophe nommé *Rakbasi*, lequel disoit. „Que chacun connois-„se son propre génie; qu'il juge sévèrement „de ses vices & de ses vertus, de peur que

„les Comédiens ne paroiſſent plus aviſés „que nous, car ils choiſiſſent toujours les „Piéces qui ſont le plus à leur portée, & „non pas celles qui ſont les meilleures: „Quoi donc, un Baladin ſaura ſur le théa- „tre faire un diſcernement que le Sage ne „ſaura pas faire dans la vie?

Les Potuans ne ſont pas diſtingués en Patriciens & en Plébeiens, ou en Nobles & en Roturiers. Cette diſtinction avoit bien lieu autrefois parmi eux; mais les Princes, ayant remarqué, que cela étoit une ſource de diſcordes & de diviſions, abolirent toutes les prérogatives attachées à la naiſſance, & voulurent qu'on n eſtimât plus que la vertu, & que l'on n'eût plus égard qu'à elle. Si la naiſſance donne quelque privilège aujourd'hui, ce n'eſt qu'à cauſe de la quantité des branches que l'on aporte en venant au monde, car l'on eſt eſtimé plus ou moins noble, à proportion de ce que l'on a de branches, par où l'on eſt rendu plus ou moins propre au travail des mains. Quant au génie & aux mœurs de la Nation, j'en ai déja parlé plus haut. J'y renvois le Lecteur, & je termine ce chapitre, pour paſſer à d'autres choſes.

CHA-

* *

CHAPITRE VI.

DE LA RELIGION DES POTUANS.

Tout le ſyſtême de la Religion des Potuans ſe réduit à quelques articles, qui forment une confeſſion de foi abrégée, mais pourtant un peu plus étenduë que notre ſimbole Apoſtolique. Il eſt défendu ſur peine d'être exilé au Firmament, de faire des Commentaires ſur les Livres ſaints. Et, ſi quelcun a la hardieſſe de diſputer ſur l'Eſſence & les attributs de la Divinité, ou ſur les proprietés des Eſprits & des Ames, il eſt condamné à la phlébotomie, & renfermé dans l'Hôpital général: car ils prétendent qu'il faut être fou, pour vouloir définir des choſes où nôtre entendement ſe perd & s'obſcurcit, comme la vuë d'un Hibou devant les raïons du ſoleil. Ils conviennent tous qu'il faut adorer un Etre ſuprême, dont la ſouveraine Puiſſance a créé toutes choſes, & qui les conſerve par ſa Providence. A l'exception de ce culte univerſel, on ne chagrine perſonne pour avoir des ſentimens oppoſés à ceux de la multitude ſur les autres

choſes qu'on peut regarder comme des modifications de ce même culte. Ceux qui combattent publiquement la Réligion établie par les Loix fondamentales de l'Etat, ſont punis comme perturbateurs du repos public. Pour moi qui ne me mélois point de faire le Miſſionnaire, j' avois liberté entière de ſuivre mes ſentiments à l'égard de ma Réligion, & perſonne ne m'inquiétoit ſur ce ſujet-là.

Les Potuans font rarement de priéres; mais quand ils en viennent-là, c'eſt avec une telle ferveur, qu'on croiroit qu'ils ſont extaſiés. Quand je leur diſois que dans mon Païs, on chantoit de ſaints Hymnes en vacant à des occupations manuelles, ils en paroiſſoient fort ſcandaliſés, & me répondoient, qu'un Prince de la terre trouveroit tres-mauvais qu'on lui demandât une grace en ſe faiſant friſer ou en vergettant ſon habit. Ils n'aprouvoient pas plus nos Hymnes; eſtimant qu'il eſt ridicule de vouloir exprimer de la douleur & du repentir par des chants. Ils ajoutoient que c'étoit par des ſoûpirs, & par des larmes que l'on pouvoit fléchir la colère divine, & non par la muſique, ou par le ſon des flûtes & des trompètes. J'écoutois tout cela avec indignation, quand

je

je penſois ſurtout, que feu mon Père avoit été Chantre d'une Egliſe, & avoit mis en muſique divers Hymnes, qu'on chante à preſent dans les Temples, & que moi-même j'avois auſſi voulu briguer autrefois une place de Chantre. Mais je retenois ma colère, ſachant que ceux de cette nation ſouterraine défendent leurs opinions par tant de raiſons ſpécieuſes, qu'il n'eſt pas aiſé de les ramener de leurs erreurs, quelque évidentes qu'elles ſoient. Il y a encore bien d'autres verités qu'ils combattent avec non moins d'adreſſe, & de vraiſemblance: par exemple, quand je diſois à ceux avec qui je vivois un peu familièrement, qu'il n'y avoit point de ſalut à eſpérer pour ceux qui croupiſſoient dans les ténèbres de l'erreur, ils me répondoient auſſitôt, qu'il ne falloit pas étre ſi promt à damner les gens, de peur de ſe damner ſoi même, par des jugemens ſi témèraires; & que cette facilité à damner les autres, ne partoit que d'un eſprit d'arrogance, & de préſomtion qui ne pouvoit plaire à Dieu, qui aime l'humilité: Que de condamner les ſentimens d'autrui, & de vouloir faire recevoir les nôtres par la force, c'étoit déclarer qu'on vouloit avoir ſeul les lumières de la raiſon en partage, & tom-

ber

ber par conſéquent dans le défaut des Foûs, qui croyent ſeuls étre ſages. Mais lorsque j'objectois à mon Adverſaire ce que je croyois dans ma conſience, il louoit mon argument, & m'exhortoit à ſuivre toujours le témoignage de cette même conſience, ajoutant qu'il tacheroit de m'imiter en cela, puiſqu'en ſuivant chacun le dictamen de ſa conſience, on coupoit court à la diſpute, & qu'on faiſoit ceſſer tout Differend.

Voici encore quelques erreurs que mes Potuans défendoient avec beaucoup de chaleur. Ils ne nioient pas que Dieu ne dût récompenſer les bonnes, & punir les mauvaiſes oeuvres; mais ils prétendoient que cette rétribution de récompenſe & de châtiment n'auroit lieu qu'après cette vie. Je leur aportois pourtant pluſieurs exemples de gens qui avoient été châtiés dès cette vie à cauſe de leurs crimes; mais eux m'en alleguoient autant de contraires de pluſieurs Arbres tres-ſcélerats, qui avoient joui de toute ſorte de bonheur pendant tout le tems qu'ils avoient vécu. „Toutes les fois, diſoient-ils, que nous „diſputons contre quelcun, nous tirons „nos principales preuves des exemples „de la Vie ordinaire, & nous ne faiſons at-

„ten-

„tention qu'à ceux qui peuvent fortifier „nos raiſonnemens, ſans nous ſoucier des „autres exemples qui pourroient les com„battre. Je voulois encore leur objecter le mien-propre, leur montrant, que ceux qui m'avoient cauſé du mal, avoient tous fait une fin malheureuſe. A cela ils répliquoient, que c'étoit un ſot amour de moi-même qui me le perſuadoit, une vanité qui me faiſoit croire que je valois mieux, & que je méritois plus devant Dieu, que d'autres Perſonnes, qui après avoir ſouffert mille injures, ſans les avoir méritées en aucune façon, avoient vû vivre leurs Perſécuteurs dans une Proſperité continuelle, juſqu'à une extrême vieilleſſe. Enfin, lorſque je leur ſoûtenois, qu'il falloit prier Dieu au moins une fois par jour; ils répondoient qu'ils ne nioient point la neceſſité de la prière; mais qu'ils étoient perſuadés, que la vraye pieté ne conſiſtoit pas en cela, mais dans l'exacte obſervance de la Loi divine. Pour preuve de ce Syſtême, ils ſe ſervoient de la comparaiſon familière d'un Prince ou d'un Legislateur. „Un Souverain, diſoient-ils, „a deux ſortes de ſujets, les uns, ſoit ma„lice, ſoit foibleſſe, tranſgreſſent tous les „jours ſes ordonnances, & paroiſſent néan-

„néanmoins à ſa Cour où ils lui ſont con-
„tinuellement de nouvelles prières, & lui
„demandent ſans ceſſe le pardon de leurs
„fautes, où ils vont bientôt retomber.
„Les autres ſujets au-contraire, ne vien-
„nent que rarement à la Cour, ſi ce n'eſt
„qu'on ne le leur commande, & ſe tenant
„toûjours chez eux, ils obſervent fidèle-
„ment, & exécutent avec courage les Edits
„du Souverain: ils ne laiſſent échaper
„aucune occaſion de lui témoigner leur
„obéiſſance. Qui doute qu'il ne juge ceux-
„ci plus dignes de ſon affection, & ne
„regarde les autres comme des ſujets
„lâches, méchans, à cauſe de leurs trans-
„greſſions, & incommodes à cauſe de leurs
„continuelles demandes?

Je me exerçois quelque fois à de pareilles diſputes avec quelques-uns de mes Amis, quoique ce fût ſans aucun ſuccés. J'obmettrai quelques autres Controverſes de même eſpéce, & je continuerai à expliquer les principaux dogmes de la Réligion de ces Peuples. laiſſant au Lecteur le ſoin de noter ce qui lui paroitra le plus digne de ſon admiration.

Les Potuans croyent un ſeul Dieu ſouverainement puiſſant, créateur, & conſervateur de toutes choſes; ils prouvent

ſon

ſon unité & ſa toute-puiſſance par la grandeur, & l'harmonie qui ſe rencontre dans les oeuvres de la création. Comme ils ſont fort verſés dans l'Aſtronomie & dans la Phiſique, ils ont des idées ſi grandes au ſujet de l'Eſſence, & des Attributs de Dieu, qu'ils ne peuvent ſouffrir qu'on en raiſonne, comme ſi l'eſprit pouvoit pènétrer dans ce ſanctuaire impénètrable. L'année eſt partagée en cinq jours de fête, dont le prémier eſt célèbré avec beaucoup de dévotion dans des lieux obſcurs, où la lumière du Soleil ne peut pénètrer; pour marquer que la Divinité qu'ils adorent eſt incompréhenſible. Ils paroiſſent dans ces lieux comme hors d'eux mêmes, transportés de reſpect, & d'admiration pour l'Etre ſuprême. La cèrémonie dure depuis le matin juſqu'au ſoir, & ils ſont comme immobiles durant tout ce tems-là. Cette Fête eſt appellée *le jour du Dieu incompréhenſible*. Elle tombe au prémier du Mois de Chêne. Les autres quatre fêtes ſe cèlébrent à d'autres tems de l'année, & ſont inſtituées pour rendre des actions de graces à Dieu, pour les bienfaits qu'on en a reçus. Il y a peu de gens dans tout le Païs qui n'aſſiſtent à ces ſolennités. Ceux qui s'en abſentent, paſſent pour de mau-

vais

vais ſujets, & ſont toujours mépriſés, à moins qu'il n'y ait eu des raiſons légitimes qui les ayent empéchés. Les Formules des Oraiſons publiques ſont conçues de manière, qu'il n'eſt pas queſtion de ceux qui prient, mais ſeulement du ſalut du Prince & de celui de l'Etat; de ſorte que perſonne ne peut faire en public de prière particulière pour ſoi. La raiſon de ce réglement eſt, afinque les Potuans ſoient toujours bien perſuadés, que le ſalut de chacun d'eux en particulier, eſt ſi étroitement lié avec celui de l'Etat, que l'un ne peut étre ſeparé de l'autre.

Ils ne contraignent perſonne, ni par force, ni par des amendes pécuniaires, à aſſiſter au Culte Divin; car comme ils font conſiſter la pieté dans l'amour de Dieu; & qu'on ſait d'expérience, que la violence réfroidit l'amour, bien-loin de le rallumer; ils diſent, qu'il eſt non-ſeulement inutile, mais même criminel de vouloir exciter les tiédes à force de coups. Ils appuyent ce ſentiment d'une autre comparaiſon familière. Si un Epoux, diſent-ils, voulant exiger de ſon Epouſe un amour reciproque, s'y prend par la violence, acable cette Femme de coups de poings, & la roſſe pour l'amener à ſon

but,

but, tant s'en faut, qu'il lui inſpire par-là, de l'amour, qu'au contraire, il ne fait qu'accroitre ſa froideur qui ſe change enfin en haine & en horreur.

Tels ſont les principaux points de la Théologie Potuane, qui paroitra à quelques-uns la pure Réligion naturelle, comme elle me le parut d'abord à moi-même: Mais les Potuans ſoûtiennent que tous leurs Dogmes ſont fondés ſur la révèlation, & ſe trouvent contenus dans un Livre qui leur fut envoyé du Ciel, il y a quelques ſiécles. „Autrefois, diſent-ils, nos „Ancêtres ſe contentoient de ſuivre la Ré„ligion naturelle ; mais l'expérience a „montré que les lumières de la ſeule nature „ne ſuffiſoient pas pour régler le cœur, „& que les préceptes qu'elles preſcrivent, „s'éfacent avec le tems par la pareſſe & la „négligence des uns, & par les ſubtilités „philoſophiques des autres, n'y ayant rien „qui puiſſe arréter la liberté de penſer, ou „la réduire dans de juſtes bornes, ce qui „entraîne d'ordinaire la dépravation; que „c'étoit à cauſe de cela que Dieu leur „avoit voulu donner une Loi écrite.„ Ces raiſons me faiſoient toucher au doigt l'erreur de ceux qui prétendent que la révelation n'eſt d'aucune neceſſité: Et je ne

puis m'empêcher d'avouer ici, que ſi les différens articles de la croyance des Potuans ne me paroiſſoient pas mériter de grands éloges, je croyois du moins qu'ils n'étoient pas tous à mépriſer, bien qu'il y en ait quelques-uns auxquels je ne ſaurois ſouſcrire. Une choſe me ſembloit digne de louange & d'admiration, c'eſt que dans leurs guerres, & lorſqu'ils revenoient victorieux de leurs Ennemis, au lieu de réjouïſſances & des *Te Deum* que nous chantons chez nous, ils paſſoient pluſieurs jours dans la retraite & dans le Silence, comme s'ils euſſent eu honte de leur triomphe, acheté au prix du Sang de leurs ſemblables. Ce ſont ces ſentimens d'humanité, qui ſont cauſe que dans les chroniques ſouterraines il eſt fait rarement mention d'actions militaires; mais on y voit ſeulement, les Etabliſſemens, les Loix & les Fondations de l'Etat.

CHA-

* *

CHAPITRE VII.

DE LA POLICE.

Chez les Potuans, la Souveraineté eſt hérèditaire, & affectée à une ſeule Famille ; Cette ſucceſſion ſe ſoûtient depuis mille ans entiers, & eſt obſervée fort réligieuſement. Ces Peuples s'en ſont neanmoins écartés une fois, comme on le peut voir dans les annales du Païs. Le bon-ſens leur avoit dicté, que ceux qui commandent aux autres doivent les ſurpaſſer en prudence, & dans toutes les autres Vertus morales. Sur cela, quelques-uns d'entr'eux ſe mirent en tête, qu'il falloit plutôt avoir égard au mérite qu'à la naiſſance, & élever à la ſuprême dignité celui qui ſeroit reconnu pour le plus Sage des Citoyens. Dans cette penſée ils intervertirent l'ordre dèja établi dans le Gouvernement, & d'un commun accord, ils élèvèrent à la Souveraine Puiſſance un certain Philoſophe nommé Rabaku. Celui-ci gouverna d'abord avec tant de douceur & de ſageſſe, qu'il commença à étre regardé comme le modéle des Princes. Cependant ce bonheur fut

de peu de durée; les Potuans s'apperçurent, mais trop tard, que la maxime vulgaire eſt fauſſe, qui dit que les Etats ſont heureux qui ſont régis par des Philoſophes Rois. Car le nouveau Monarque tiré de la pouſſière & élèvé au plus haut rang ne pouvoit ſupléer par ſes ſeules Vertus à ce grand art de régner, qui concilie le reſpect & la vènération, & qui lui manquoit abſolument. Ceux qui s'étoient vus autrefois ſes égaux, ou ſes ſupérieurs, ne pouvoient guére ſe réſoudre à obeïr à un perſonnage qu'ils croyoient au-deſſous d'eux, & toutes les fois que le nouveau Prince leur donnoit des ordres, ils ne les exécutoient qu'en murmurant ne réfléchiſſant point ſur ce qu'étoit alors Rabaku, mais ſur ce qu'il avoit été avant ſon élèvation.

Le Prince eſpérant de ramener les Eſprits par la douceur, careſſoit tous ſes Courtiſans; mais ſes careſſes ne lui ſervirent de rien, & l'on commença à lui réſiſter & à le contredire ouvertement. Rabaku crut alors, qu'il falloit recourir à d'autres remèdes, pour contenir ces gens inquiets; il ceſſa d'uſer de clémence, & donna dans la cruauté. Mais cette autre extrèmité ne fit qu'enflamer ces étin-

celles,

celles, qui dégènérèrent bientôt en Incendie. Les ſujets ſe révoltèrent ouvertement contre lui, & la première rébellion ayant été mal-aſſoupie, alloit bientôt être ſuivie d'une ſeconde, ſi Rabaku, conſidérant enfin qu'un Etat ne peut ſubſiſter, s'il n'eſt régi par quelcun dont la naiſſance illuſtre & le ſouvenir de ſes Ancêtres, lui concilie l'amour & le reſpect des Peuples, n'avoit abdiqué la Souveraineté en faveur d'un Prince, que le droit de naiſſance y appelloit. Ainſi la Paix fut rendue à l'Etat avec ſon légitime Prince: & les Potuans ont toujours obſervé depuis de ne rien changer à l'ordre de la Succeſſion; & ils ne s'en départiront jamais, ſans une neceſſité preſſante. On lit néanmois dans les annales, qu'un autre Philoſophe voulut aporter un tempérament à la Loi faite en faveur de la Succeſſion; c'étoit non pas de renoncer à l'ordre établi pour la Famille ſouveraine, mais de choiſir parmi les enfans du Prince celui qui paroitroit le plus digne de régner, & de lui déférer le ſceptre. Ce Philoſophe ayant ainſi propoſé le nouveau réglement, ſe ſoûmit à l'examen accoutumé dans ſa Patrie. On lui mit la corde au coû, pendant qu'on délibéroit

sur l'utilité qu'on pourroit retirer de son Projet. Le Sénat s'étoit assemble à cet effet. On récueillit les voix, & le plus grand nombre se trouva contraire. Il fut décidé que la nouvelle Loi étoit téméraire & pernicieuse, & comme telle, on la condamna. Les Sénateurs crurent que ce nouveau réglement ouvriroit la porte à une infinité de troubles & de dissentions, donneroit occasion aux autres jeunes Princes d'exciter des seditions, & qu'ainsi il valoit mieux s'en tenir au droit de primogéniture, & reconnoître pour légitime successeur à la couronne l'Aîné des Princes, quoique les Cadets eussent plus de mérite que lui. La nouvelle Loi ayant donc été abolie, l'Innovateur fut étranglé; car les Innovateurs ou Faiseurs-de-projets sont les seuls qu'on punît de mort dans ce pais-là. Les Potuans croyent que les Réformations, quelque justes, & bien digérées qu'elles soient, ébranlent les fondemens de l'Etat, & qu'elles le renversent de fond en comble, lorsqu'elles sont hâtées & mal-conçues.

Quoique l'autorité du Souverain ne soit point bornée par les loix, on peut dire néanmoins que les Princes Potuans gouvernent plutôt en Pères, qu'en Souverains.

rains. Ils aiment la Juſtice, non pour ſe conformer aux Loix, mais uniquement pour l'amour d'elle-même. Ils ſavent acorder la liberté des Peuples avec les droits de la ſouveraine puiſſance, deux choſes qui par tout ailleurs paroiſſent incompatibles.

Parmi les maximes de ces Princes, l'une des plus louables, eſt celle qui les porte à maintenir entre leurs ſujets une juſte égalité, autant que la ſûreté de l'Etat le peut permettre. Là, on ne voit point ces différentes claſſes de dignités qui ſont parmi nous: Les inférieurs obéiſſent à leurs ſuperieurs, les jeunes-gens vénèrent les Vieillards, & puis c'eſt tout.

Il eſt vrai, que les Annales du Païs font foi, que quelques ſiécles auparavant, les diſtinctions de Dignités & de rangs avoient eu lieu parmi les Potuans, & avoient été même règlées par des ordonnances publiques; mais il paroit auſſi qu' elles occaſionnèrent divers troubles dans les familles; car l'Aîné ne vouloit pas ceder à ſon frère Cadet, ni le père à ſes Fils, de ſorte qu'un Arbre fuyoit la préſence de l'autre, pour prévenir les diſputes de rang; ce qui interrompoit le commerce

de la vie, les converſations & les Societés. Ce n'étoit pas-là le ſeul inconvenient: car ces diſtinctions allant toujours en augmentant, il arrivoit que les Arbres les plus recommandables par leurs qualités perſonnelles, & par la quantité de leurs branches, lorſqu'ils ſe trouvoient par hazard à quelque feſtin, ou à quelqu'autre aſſemblée, étoient toujours aſſis ſur des tabourets aux dernières places, parceque tout Arbre qui avoit un mérite intérieur, de la ſageſſe & de la grandeur d'ame, ne pouvoit jamais ſe réſoudre à affecter un vain caractère de primauté, qu'il mépriſoit; Mais les Arbres ſans mérite, qui n'étoient bon à rien, voulant cacher ce defaut-là, ſous un clinquant propre à éblouir les foibles, fatiguoient le Prince par des ſollicitations continuelles; jusques à ce qu'ils euſſent obtenu quelque titre. De-là vint que les titres devinrent dans la ſuite la marque à quoi l'on connoiſſoit les Arbres les plus mépriſables.

C'étoit une choſe bien riſible pour les Etrangers, qui ſe trouvoient dans quelque aſſemblée des Potuans de ce tems-là, de voir les plus vils Buiſſons placés dans des fauteuils, ou ſur des Sofas, pendant que des Palmiers, des Chênes, ou des Cédres

à dix

à dix ou douze branches, étoient assis sur des bancs ou des tabourets; car il est à remarquer qu'il y avoit peu de Buissons qui n'eussent un Caractère. Cette marote d'avoir des titres, avoit surtout saisi les Fémelles des Arbres: les unes étoient Conseillères d'Economie, d'autres Conseillères d'Etat, & d'autres Conseillères de la Cour. Enfin l'aveuglement de quelques Arbres causé par cette sotte ambition, étoit montée à un si haut degré, que quoiqu'ils n'eussent reçu de la nature que quelque deux, ou trois branches, ils vouloient néanmoins avoir le titre d'Arbres à dix ou douze branches; le plus petit buisson vouloit étre appellé Palmier: ce qui est aussi impertinent que lorsqu'on donne le titre de *Bien-né*, * à un homme horrible, ou celui de *noblement-né* à un autre qui est issu de bas lieu.

* Il y a dans l'original en parenthése, *Wohlgebohrn*, & *Edelgebohrn;* ce sont des titres par où les Allemands ont coûtume de commencer leurs Lettres quand ils écrivent à certaines Gens; car chez eux chaque état, chaque profession à ses titres particuliers: ceux qui voudront les apprendre n'ont qu'à lire Schmotter, qui en a donné une longue Liste.

Cette tendreſſe pour les titres étant devenue parmi les Potuans une eſpèce de maladie épidèmique, un Citoyen de Kéba oſa propoſer une Loi qui abrogeât cette coûtume. Il fut auſſi tôt mené, ſelon l'uſage, ſur la place publique, & on lui mit la corde au coû. Le Sénat aſſemblé, il ne ſe trouva perſonne dans cette auguſte compagnie qui oſât combatre ouvertement le nouveau projet, ainſi il fut déclaré, à la plûralité des voix, utile & avantageux à l'Etat, & celui qui l'avoit propoſé fut couronné, & mené en triomphe par toute la Ville. On trouva même quelque tems après qu'il avoit rendu un très grand Service à l'Etat, & on l'élèva à la dignité de Kadoki ou de Grand-Chancelier.

Depuis lors la Loi de l'égalité entre les Citoyens a été ſaintement obſervée, & s'il y a encore de l'émulation parmi eux, c'eſt de ſe ſurpaſſer en vertus & en mérite les uns les autres. Il paroit néanmoins par l'hiſtoire de ce Païs-là, que depuis l'abrogation de la coûtume en queſtion, il s'eſt trouvé un particulier, qui à la verité n'a été imité d'aucun autre, mais qui travailla deux fois ſous main à faire revivre les dignités & les titres. Ayant d'abord été découvert, on lui ouvrit la veine pour la

pre-

prémière tentative, & à la ſeconde, il fut relegué au Firmament. De ſorte qu'à préſent les dignités & les titres ſont à jamais banis du Païs de Potu; il eſt bien vrai que les hauts Magiſtrats déclarent par une eſpece de diſtinction, certaines profeſſions plus nobles que les autres; mais cela ne peut s'appeller ni titre, ni dignité, vû qu'on n'aquiert par-là aucun droit de primauté, aucun honneur de rang dans nulle aſſemblée. Ces diſtinctions ſe remarquent dans les Edits, ou les ordonnances du Prince, qui ſont ordinairement terminées par ces paroles: Mandons, & enjoignons à tous nos Laboureurs, Fabricans, Ouvriers, Philoſophes, Artiſans, & Officiers de notre Cour. On m'a même aſſuré que dans les Archives du Souverain, on trouvoit un catalogue de ceux qu'on diſtinguoit du reſte des Sujets, ſelon les Claſſes ſuivantes.

1. *Claſſe.* Ceux qui ont ſecouru de leur Patrimoine, l'Etat dans des tems difficiles.

2. *Claſſe.* Les Officiers qui ſervent *gratis*, & ſans aucun ſalaire.

3. *Claſſe.* Les Païſans, & les Laboureurs qui ont huit branches, ou d'avantage.

4. *Claſſe.*

4. *Classe.* Les Laboureurs à sept branches, ou moins.

5. *Classe.* Les Fabricans, ou Manufacturiers.

6. *Classe.* Les Ouvriers qui exercent des professions nécessaires.

7. *Classe.* Les Philosophes & les Docteurs mitrés de l'un & de l'autre Séxe.

8. *Classe.* Les Artisans.

9. *Classe.* Les Marchands.

10. *Classe.* Les Officiers de la Cour qui ont 500 *Rupats* de gages;

Et ceux enfin qui en ont 1000.

L'arrangement de ces distinctions me parut tout-à-fait ridicule, & il n'y a personne en Europe qui ne le trouve tel, s'il en entend jamais parler. Pour moi je cherchois la raison de ce renversement de l'ordre reçu parmi nous, sur quel motif il pouvoit être fondé, & par quels argumens ceux du monde souterrain le défendoient; mais j'avouë que je n'y ai jamais rien pû comprendre, & que je le trouve encore tout aussi paradoxe, que lorsque je le vis pour la prémière fois.

Voici quelques autres traits qui m'ont paru dignes d'attention. Plus un Potuan reçoit de bienfaits & de gratifications de la part de l'Etat, plus il se montre humble & soû-

soûmis. Ainsi je voyois *Bospolak*, qui passoit pour le plus riche de la Nation, saluer avec tant d'humilité ceux des Citoyens qu'il rencontroit en ruë, qu'il baissoit toutes ses branches; & lorsque je demandai la cause de cette étonnante soûmission, on me répondit que ce personnage étoit le plus riche des Citoyens, qu'il étoit redevable de ses richesses aux bienfaits dont le Public l'avoit comblé, qu'ainsi il devoit d'autant plus d'attention aux membres de la République, qu'il en avoit plus reçu de bienfaits que personne. Il n'y a néanmoins aucune Loi qui oblige à cette attention; mais comme les Potuans considérent chaque chose avec un grand sens, & beaucoup de jugement, ils se sont imposé tacitement eux-mêmes ce devoir, qu'ils ont regardé comme l'effet naturel de la reconnoissance; & en cela ils pensent bien autrement qu'on ne pense dans nôtre monde, où ceux que l'Etat élève & enrichit le plus, sont les plus orgueilleux, & ceux qui affectent le plus de dédain envers les Pauvres. Les Citoyens à qui les Potuans sont obligés de marquer le plus de respect, sont ceux qui ont procréé beaucoup d'Enfans. Voilà leurs Héros, voilà ceux dont la Postérité chèrit le souvenir, & à qui seuls elle

le acorde le ſurnom de *grands;* agiſſant en cela bien plus ſagement, que nous, qui donnons cette Epithète à des Deſtructeurs du genre humain. On peut auſſi juger par-là de ce que les Potuans penſeroient d'Alexandre, & de Céſar, qui ont fait mourir des millions d'Hommes, & ſont morts eux-mêmes ſans laiſſer de ſucceſſeur. Il me ſouvient d'avoir vû à Kéba l'Epitaphe d'un Païſan, contenant les paroles ſuivantes: Ci git Jochtan le grand, qui fut Père de trente Enfans, & le Héros de ſon tems. Il eſt pourtant à remarquer que ce talent prolifique ne ſuffit pas pour aquerir tant de gloire; & que ce n'eſt pas aſſés d'engendrer des Enfans, mais il faut encore leur donner une bonne éducation.

Quand on veut publier une Loi ou un réglement de police, on procède avec beaucoup de lenteur à la manière des anciens Romains. On affiche l'Edit, ou la Loi, dans les marchés de chaque Ville, chacun eſt en droit de l'examiner, & d'en raporter ſon ſentiment au Conſeil des Prudens, aſſemblé à cette fin dans chaque Ville de la Principauté. Lorsque la Loi n'eſt point rejettée par le Peuple, on l'envoit au Prince qui la confirme, la ſouſcrit, & la fait publier.

publier. Cette lenteur paroitra peutétre ridicule à quelques-uns; mais on doit faire attention que l'effet naturel de ces précautions, c'eſt la durée éternelle de la Loi; & je ſai de bonne part, qu'il y en a elle chez ce peuple, qui dans cinq cens ans n'a pas reçu le moindre changement.

Le Prince a une liſte des Arbres les plus illuſtres de ſes Etats, avec le témoignage des Karattes, à l'égard de leur ſavoir, & celui des Chefs de Tribu, à l'égard de leurs mœurs. Par ce moyen, il y a toujours un nombre ſuffiſant de ſujets capables, pour remplir les Charges vacantes. Perſonne ne peut s'aller établir dans un endroit, ou y faire quelque ſéjour, s'il n'eſt muni de bonnes atteſtations touchant la vie qu'il a menée dans le lieu où il a habité ci-devant; & s'il ne donne caution pour celle qu'il veut méner dans celui où il vient. Il eſt défendu ſur peine de mort de faire des commentaires, ou d'interprèter une loi qui a été une fois reçue & établie par l'autorité publique. De ſorte qu'on eſt encore plus ſevère à cet égard, qu'à l'égard des livres qui concernent la Réligion: la raiſon que les Poüans en donnent eux-mêmes, c'eſt, dient-ils, que „lorſque quelcun erre dans

„les

„les matières de la Foi, il ne fait tort qu'à „lui seul ; au-lieu que s'il erre en donnant „un faux sens à la Loi civile, ou en dou„tant de celui qu'elle exprime naturelle„ment, il s'opose à l'autorité légitime, & „trouble la tranquillité de l'Etat.

J'ai déja parlé de la Cour du Prince de Potu ; j'ai aussi remarqué que le Kadoki ou Grand-Chancelier tient le premier rang parmi les Officiers de la Cour. Après lui vient le *Smirian*, c'est-à-dire le Grand-Tréforier. L'Arbre qui possedoit allors cet emploi étoit une Veuve à sept branches, nommée *Rahagna.* Son intégrité, & les autres vertus qu'on louoit en elle, l'avoient fait élever à ce poste considérable. Il y avoit déja quelque tems qu'elle l'occupoit, & même on peut dire qu'elle en avoit fait les fonctions plusieurs années avant la mort de son Mari, qui ne faisoit rien sans consulter son Epouse, dont il étoit plutôt le Vicaire que l'Epoux ; car il ne signoit, & ne scelloit aucun papier tant-soit-peu considérable, que lorsque sa Femme étoit en couches. Rahagna avoit deux Frères, dont l'un étoit Inspecteur des Apartemens du Prince, & l'autre Boucher de la Cour, & quoiqu'ils eussent une sœur elevée à un si haut rang, ils n'ont jamais pû

pû devenir autre choſe, tant il y a d'équité & de diſcernement à cette Cour-là dans la diſtribution des charges.

Cette même Rahagna, occupée à des fonctions ſi relèvées, ne s'eſt jamais diſpenſée d'alaiter un Enfant poſtume qu'elle avoit: & comme cela me paroiſſoit trop incommode, & peu digne d'une Femme ſi diſtinguée. „Et quoi, me répondit un „Potuan, vous imaginez-vous que la Na„ture n'ait donné de mamelles aux Fem„mes, que pour orner leur gorge, & non „pas pour nourrir leurs Enfans? Le Lait „influe plus qu'on ne penſe ſur les mœurs „des Enfans, qui ſucent ſouvent avec lui „le génie & les inclinations de la Nourri„ce. Les Mères qui refuſent d'alaiter „leurs Fruits rompent le lien le plus doux „de l'amour qui doit être entre elles & eux. „C'eſt pourquoi toutes les Dames de ce „Païs-ci ſont les ſeules Nourrices de leurs „Enfans. Le Prince Hérèditaire n'avoit alors que ſix ans. Il donnoit de grandes eſpérances, & on remarquoit en lui de belles ſemences de vertu, & un heureux Naturel. Il étoit déjà orné de ſix branches, ce qui eſt rare dans un âge ſi tendre. Perſonne n'en aporte autant en naiſſant, mais elles viennent, & croiſſent

avec les années. Le Precepteur du jeune Prince, étoit le plus ſage de tous les Arbres. Il inſtruiſoit ſon diſciple dans la connoiſſance de Dieu, dans l'Hiſtoire, les Matématiques & dans la morale. J'ai vû moi-méme le célèbre Traité de Morale, ou l'abregé politique qu'il avoit compoſé à l'uſage de ſon Elève. Cet ouvrage a pour titre: *Mahalda Libab Helil:* c'eſt-à-dire, *le Gouvernail de l'Etat.* Il renferme des préceptes très-ſalutaires, dont je me rapelle encore quelques-uns, que voici.

1. Il ne faut pas aiſément ajoûter foi à la louange, ni au blâme; mais ſuſpendre ſon jugement jusqu'à ce qu'on ait une connoiſſance parfaite de la choſe blâmée, ou louée.

2. Si quelcun eſt accuſé, & convaincu d'un crime, on doit examiner s'il n'auroit point fait ci-devant quelque bonne action, & comparant ainſi le bien & le mal, avoir égard à l'un & à l'autre en prononçant la ſentence.

3. Le Souverain doit ſe confier aux Conſeillers incommodes & contrediſans, comme aux plus ſages de ſes ſujets: car on ne va pas s'expoſer au danger de déplaire

plaire pour dire la verité, ſi l'on ne préfè-re le ſalut de l'Etat au ſien propre

4. Que le Souverain n'admette perſonne dans ſon Conſeil qui n'ait des fonds dans le Païs, car ces ſortes de gens ont toujours leurs interets liés avec ceux du Public, au lieu que ceux qui ne poſſédent point de biens immeubles dans l'Etat, ne le regardent pas comme leur Patrie, mais comme une eſpèce d'Auberge où ils s'arrêtent en voyageant.

5. Le Prince peut ſe ſervir du miniſtère d'un méchant Arbre en quelques rencontres, s'il le trouve propre à certaines affaires: mais ce ſeroit une imprudence à lui d'honorer de ſes bonnes graces un tel Arbre; car, ſi un mauvais ſujet jouït de la faveur de ſon Maître les emplois ne ſeront plus occupés que par des Méchans, que le favori ſe fera un plaiſir d'avancer.

6. Les Souverains doivent tenir pour ſuſpects ceux qui leur font la cour, & qui ſe promènent continuellement dans leur Antichambre; car quiconque paroit trop ſouvent à la Cour, ſans y être appellé, a déja commis quelque vilaine action, ou en médite quelcune.

7. Les gens avides d'honneurs ne méritent point l'attention du Souverain; car

comme on ne mandie que quand on eſt pauvre, & preſſé par la faim, ainſi on n'eſt avide de titres, & d'honneurs, que lorſqu'on n'eſt point en état de s'aquerir de l'eſtime par le mérite, & la vertu.

8. (Voici un précepte très utile à la verité, mais que je ne pouvois approuver à cauſe de l'exemple odieux dont il eſt apuyé.) Il ne faut pas croire qu'aucun Citoyen ne ſoit abſolument bon à rien; car perſonne n'eſt ſi hèbété ni ſi ſtupide, qui, au moyen d'un bon choix, ne puiſſe rendre quelque ſervice, & qui n'excelle même en quelque choſe. Par exemple, celui-ci a du jugement, l'autre de l'eſprit; l'un a la force du génie, l'autre celle du Corps; celui-ci eſt propre à étre Juge, l'autre à étre Gréfier; l'un a le don d'inventer, l'autre celui de bien exécuter; & ainſi peu de Gens peuvent paſſer pour inutiles dans ce monde. Que s'il ſe trouve néanmoins des Créatures qui nous paroiſſent telles, ce n'eſt pas la faute du Créateur, mais de ceux qui ne conſultent point aſſés les talens, & les forces d'un chacun, & ne les employent point ſelon leur portée. (Ce ſentiment étoit confirmé par mon propre exemple en ces termes) Nous avons vû de notre tems un Animal

ſurterrain, que chacun regardoit comme le poids le plus inutile de la terre, à cauſe de la promtitude de ſon eſprit, mais qui pourtant ne nous a pas été d'un petit uſage par la légereté de ſes piés. (Quand j'eus lû cet article, je me dis tout bas à moi-même; *Le commencement eſt d'un honnête Perſonnage, mais la fin eſt d'un fripon.*)

9. Ce n'eſt pas une petite affaire à un Prince, qui ſait l'Art de régner, que de faire choix d'un bon Précepteur, pour celui de ſes Fils qui doit lui ſuccéder. Il ne faut confier cet emploi qu'à une perſonne d'une pieté, & d'une érudition reconnuë, vû que le ſalut de l'Etat dépend de l'inſtitution ou de l'éducation de celui qui eſt deſtiné à le gouverner; & que ce qu'on apprend dans l'Enfance, devient une ſeconde nature. Il eſt néceſſaire qu'un Souverain aime ſa Patrie, & que cet amour ſe répande ſur tous ſes ſujets: C'eſt vers ce but qu'il faut diriger l'eſprit d'un Elève que ſa naiſſance appelle au Trône, & c'eſt à quoi tous les ſoins du Précepteur doivent tendre.

10. Un Souverain doit connoitre à fond le genie & le tempérament de ſes ſujets, & s'y conformer. S'il veut remédier à

leurs défauts, il faut que ſon exemple opère ce changement, & non pas ſes Edits; car

Les exemples des Grands ont beaucoup d'influence
Sur ceux qui ſont ſoûmis à leur obéiſſance.

11. Il ne doit pas ſouffrir que perſonne vive dans l'oiſiveté; vu que les Gens oiſifs ſont à charge à la Patrie, & que ce n'eſt que par l'induſtrie, & le travail continuel, que les forces de l'Etat s'acroiſſent, & qu'on prévient les mauvais deſſeins, & les machinations, qui ſont les fruits ordinaires de l'oiſiveté, ainſi il vaut mieux occuper les eſprits par des jeux & des divertiſſemens, que de les laiſſer dans le repos après le travail.

12. Le Prince doit ſe faire un devoir d'entretenir l'union & la concorde parmi ſes ſujets; mais il ne fera pas mal de fomenter de petites diviſions, entre ſes Miniſtres; puisque par-là on découvre ſouvent bien des verités, comme les Juges découvrent l'état d'une cauſe par les diſputes des Avocats.

13. Le Souverain agit prudemment qui aſſemble ſon Conſeil pour délibérer ſur des affaires importantes; mais il agira encore mieux, s'il conſulte chaque Conſeiller

ler en particulier; car dans une assemblée où il faut dire sa pensée à haute voix; il arrive d'ordinaire, que le plus éloquent des Conseillers entraîne les autres à son avis, & le Souverain au lieu du sentiment de plusieurs, n'entend que celui d'un seul.

14. Les chatîmens ne sont pas moins nécessaires, que les récompenses; car les uns arrétent le vice, & les autres encouragent la Vertu. Ainsi il faut récompenser jusqu'aux Méchans lorsqu'ils font quelque chose de bon, afin d'exciter par-là un chacun à se bien aquiter de ses devoirs.

15. Dans les promotions aux charges publiques, il faut surtout avoir égard à la capacité des gens: Car quoique la pieté, & l'intégrité soient des vertus infiniment plus récommandables; ce sont néanmoins celles dont les aparences trompent le plus; & lorsqu'on sait que la dévotion est un moyen pour parvenir aux Dignités, il n'y a personne qui ne l'affecte extérieurement; & qu'on ne prenne au prémier abord pour ce qu'il se donne, & qu'il n'est pourtant pas. Ajoûtez à cela qu'il n'est pas aisé de distinguer la fausse piéte de la véritable, & que ce n'est que dans les fonctions d'une Charge, comme sur un grand théatre, que

l on montre ſi l'on eſt vertueux. Quant à la capacité, il eſt aiſé d'en juger par un examen préalable; car il eſt plus difficile à un hébèté, ou à un ignorant de cacher ſa ſtupidité, qu'il ne l'eſt à un Hypocrite, à un ſcélerat de cacher ſon impieté, & ſes autres vices. Mais comme la capacité, & la probité ne ſont pas des vertus qui s'excluent tellement, qu'elles ne ſe puiſſent rencontrer dans un même ſujet, & que d'ailleurs l imbecillité ne ſe trouve pas toujours non plus avec la probité, on doit abſolument préfèrer celui qui ſemble reünir les deux prémières vertus en lui-même. Uu Stupide eſt bon, ou méchant; s'il eſt méchant, on ſait aſſés dequoi eſt capable la ſtupidité jointe avec la malice; s'il eſt bon, cela ne lui ſert de guére, puiſque ſon imbecillité ne lui permet pas d'exercer ſa probité; car s'il ne peut ſe réſoudre à faire du mal, ceux qui l'aideront dans les fonctions de ſa charge, en feront pour lui; & l'on voit d'ordinaire que le Seigneur d'une terre, lorſqu'il eſt imbecille, a un Fermier qui eſt ruſé, & un Juge ſtupide a ordinairement un Gréfier frauduleux & trompeur, qui exerce ſans crainte ſes piratèries à l'abri de ſon maître. D'où je conclus que dans la diſtribution des charges

ges il faut ſurtout faire attention à la capacité.

16. Il ne faut pas toujours condamner les Ambitieux, ni les exclure des emplois; car ſi le Prince ſuivoit trop exactement cette métode, il donneroit lieu aux Ambitieux de ſe couvrir du maſque de l'humilité dans la croyance que par ce moyen, ils parviendroient mieux à leurs fins. Le ſouverain fera donc ſagement de préfèrer ces chaſſeurs de dignités, à ces faux humbles, qui au moindre bruit d'emploi vacant, feignent de prendre la fuite, & de chercher quelque coin pour ſe cacher, ayant grand ſoin de faire publier par leurs Amis, qu'ils ont de l'averſion pour les Emplois, & pour les charges publiques. On cite à ce propos l'exemple d'un perſonnage, qui brûlant d'obtenir un certain emploi vacant, écrivit au Prince qu'ayant oui dire que ſon Alteſſe avoit deſſein de lui confèrer l'emploi en queſtion, que pluſieurs perſonnes briguoient, il le ſuplioit très-humblement de jetter les yeux ſur quelcun qui en fût plus digne: que pour lui, il reconnoiſſoit qu'il n'y étoit point propre du tout, & que d'ailleurs il étoit content de l'état où Dieu l'avoit placé, & n'aſpiroit pas à une plus haute fortune.

Le Prince n'aperçut point le piége, & touché de cette fauſſe humilité, il élèva ce fourbe à l'emploi qui vaquoit, contre ce qu'il avoit déja réſolu: mais il vit bientôt qu'il avoit été la dupe de cette feinte humilité; car le nouveau Miniſtre porta le faſte, & l' orgueil au dernier période.

17. Donner la direction des finances à un pauvre inſolvable, ce ſeroit remettre la clé des proviſions à un famélique. Le même inconvenient auroit lieu à l'égard d'un avare; car ſi l'inſolvable n'a rien, l'avare n'a jamais aſſés.

18. Il ne faut point confirmer de leg, ou de fondation faite pour l'entretien des Arbres oiſifs; & qui ne tend qu'à nourrir leur fainéantiſe.

Par où on peut juger que dans les Monaſtères, & les Collèges de la Principauté de Potu, on n'admet que des Arbres actifs, laborieux, capables de porter de bons fruits; des Arbres, dis-je, qui par le travail de leurs mains, ou par leur érudition peuvent ſe rendre utiles à la ſocieté dont ils ſont membres. Il faut ſeulement excepter quelques Monaſtères où l'on nourrit des Arbres épuiſés d'années & de travail, qui à cauſe de cela ſont diſpenſés d'agir.

19. Quand

19. Quand les vices de l'Etat demandent une réforme, il faut y procèder à pas lens: car de vouloir tout d'un coup extirper des défauts invètérés, c'eſt comme ſi on ordonnoit des vomitifs, la ſaignée & la purgation en même tems à un malade.

20. Ceux qui ſe mélent témèrairement de tout, & ſe chargent de diverſes affaires à la fois, ſont' ou des extravagans qui ne connoiſſent pas leurs propres forces, ou de méchans Citoyens, qui cherchent leur interèt, & non pas celui de l'Etat. Le Sage éprouve ſes Epaules avant-que de ſe charger d'un fardeau, & celui qui a le ſalut de la Patrie véritablement à cœur ne ſe fait point un jeu des affaires de l'Etat.

CHA-

* *

CHAPITRE VIII.

DES UNIVERSITE'S DES POTUANS.

Il y a trois Ecoles Supérieures, ou trois Univerſités dans le Païs des Potuans. La prémière eſt à Potu, la ſeconde à Kéba, & la troiſiéme à Nahami. Les Siences qu'on y enſeigne ſont l'Hiſtoire, l'Economie, les Matématiques, & la Jurisprudence. Quant à la Théologie des Potuans, elle eſt ſi conciſe & ſi abrégée qu'on pourroit facilement l'expoſer toute en deux pages, puiſqu'elles ne contient que deux ou trois Préceptes, ſavoir qu'il faut aimer un Dieu Créateur & Conſervateur de toutes choſes; que ce même Dieu récompenſera, la Vertu & punira le Vice. On comprend bien que pour ſi peu de Dogmes, il ne vaut pas la peine d'établir une Faculté de Théologie; auſſi les Potuans n'en ont-ils point, & vont même, comme je l'ai déjà remarqué, juſqu'à défendre ſur peine de punition corporelle les diſputes de Réligion. Ils ne comptent pas non plus la Medecine pour une étude d'Univerſité; car comme ces Arbres ſont fort ſobres, ils con-

connoiſſent peu les maladies internes. Je ne parle point de la Métaphiſique, ni des autres ſiences transcendentales, j'ai déjà rapporté ce que cette Nation penſe à cet égard.

Les exercices de l'Univerſité conſiſtent à propoſer des queſtions curieuſes, & à les réſoudre. Il y a des tems deſtinés à cela, & des prix pour ceux des Etudians qui réüſſiſſent le mieux à donner ces ſortes de ſolutions. C'eſt par-là qu'on éguiſe les Eſprits, & que les Profeſſeurs peuvent juger de la capacité de leurs Diſciples, & dans quel genre chacun d'eux en particulier pourra ſe ſignaler. Perſonne n'oſe s'adonner à pluſieurs ſortes de ſiences; mais chacun eſt obligé de s'en tenir à une ſeule: Car la Polymathie * eſt regardée dans ce Païs-là comme la marque d'un génie vague & flottant. De-là vient que les ſiences renfermées dans des bornes ſi étroites, parviennent dans peu à leur maturité. Les Docteurs eux-mêmes, ſont obligés tous les ans de donner des preuves de leur ſavoir. On charge ceux qui ſe ſont apliqués à la Philoſophie morale, de

* Tous mes Lecteurs n'entendront peutétre pas ce mot-là; il ſignifie, une multiplication de ſiences Πολυμαθία *multiplex eruditio.*

de réſoudre certains problêmes difficiles. Ceux qui ont étudié l'Hiſtoire doivent traiter quelques points de cette ſience. Les Matématiciens ſont tenus de découvrir les verités cachées, & de répandre un plus grand jour ſur les ſiences par de nouvelles Hypotéſes. Les Jurisconſultes ont pour leur tâche, de faire quelques diſcours éloquens: car ils ſont les ſeuls qui étudient la Rhétorique, comme les ſeuls à qui elle pourra un jour étre avantageuſe, lorſqu'ils ſeront appellés à étre Avocats. Quand je racontois aux Potuans que toutes nos épreuves académiques ne conſiſtoient qu'à compoſer des diſcours oratoires, ils deſaprouvoient hautement cette coûtume. „Si tous les Artiſans, diſoient-ils, étoient „obligés de faire un ſoulier pour leur chef „d'œuvre, certainement les Cordonniers „remporteroient le prix. Cette réponſe me fermoit la bouche, & je n'avois garde de parler de nos diſputes d'Ecole, vû que cette Nation les met au rang des ſpectacles comiques. Les Savans de ce païs-là propoſent doucement les choſes qu'il eſt avantageux de connoitre & de croire. Ils ne font pas comme nos Philoſophes* qui pren-

* C'eſt un effet de l'orgueil humain, & un défaut qu'on peut reprocher au plus grand Philoſophe de nos jours, ou qu'on croit du moins tél.

prennent le ton aigre, impérieux & ſevère pour perſuader ceux qu'ils ne peuvent même convaincre. Ils ſoûtiennent leurs ſyſtêmes d'une manière enjouée & agréable, ſans inſulte, ſans invective, de ſorte qu'il y a du plaiſir à les entendre diſcourir ſur des vérités ſalutaires.

C'eſt une choſe admirable de voir avec quelle décence & quelle gravité, on procède aux promotions qui ſe font dans les Univerſités. On a grand ſoin d'éviter dans ces occaſions tout ce qui pourroit donner matière à rire, ou qui pourroit avoir l'air de comédie; car on a pour maxime que la ſimplicité & la gravité doivent diſtinguer les uſages de l'Univerſité d'avec les jeux de Théatre, de peur que les Arts-libéraux ne tombent dans le mépris & l'aviliſſement. Cela m'empéchoit de faire mention de la manière dont on confère les grades, & dont on célébre les promotions dans nos Univerſités; & ce que j'avois vu & ouï à Kéba à la promotion du Docteur en Philoſophie, m'avoit aſſés fait connoitre que je devois me taire ſur cet article.

Outre les trois Univerſités dont je viens de parler, chaque Ville à ſon propre Collège, où l'on enſeigne les baſſes-claſſes, & où l'on examine de bonne heure les talens

de

de chaque Ecolier, le genre d'étude * où il promet le plus, & la ſience dans laquelle il pourra exceller. Dans le tems que j'étois au Seminaire de Kéba à faire mon épreuve, j'avois pour condiſciples quatre Fils du Grand-Prétre de la Nation, qui aprenoient l'Art militaire, quatre autre Fils de Sénateurs étoient inſtruits dans divers métiers, & deux Filles aprenoient la Navigation. J'ai dèja dit qu'on n'a point d'égard aux différences de Séxe, & qu'au ſortir des Seminaires, on reçoit un témoigage de la part des Examinateurs. Ces témoignages, je le repete encore, ſont extremement ſincères & impartiaux, quoiqu'à l'égard du mien j'en jugeaſſe autrement, parceque je

* *Quænam ſit Rhodus, in qua quisque ſaltabit.* C'eſt l'expreſſion de mon Auteur; & elle eſt priſe du proverbe Latin, *Hic Rhodus, Hic ſalta.* La III Fable d'Eſope a donné lieu à ce proverbe: il y eſt dit qu'un certain voyageur, étant de retour chez lui, ſe vanta d'avoir danſé la danſe de Rhodes que perſonne de ſon païs ne ſavoit danſer, & qu'il pouvoit produire des témoins de ſon habileté à cet égard, ſurquoi quelcun lui répondit, que s'il ſavoit cette danſe les témoins étoient inutiles; *Heus tu,* inquit, *ſi verum hoc eſt, haud tibi opus eſt teſtibus.* L'Isle de Rhodes eſt célébre dans l'antiquité & dans l'Hiſtoire des Chevaliers de St. Jean de Jeruſalem. La danſe de Rhodes ſignifie, chez les Anciens, ce que nous appellons *Gaſconnade.*

je le trouvois extravagant, abſurde & injuſte.

Aucun ſavant ne peut écrire de livre, s'il n'a atteint l'âge de trente ans acomplis; & qu'il n'aît été trouvé capable d'écrire par les Profeſſeurs. De-là vient qu'il paroit peu d'ouvrages au jour; mais en revanche on n'en voit que de bons & de bien digerés. Quand je me rappelloit à ce propos qu'avant l'âge de puberté, j'avois dèja écrit cinq à ſix Diſſertations; j'étois tout confus, & je n'avois garde d'en dire mot à perſonne, de peur de m'expoſer à de nouvelles riſées.

Mais en voila aſſés ſur cette matiére, il me reſte encore à parler de quelques autres choſes remarquables & particulières à cette Nation. Si un Arbre en apelle un autre en duel, on interdit l'uſage des Armes à l'Agreſſeur, & on le condamne à vivre ſous tutéle, comme un Enfant, qui ne ſait pas commander à ſes paſſions, ce qui eſt bien différent de chez nous, où ces ſortes de défis ſont regardés comme des marques d'un courage héroïque, ſurtout dans notre Nord, où cette abominable coûtume a pris naiſſance; car les Grecs, ni les Romains n'ont jamais ſû ce que c'étoit que duels.

Voici un Paradoxe, que j'ai remarqué

dans la manière dont les Potuans administrent la Justice. Dans les procés civils, les noms des Plaideurs restent inconnus aux Juges, & les différends ne sont point terminés dans les lieux où ils naissent, mais on les envoit à des Tribunaux éloignés. L'expérience apprend que les Juges se laissent, ou corrompre par des présens, ou prévenir par leurs liaisons avec les Parties: Or pour obvier à tant de sujets de tentation, on trouve à propos de cacher le nom des parties litigantes, & celui des fonds & terres qui sont en litige. On envoit seulement l'état de la cause, & les raisons de part & d'autre à un Tribunal arbitraire, & que le Prince nomme selon son bon plaisir; tout cela se fait sous certains caractères; par exemple, on demande, si *A, qui est en possession d'un certain* B*ien doit le restituer à la requisition de B.*

Quelque extraordinaire que me paroisse cette manière de plaider, je voudrois pourtant qu'elle eût lieu chez nous, où l'on n'éprouve que trop souvent les tristes effets de la corruption, & de la partialité des Juges.

Au reste la Justice s'administre avec beaucoup de liberté dans le Potuan; le Prince est le seul contre qui on ne puisse intenter action pendant sa vie; mais dès-

qu'il

qu'il eſt mort, les Accuſateurs publics, ou les Avocats du Païs, le citent en jugement. Le ſénat s'aſſemble, on y examine à loiſir les actions du défunt, & on prononce ſa ſentence, laquelle contient certains termes particuliers qui expriment la conduite qu'il a tenuë. Ces termes reviennent à-peu-près à ceux-ci; *Louablement*, *non inlouablement*; *Bien*, *pas mal*; *Tolérablement*, *Médiocrement*. Le Crieur public va repeter ces mots au milieu de la place; & on les grave enſuite ſur le tombeau du Prince défunt.

Les Potuans donnent pour raiſon du cet uſage, que pendant la vie du Prince, il n'y a pas moyen de l'appeller en juſtice, ſans troubler l'Etat: qu'on lui doit d'ailleurs une obeiſſance aveugle, & un reſpect inviolable, ſur lequel eſt fondé le repos de la République; mais que ſa mort rompant ce lien, donnoit à ſes ſujets la liberté de juger de ſes actions, & de procèder librement contre lui. Ainſi par cet uſage ſalutaire quoique paradoxe, on a égard à la ſûreté du Prince, on ne porte aucune atteinte à ſon autorité, & l'on pourvoit en même tems au ſalut de l'Etat. En effet, quoique ces caractères ne conviennent qu'au Prince, qui eſt décedé, ils ſervent néanmoins d'é-

guillon à ſon ſucceſſeur, & à toute ſa Poſterité pour les animer à la vertu. On apprend par l'Hiſtoire de ce païs-là que pendant quatre cens ans entiers, il n'y a eu que deux Princes, qui aient reçu le dernier caractère qui eſt celui de *Médiocre*. Preſque tous les autres ont eu celui de *Louable*, ou de *non-inlouable:* comme il eſt aiſé de s'en convaincre par les inſcriptions qui ſont ſur leurs tombeaux, & qui ont échapé aux injures des tems. Le caractére de *Médiocre* que les Potuans expriment par *Rip-fac-ſi*, cauſe tant de douleur à la Famille du Souverain que ſon ſucceſſeur & tous ceux de ſon ſang en portent le deuil ſix mois durant. Et tant s'en faut que le ſucceſſeur s'opoſe à la publication de ces ſortes de Jugemens, ou qu'il s'éviſſe contre les Juges, qu'au contraire, il les regarde, comme un motif pour lui de ſe diſtinguer par ſa ſageſſe, & d'éfacer par une conduite vertueuſe, pleine de juſtice, & de douceur la tâche faite à toute la Maiſon ſouveraine.

Mais pour revenir aux deux Princes qui avoient reçu le caractère de *Médiocres*, L'un d'eux s'apelloit *Méklèta:* voici ce qui lui attira ce titre honteux.

Quoique les Potuans ſoient fort bons ſoldats, & fort entendus dans l'art militaire, néan-

néanmoins ils ne déclarent jamais la guerre à perſonne; mais quand on la leur déclare, ils la font avec vigueur. Cette ſage conduite les a fait choiſir preſque toujours pour arbitres des différends qu'ont eu entre eux les Habitans de ce Globe. Mais le Prince Méklèta, peu content du perſonnage de médiateur, voulut devenir Conquérant; dans cette vue il fit la guerre à ſes voiſins, & les ſubjugua. Cet acroiſſement de puiſſance, ne ſervit qu'à faire décheoir les Potuans de leur ancien luſtre: l'amour que leurs voiſins avoient eu pour eux juſqu'alors, ſe changea en crainte, & en jalouſie; & l'idée qu'on s'étoit faite de leur équité commença dès-lors à s'évanouïr. Mais Méklèta ne fut pas plutôt mort, que les Potuans plus jaloux de leur réputation, que de leurs conquêtes, s'en deſſaiſirent, & notèrent le Conquérant de cette marque d'infamie.

Les Docteurs publics ſont ceux, qui ont atteint le troiſiême âge. Pour bien comprendre ceci, il faut obſerver, que la vie des Arbres eſt diviſée en trois claſſes différentes. Le prèmier âge eſt celui, où ils ſont inſtruits dans les affaires publiques; le ſecond eſt celui où ils exercent ce qu'ils ont apris, & le troiſiême c'eſt lorſqu'étant

honnêtement démis de leur emplois, ils inſtruiſſent les autres, & leur font part des lumières qu'ils ont aquiſes. Ainſi perſonne ne peut enſeigner publiquement, s'il n'a vieilli lui-même dans l'adminiſtration des affaires publiques; & cela eſt d'autant plus ſenſé, que perſonne n'eſt en état de donner des leçons ſur une ſience, ſi une longue pratique ne lui en a donné à lui-même une connoiſſance parfaite.

Si quelcun perdu d'honneur & de réputation ouvre un avis ſalutaire à l'Etat, on en fait un decrèt, ſous le nom de quelque perſonnage de probité; de peur que celui de l'Auteur ne ſouïlle le decrèt; à cela près l'avis eſt ſuivi; on ne fait que changer le nom honteux de celui qui l'a donné.

J'ai appris qu'au ſujet de la Réligion, il n'étoit défendu de diſputer que ſur les Articles fondamentaux, & particuliérement ſur l'Eſſence & les attributs de Dieu. A cela près il eſt permis d'agiter des queſtions, & de propoſer des ſentimens particuliers ſur des points de moindre importance; car les Potuans prétendent que le mal qui nait de ces ſortes de diſputes peu conſidérables, doit étre comparé aux orages qui renverſent les Arbres & les toits, mais qui ſervent à purifier l'air, & empé-

chent

chent qu'il ne se corrompe par un trop long calme. La raison pour quoi ils ont si peu de fêtes, c'est de peur que l'oisiveté ne s'introduise chez eux; d'ailleurs ils croyent, que Dieu n'est pas moins honoré par un travail utile, que par des voeux & des prières.

Les Potuans ne s'adonnent guére à l'étude de la Poësie, quoiqu'ils ne manquent pas de bons Poëtes. Leurs vers ne diffèrent de la prose que par la diction, & par la sublimité du stile. C'est pourquoi, on se moquoit de moi, quand je leur parlois de nos rimes, & de nos syllabes *.

Parmi les Docteurs de cette Nation, il y en a qu'on nomme *Professeurs du bon-goût*. Leur emploi est de prendre garde qu'on n'occupe pas l'esprit des jeunes gens à des fadaises; qu'on ne publie point d'ouvrage trivial, qui sente ** la polissonerie, & dant la lecture gâte le goût; & qu'on suprime ceux qui sont écrits en dépit du bon-sens. C'est dans cette vuë qu'on a établi des censures, & des révisions de livres,

* L'Auteur parle de piés; mais j'ai cru devoir m'accommoder au génie de la poësie Françoise qui ne connoit que les rimes & les nombres de syllabes.

** De tels Professeurs seroient fort bons en France où l'on imprime quantité de sottises *comme les mille & une faveurs*, & diverses autres polissoneries pareilles, qui gâtent le cœur, & l'esprit.

leſquelles s'exercent un peu plus judicieuſement que dans notre Monde, où nos Cenſeurs n'ordonnent la ſupreſſion d'un Ouvrage, d'ailleurs excellent, que parcequ'il s'écarte de quelque opinion en vogue, ou de quelque façon de parler reçuë, ou parcequ'il attaque avec un peu trop de ſincerité, & de vivacité les vices des Hommes. De-là vient que les Etudes languiſſent, chez nous & que les Ecrits marqués au bon coin pourriſſent, & ſont rongés des vers dans le fond d'un cabinet. Le Commerce libre que les Potuans acordent chez eux à leurs Voiſins, fait que parmi pluſieurs marchandiſes, il ſe gliſſe quelque fois de mauvais livres dans leur Païs. Pour obvier à cet inconvenient, on a établi des Cenſeurs qui viſitent de tems en tems les Librairies. On les appelle *Syla-Macati*, c'eſt-à-dire, Purgeurs de Bibliothéques: car comme dans notre monde il y a des Ramoneurs, pour netteïer, tous les ans les fourneaux & les cheminées, de même ces Cenſeurs examinent les livres que l'on vend, confiſquent ceux qui leur paroiſſent bas, rampans, capables de corrompre le bon goût, & les font jetter dans des cloaques. *Hélas*, me diſois-je quelque fois à moi-même, *s'il y avoit un pareil établiſſement chez nous, quelle déconfiture de Livres!* Il

Il me ſemble qu'on ne ſauroit aſſés louer les ſoins de ceux des Potuans prépoſés, pour ſonder le génie des jeunes gens, & le genre de vie qui convient le mieux à chacun d'eux; car tout comme dans la muſique les oreilles diſtinguent les moindres faux tons, de même, ces ſcrutateurs de vices & de vertus, jugent des grandes choſes par les moindres: les regards, la manière de froncer, ou de baiſſer les ſour cils, la triſteſſe, la gaïeté, le rire, la loquacité, le ſilence, tout cela ſont des préjugés favorables, ou deſavantageux; & c'eſt par-là que l'on peut connoitre aiſément à quoi chacun eſt propre, & ce qui eſt contraire à ſon tempérament.

Je reviens à preſent à ce qui me regarde. Il faut avouer que je paſſois mon tems bien peu agréablement avec ces Arbres à qui j'etois un ſujet de mépris & de riſée à cauſe de la précipitation d'eſprit qu'ils m'imputoient; & je ſuportois impatiemment le ſobriquet qu'ils m'avoient donné à cette occaſion, car ils ne m'appelloient pas autrement que *Skabba*, c'eſt-à-dire, l'Etourdi. Il n'y avoit pas juſqu'à ma Blanchiſſeuſe, qui ne s'émancipât juſqu'à me donner ce titre, quoique ce ne fût qu'une miſérable Gourgandine du plus bas étage, un tilleul qui ne valoit pas deux liards, & c'eſt ce qui me fâchoit le plus.

* *

CHAPITRE IX.

VOYAGE DE KLIMIUS AU TOUR DE LA PLANETE DE NAZAR.

Après que j'eus exercé deux ans le fatigant emploi de Coureur, & parcouru toute la Principauté de Potu, chargé des plus importantes depéches de l'Etat, je commençai à m'ennuyer d'un Office ſi bas & ſi deſagréable; & je réſolus de demander qu'on m'en dechargeât, pour étre employé d'une façon plus digne de moi. J'en parlai pluſieurs fois au Prince, mais ſans aucun ſuccés, il me répondit toujours, que toute autre choſe plus importante étoit au-deſſus de mes forces. Il m'alleguoit auſſi les Loix, & les coûtumes du païs qui ne permettent pas qu'on emploit les gens au-delà de leur capacité. Il faut donc, me dit-il un jour, te contenter de l'emploi qu'on t'a donné, juſqu'à ce que par ton mérite tu te frayes la route à des charges plus conſidérables. Il termina ſon diſcours par les avis ſuivans.

Il faut ſe conſulter, & rentrer en ſoi-même,
Avant-que de briguer les emplois, les honneurs.
Cet oracle important vient de l'Etre Suprême,
Et je voudrois qu'il fût gravé dans tous les Cœurs.

Ces

Ces refus continuels me firent venir dans l'esprit un dessein hardi, & désespéré. Je tachois d'imaginer quelque chose de nouveau, capable de faire connoitre la supériorité de mon Génie, & de laver la tache qu'on avoit faite à mon honneur. Depuis près d'un an j'étudiois les loix, & les coûtumes de cette nation, & je m'y apliquois avec tout le soin possible, pour voir si je ne découvrirois point par hazard quelque défaut qui demandât une réforme. Je fis part de mes meditations à un Buisson, avec qui j'étois lié d'une étroite amitié, mélant dans nos conversations le sérieux avec le badin. Celui-ci ne trouva pas que mon dessein fût tout-à-fait absurde, mais il doutoit fort qu'il pût étre d'aucune utilité à l'Etat. „Il faut, me disoit-il, qu'un Réformateur connoisse à fond le naturel de ceux „qu'il veut réformer; car une même chose „produit divers effets, selon les différens „génies des Peuples, comme il arrive aux „médicamens, qui sont bons pour certains „Malades, & dangereux pour d'autres.„ Ensuite il me fit souvenir qu'il y alloit de ma tête; que je devois prendre garde à moi; que le sénat decideroit de ma Vie, ou de ma mort, & que si par malheur mes projets étoient condamnés, on me feroit périr

sans

ſans remiſſion. Enfin il me pria ardemment de ne rien hâter, & de peſer toutes choſes à loiſir. Je convins, qu'il avoit raiſon, mais je ne renonçai point à mon deſſein, & je n'attendis plus qu'une occaſion favorable qui me découvrît quelque choſe d'utile à l'Etat, pour le mettre en exécution. En attendant, je continuai mon emploi de Coureur, allant de ville en ville, de Province en Province, ſelon ma coûtume. Ces courſes continuelles me mirent à-même d'examiner toute la Principauté, & les Païs circonvoiſins: & de peur que mes remarques ne m'échapaſſent, je m'étois muni d'un crayon, avec lequel j'écrivois tout ce que je trouvois de remarquable. Dès-que j'eus formé un volume raiſonnable, je le préſentai au Prince. Il en fut ſi ſatisfait, qu'il loüa mon travail en plein Conſeil, & bientôt après il me donna la commiſſion de parcourir toute la Planète de Nazar, & de découvrir les Païs inconnus aux Potuans. J'avouë que je m'étois attendu à une autre récompenſe de mes peines; mais enfin il me fallut dire avec le Poëte,

Le mérite eſt loué, mais chacun le néglige.

Mais comme j'étois avide de nouveautés, & que je me flattois qu'à mon retour, j'éprou-

prouverois de plus doux effets de la bonté du Prince, je ne fus pas fâché de ma nouvelle commiſſion, & je me mis en devoir de l'exécuter.

Le Globe, ou la Planète de Nazar n'a qu'à peine deux cens milles d' Allemagne de circuit; mais à cauſe de la lenteur des mations qui l' habitent, il paroit d'une étenduë immenſe. De-là vient que les contrées un peu éloignées, ſont inconnuës aux Habitans ſouterrains placés d'un côté opoſé; car deux ans ne ſuffiroient point à un Potuan pour parcourir tout ce globe à pied; mais moi, je pouvois faire cela en un mois à la faveur de la légereté de mes jambes. Ce qui m'embaraſſoit le plus, c'étoit la difficulté de me faire entendre, car je m'imaginois que la diverſité de langues avoit lieu dans ces païs-là, tout comme dans nôtre monde; mais on me déſabuſa, & l'on m'aſſura que quoique les Habitans de la Planète fuſſent extremement différens entre eux quant aux mœurs, ils n'avoient néanmoins qu'un même dialecte; & ce qui acheva de me rehauſſer le cœur, c'eſt que l'on me dit, que toute l'eſpèce Arborienne étoit douce, affable, ſociable & bienfaiſante, de ſorte que je pourrois parcourir tout le Globe habité par les Arbres, ſans courir le moindre riſque

de

de la part de ces Peuples. Là-deſſus, je ſentis redoubler ma curioſité, & jeme mis en chemin au commencement du Mois de Peuplier.

Les choſes que je raconterai dans la ſuite de cette rélation vont paroitre inventées à plaiſir; on les prendra pour des fictions poëtiques, ou pour des jeux d'eſprit; ſurtout par rapport à la diverſité des corps & des génies que j'ai rencontrés dans ce Voyage, qui eſt telle, qu'à peine on pourroit le croire des Nations les plus reculées les unes des autres, & qui vivroient ſous un ſoleil différent. Il faut d'abord remarquer que la plûpart de celles de ce Globe ſont ſeparées par des bras de mer, & que le Globe lui même reſſemble à un Archipel. Ces bras de mer ſont peu fréquentés, & les Batteliers qui ſe tiennent ſur le rivage, n'y ſont placés qu'en faveur des Voyageurs; car les Naturels du Païs ne paſſent guére les limites de leur Province, & s'ils ſont obligés de traverſer un bras de mer dans certaines occaſions, ils reviennent le plûtôt qu'ils peuvent, n'aimant point à s'arréter long-tems ſous un autre climat. De-là vient qu'autant de Nations autant de différens mondes. La principale cauſe de cette diſſemblance vient de la nature même des

terres

terres, dont on reconnoit la différence par les diverſes couleurs qu'elles ont, par celles des plantes, des fruits, & des légumes. De ſorte que quand on conſidére combien ces choſes-là différent dans une Province de celles d'un autre, on n'eſt plus ſi ſurpris de voir tant de diverſité parmi les Habitans. Dans notre monde, le tempérament, les mœurs, les inclinations des Nations même les plus reculées, ne différent que légèrement, & cela n'eſt point étonnant, vû que les qualités du Soleil qui l'éclaire, ſont preſque par tout les mêmes, excepté, qu'en certains lieux, la terre eſt plus fertile qu'en d'autres; néanmoins la nature des fruits, des Herbes & des eaux y eſt par tout ſemblable, & de-là vient encore que notre globe ne peut pas produire tant de Créatures hétérogènes, comme on en voit ſur la Planéte de Nazar, où chaque portion de terre à ſes qualités particulières. Les Etrangers peuvent paſſer d'une Province à l'autre; mais on ne leur permèt pas de s'établir hors de leur Patrie; & cette permiſſion ne peut guére étre acordée, eu égard aux diverſes natures des terres. C'eſt pour cela que les Etrangers qu'on rencontre, ne ſont que des Voyageurs, ou des Marchands. Les Païs limitrophes à la principauté de Potu, lui reſſem-

reſſemblent aſſès. Leurs Habitans ont eu autrefois de grandes guerres avec les Potuans; mais aujourd'hui, ou ils ſont leurs Alliés, ou ayant été domtés, ils ſont aſſujetis à leur douce domination: Mais dès-qu'on a traverſé le Canal, ou le bras de Mer, qui coupe toute la Planète par le milieu, on rencontre de nouveaux Animaux, & de nouveaux mondes. Tout ce qu'ils ont de commun avec le Païs de Potu, c'eſt qu'ils ſont tous habités par des Arbres raiſonnables, qui parlent tous le même langage, ce qui eſt fort commode en voyage, ſurtout à cauſe que la fréquentation des Marchands, & des voyageurs, à accoutumé ces Peuples à voir chez eux des Créatures fort différentes d'eux-mêmes. Il m'a ſemblé néceſſaire de faire ce petit préambule, pour prévenir toute chicane à l'égard des choſes merveilleuſes que je vais raporter.

Il ſeroit trop long & trop ennuyeux de raconter dans un ordre hiſtorique toutes les particularités, que j'ai remarquées: il ſuffira de s'arréter ſur ce que j'ai vu de plus conſidérable chez les Nations principales dont le caractère eſt ſi paradoxe, & ſi extraordinaire, qu'on peut à cet égard compter la Planete de Nazar parmi les merveilles du monde. Après

Après qu'on a traverſé le grand Canal, on entre dans la Province de Quamſo, dont les limites s'étendent jusques ſur les bords du rivage opoſé à celui de Potu. Les Habitans du Païs de Quamſo ne ſont ſujets à aucune maladie, & jouïſſent tous d'une parfaite ſanté juſqu'à une extrême vieilleſſe. Cela me les fit regarder comme les plus heureux Peuples du monde : mais dès-que j'eus ſéjourné quelque tems parmi eux, je m'aperçus que je m'étois infiniment trompé. En effet, ſi perſonne d'entre eux ne m'a jamais paru triſte, je n'y ai non plus jamais vu perſonne qui fût parfaitement content, ou qui eût ſeulement la moindre aparence de gaïeté : Car comme nous ne goûtons la ſérènité du Ciel, & la tempérie de l'air, qu'après que nous avons éprouvé l'épaiſſeur des brouïllards ; de même ces Arbres ne ſentent point leur bonheur, parcequ'il eſt continuel, & ſans mélange : Ils ignorent qu'ils ſont en Santé, parcequ'ils ne ſont jamais malades. Ainſi ils paſſent leur vie dans une continuelle indifférence ; car les biens continuels languiſſent, parcequ'ils raſſaſient, & il n'y a que ceux dont les plaiſirs ſont mélés de quelque amertume, qui goûtent véritablement les agrémens de la Vie. Je puis proteſter ici que je n'ai ja-

mais vû de nation qui eût moins d'enjoüment; d'une converſation plus froide, & plus inſipide. C'eſt une nation à la verité ſans malice, mais qui n'eſt digne ni d'amour, ni de haine, dont il ne faut eſpérer ni faveur, ni injure; Une nation en un mot qui n'a rien qui plaiſe, ni qui déplaiſe. Comme elle n'a jamais devant les yeux l'image de la mort, & qu'elle n'eſt point touchée de compaſſion, parcequ'elle ne voit ſouffrir perſonne, elle paſſe ſes jours dans la ſecurité, & dans l'indolence, ignorant ce que c'eſt que le Zéle, & la pitié: car les maladies nous font ſouvenir de notre mortalité, nous excitent à bien mourir, & ſont comme des eſpèces d'avant-coureurs qui nous viennent avertir de nous préparer à ce voyage dont on ne revient point; en fin les maladies, en nous affligeant, nous enſeignent à compatir aux ſoufrances d'autrui. Sur ce pié-là, il m'étoit aiſé de comprendre combien les maux nous portent à la Charité, & contribuent à nous rendre ſociables; & combien injuſtement nous nous plaignons du Créateur, quand nous nous voyons deſtinés à ſoufrir certaines afflictions, qui au fond nous ſont ſalutaires, & avantageuſes. Il eſt bon de remarquer en paſſant, que toutes les fois que ces Arbres

bres se transportent dans quelqu'autre Province; ils sont sujets aux maladies, tout comme les autres, ce qui me persuade qu'ils sont redevables à leur climat, ou à leur nourriture du bénèfice dont ils jouïssent, si toutefois on peut appeller cela un bénèfice.

La Province de *Lalac*, qui est surnommée *Mascatta*, c'est-à-dire, fortunée, me parut mériter cette épithéte:

De lait, & de Nectar y coulent cent rivières:
On y voit des forèts entières
Toutes distilantes de Miel;
Et, par une faveur du Ciel,
La terre y produit tout sans être cultivée.

Cependant malgré cet avantage extraordinaire, les Lalaciens ne sont pas plus heureux que ceux de Quamso; car comme ils n'ont pas besoin de s'adonner au travail pour avoir dequoi vivre, ils passent leurs jours dans une molle oisiveté, & dans une lâche paresse qui est pour eux une source inépuisable de maladies. De-là vient qu'il y a peu de gens parmi eux qui ne soient emportés par une mort prématurée, tant ils sont sujets à la cangréne & à la pourriture. La nature de ce Païs ne fournit pas moins matière à réflexion, & elle m'a du moins convaincu, que les Domestiques, & tous ceux, qui travaillent pour gagner leur pain,

ſont bien plus heureux que ceux qui, vivant du travail d'autrui, s'endorment dans le ſein de la pareſſe, & de la volupté.

La molle oiſiveté fille de l'abondance
Ruïne la ſanté du corps:
La bonne-chère & la bombance
Enervent les plus forts.

De-là naiſſent tant de mauvais deſſeins tant de réſolutions déſeſpérées, & tant de morts violentes, qui ont lieu chez ce Peuple. Car l'abondance où chacun y vit, leur ôtant le goût des plaiſirs, les dégoûte de la vie, & les porte ſouvent à s'en délivrer dès-qu'ils en ſont las. Ainſi cette Région, que j'avois priſe pour le ſéjour des Bien-heureux, ne me parut plus que le ſiége de la triſteſſe, plus digne de compaſſion, que d'envie.

Sans regrèt, ni délai j'abandonnai ces lieux.

Je paſſai dans la Province la plus proche: Elle s'appelle Mardak. Ses Habitans ſont tous Ciprès de même forme, & de même ſtature; ils ne ſont diſtingués entre eux que par la diverſité de leurs yeux. Quelques-uns les ont longs, d'autres quarrés; il y en a qui les ont très petits, d'autres en ont de ſi larges qu'ils occupent preſque tout le front. Quelques uns naiſſent avec deux, d'autres avec trois, & même avec quatre. Il y en a auſſi qui n'en ont qu'un & on les prendroit

droit pour des Décendans de Poliphéme, excepté qu'aulieu que ce Géant avoit ſon œil au milieu du front, ceux-ci l'ont derrière la tête. Cette différence d'yeux a donné lieu à ce Peuple de ſe diviſer en Tribus, dont voici les noms.

1. Les Nagires, c'eſt-à-dire ceux qui ont les yeux longs, & à qui par conſéquent les objets paroiſſent longs.

2. Les Naquires, qui ont les yeux de figure quarrée.

3. Les Talampes, qui ont de petits yeux.

4. Les Jarakes qui en ont deux, dont l'un eſt un peu plus louche que l'autre.

5. Les Méhankes qui en ont trois

6. Les Tarraſukes, qui en ont quatre.

7. Les Harrambes, dont les yeux occupent tout le front

8. Les Skadolkes, qui n'ont qu'un œil placé ſur le derrière de la tête.

La plus nombreuſe, & par conſéquent la plus puiſſante de toutes ces Tribus, eſt celle des Nagires, qui ont les yeux longs, & à qui tous les objets paroiſſent longs. C'eſt de cette Tribu que l'on tire les Sénateurs, les Prétres, & autres qui compoſent la Régence de la République. Ils ſont les ſeuls qui ayent part au Gouvernement, & aucun particulier des autres tribus n'eſt admis

mis aux Charges publiques, à-moins-qu'il ne confeſſe qu'une certaine table conſacrée au ſoleil & placée ſur le lieu le plus élèvé d'un Temple, lui paroit longue comme aux Nagires, & qu'il ne confirme cet aveu par un ſerment. Cette Table eſt le principal objet du culte des Mardakans. De-là vient que les Citoyens qui ont quelque ſentiment de Réligion, ne veulent pas ſouïller leur conſience d'un parjure, & aiment mieux étre exclus de tout emploi public: mais ce n'eſt pas là le plus grand inconvenient où ils s'expoſent; ils ſont encore obligés de ſouffrir mille railleries amères, & mille perſécutions. Ils ont beau en appeller au témoignage de leurs yeux, on n'y fait nulle attention, & on leur impute à malice, ou a caprice, ce qui n'eſt qu'un défaut de nature.

Voici à peu près quelle eſt la formule du ſerment que chacun doit préter, avant que de pouvoir étre élèvé à aucune charge.

Kaki manaſca qui hompu miriac Jacku meſimbrii Caphani Crukkia Manaskar Quebriac Kruſundora.

C'eſt-à-dire, je jure que la ſainte Table du Soleil me paroit longue, & je promets de demeurer ferme dans cette opinion juſqu'au dernier ſoufle de ma vie.

Ceux qui prétent ce ſerment ſont déclarés

rés habiles à exercer des emplois publics, & ſont incorporés dans la Tribu des Nagires.

Le lendemain de mon arrivée je fus me promener ſur la place publique. A peine y étois arrivé, que je vis paroître un Vieillard à qui on alloit donner le foüet, & qui étoit ſuivi d'une foule de Ciprès, qui le maudiſſoient, & le chargeoient d'injures. Je m'informai de ce que ce miſerable avoit fait, & j'apris qu'il avoit été convaincu d'héréſie pour avoir enſeigné publiquement, que la table du ſoleil lui ſembloit quarrée, & avoir perſiſté dans cette opinion diabolique, malgré les avertiſſemens fréquens qu'on lui avoit donnés de ce qu'il s'attireroit, s'il ne changeoit de ſentiment. Là-deſſus il me prit envie d'aller au Temple du ſoleil, éprouver ſi j'avois des yeux orthodoxes. J'examinai la Table ſacrée, & elle me parut quarrée. Je m'en ouvris le ſoir même à mon Hôte, qui exerçoit alors la charge d'Edile. Celui-ci pouſſa un grand ſoupir, & me dit que cette Table lui paroiſſoit auſſi quarrée, mais qu'il n'oſoit en parler à perſonne, de peur de ſe faire des affaires avec la Tribu régnante, & d'être dépoſsédé de ſon emploi. Sur cela je jugeai à propos de ſortir de la Ville craignant que mon dos

ne payât le crime de mes yeux, & qu'on ne me chaſſât honteuſement comme un Hérétique. Je n'ai jamais rien vû qui m'ait ſemblé plus barbare, ni plus injuſte que cette Loi qui exclut des dignités tous ceux, qui n'y veulent point monter par le parjure & la diſſimulation. Et lorſque je fus de retour chez les Potuans, je ne ceſſai d'invectiver contre cette cruelle République de Mardak. J'en parlois un jour à un Génévre avec qui j'étois fort lié; & comme je m'échaufois furieuſement contre les Mardakans: il me répondit en ces termes. „Il „eſt certain, dit-il, que la conduite des Na„gires paroitra toujours à nos Potuans ex„travagante & injuſte; mais pour toi, tu „ne dois pas étre ſurpris que cette diverſité „d'yeux faſſe exercer tant de cruautés; „puiſque tu m'as aſſuré autrefois, que parmi „tes Européens, il y avoit auſſi des Tribus „dominantes, qui à cauſe du défaut non pas „de leurs yeux, mais de leur Raiſon ſe ru„oient ſur les autres, la flamme & le fer à la „main, choſe que tu trouvois fort pieuſe, „& fort avantageuſe à chaque Gouverne„ment.„ Je voyois bien où mon Génévre en vouloit venir, & j'en rougiſſois de honte; mais auſſi depuis ce tems-là, j'ai toujours préché la tolérance, & ai porté des

jugemens

jugemens plus doux sur ceux qui sont dans l'erreur.

La Principauté de Kimal passe pour très-puissante, à cause des richesses dont elle abonde; car outre les mines d'argent qui y sont en quantité, on tire un profit immense de l'or que les rivières y roulent à foison avec leur gravier; & la mer y fournit beaucoup de perles: Mais cette Nation me convainquit, après que je l'eus examinée, que le vrai bonheur ne consistoit pas dans les seules richesses: car autant d'Habitans autant de Mineurs, ou de Plongeurs, qui amorcés par l'apât du lucre, paroissent étre condamnés à un continuel esclavage, & à un travail qui semble étre reservé pour les Criminels. Ceux des Kimaliens qui ont aquis assés de richesses, pour se dispenser du soin d'en chercher, sont occupés à garder celles qu'ils possèdent. Tout le Païs est infesté de Voleurs; de sorte qu'il n'y a pas moyen de se hazarder sur les chemins sans escorte.

Chaque jour voit grossir le nombre des Larons.
Qui s'écarte un instant s'expose à leur furie.
Alte-là, *vous dit-on*, ou la bourse, ou la vie.
Raisonnez un instant; ces insignes fripons
Vous assomment de coups pour avoir vos richesses:
Nul n'est en sûreté contre leurs mains traitresses.
Il faut toujours veiller, de peur d'étre surpris.

Là, le fils ſcélérat aſſaſine ſon Père ;
Et le Père indigent aſſaſſine ſon Fils.
La Fille s'enrichit en étoufant ſa Mére.
L'horrible ſoif de l'or a bani de ces lieux
Tout ſentiment humain, toute crainte des Dieux.
Et cet affreux ſéjour n'eſt pas celui d' Aſtrée.

Ainſi cette Nation, que ſes voiſins envient, ne me parut mériter que de la compaſſion. En effet y a-t-il des gens plus à plaindre que ceux qui paſſent leur vie dans des ſoupçons & des défiances continuelles? Tel eſt pourtant le ſort des Habitans de la Principauté de Kimal. Ils ſont toujours en crainte les uns contre les autres: chacun y regarde l'autre comme un énémi qui lui tend des piéges, pour avoir ſes Biens, & perſonne n'y dort tranquillement. Ce ne fut pas ſans peine que je me tirai de ce païs-là; car comme il y a des gardes ſur tous les chemins, il me falloit à tout moment décliner mon nom, dire le ſujet de mon voyage, & eſſuyer enfin toutes ces queſtions que l'on a coutume de faire aux Voyageurs chez les Nations ſoupçonneuſes. Il y a une Montagne dans cette région qui peut paſſer pour un Volcan, car elle vomit continuellement des tourbillons de flammes.

Après avoir parcouru toute la Principauté,

uté, avec plus de peine que je n'en avois ncore rencontré, je pourſuivis mon che- in en tirant toujours vers l'Orient; & paſſai à travers pluſieurs nations ſocia- es & civiliſées, mais qui me ſembloient ortant fort étranges. Rien ne me ſurprit nt que ce que je vis dans le petit Royau- e de Quamboia, où l'ordre de la nature t renverſé ſens-deſſus-deſſous: car plus s Habitans avancent en âge, plus ils ſont étillans, voluptueux, & laſcifs. Ils ont n un mot tous les défauts qu'on remarque illeurs dans la verte jeuneſſe. De-là vient ue perſonne n'eſt élèvé aux emplois, s'il 'eſt au deſſous de l'âge de quarante ans; ue s'il excède ce terme, il eſt

Comme un Enfant fougueux que l'on garde avec ſoin.

e voyois des Vieillars chénus ſautant & ambadant par les ruës comme des Enfans, ui cherchent à tuer le tems.

Ils jouoient les marionettes,
Ou bâtiſſoient des maiſonnettes,
Atteloient des rats à des chars;
Ou bien on les voyoit courir de toutes parts,
Comme l'on fait ailleurs quand on eſt dans l'Enfance,
Montés ſur de foibles roſeaux,
Qu'ils diſoient être leurs chevaux;
Et commettre en un mot mainte autre extravagance.

Je

Je voyois ces mêmes Vieillards rabroüés par de jeunes gens, qui les ramenoient au Logis le foüet à la main. J'apperçus au milieu de la place un Vieillard tout décrépit qui faiſoit tourner une toupie, ou un ſabot avec une courroye. Ce même Vieillard avoit été dans ſes jeunes ans, un des plus graves perſonnage de la nation, & s'étoit vu élèvé à la charge de Préſident du grand Conſeil. Ce renverſement a auſſi lieu chez le ſéxe feminin. De-là vient que tout Adolécent qui épouſe une Vieille s'expoſe au ſort d' Actéon *. Ce qui eſt diamétralement oppoſé à ce qui arrive chez nous, où les Vieillards qui épouſent de jeunes Filles, ſont les ſeuls qui ayent ſujet de craindre les cornes. Je rencontrai un jour deux perſonnages tout pélés de vieilleſſe, qui ferrailloient au milieu du Marché. Surpris de voir tant d'emportement dans des perſonnes ſi âgées, je demandai la cauſe de ce duel, & j'appris, que ces deux Vieillards ſe battoient pour une Fille de joye, qu'ils avoient trouvée dans un lieu de débauche,

* On ſait l'avanture de cet infortuné Chaſſeur, qui eut l'audace de jetter les yeux ſur Diane qui ſe baignoit toute nuë. La Déeſſe pour le punir, lui fit venir des cornes ſur le front; & aujourd'hui le nom d' Actéon ſignifie un Co - - -

ne, & qui leur avoit * plû à tous deux. Ceux qui me racontoient cela, ajoûtèrent que si les Tuteurs de ces vieux pécheurs étoient informés de leur différend, ils les feroient étriller d'importance. Le même soir le bruit courut qu'une Dame fort âgée, s'étoit pendue de désespoir, pour avoir essuyé un refus de la part d'un jeune Hêtre à qui elle avoit demandé la courbisie.

Un tel renversement de l'ordre naturel, en attire un autre dans les Loix civiles. Ainsi dans le chapitre du réglement fait au sujet de la tutelle, il est ordonné, que toute personne qui aura plus de 39 ans, ne pourra être chargée d'aucune administration de Biens. Enfin les contracts y sont déclarés nuls, si quelcune des parties a passé l'âge de quarante ans, à moins qu'ils ne soient signés par leurs Tuteurs, ou par leurs Enfans. Et dans le chapitre de la subordination, on lit ces paroles, *que les Vieillards & les Vieilles obéissent aux ordres de leurs Enfans.* Toute personne en charge est déposée avant l'âge de quarante ans:

Sous

* J'ai un peu adouci dans cette periode les expressions de l'original, qui m'ont paru trop libres pour pouvoir étre renduës mot pour mot en François.

Sous ſes jeunes Parens on la met en tutelle.

Je crus qu'il ne me convenoit pas de ſéjourner plus long-tems dans un païs où, ſi j'euſſe vécu encore dix ans, j'aurois été forcé par les Loix à redevenir Enfant.

Je paſſai dans le Païs de Cockléku où je fus frapé d'une coûtume que nos Européens condamneront à coup ſûr C'eſt un nouveau renverſement d'ordre, qui ne prend point ſa ſource dans la nature, mais dans les loix. Tous les Habitans ſont Génévres de l'un & de l'autre ſéxe: mais les Mâles ſont les ſeuls qui font la cuiſine, & les autres fonctions viles & pénibles. Ils ſervent auſſi en tems de guerre, mais rarement ils obtiennent d'autre rang que celui de ſimple Soldat. Quelques-uns deviennent Enſeignes; & c'eſt le plus haut dégré où les Arbres maſculins puiſſent prétendre; les Fémelles ſont en poſſeſſion de toutes les autres Dignités tant civiles, que militaires & réligieuſes. Je m'étois moqué ci-devant des Potuans, qui dans la diſtribution des charges n'obſervent aucune différence de ſéxe; mais je crus ſérieuſement que ce Peuple-ci étoit enragé: car je ne pouvois comprendre l'indolence des Mâles, qui ayant l'avantage des forces, ſe laiſſoient impoſer un joug ſi indigne, & avoient pû

digérer

ligérer cette ignominie depuis tant de siécles, pendant qu'il leur auroit été facile de se délivrer d'une tyrannie si honteuse. Mais la coûtume les aveugle si fort, qu'aucun d'eux n'a la pensée de tenter cette entrepriſe, & ils s'imaginent tous que l'ordre de la nature le veut ainsi; que les Femmes doivent gouverner, battre leurs Maris, les envoyer moudre le grain, leur faire balayer la maiſon, coudre, tiſſer &c. La raiſon dont les Fémelles se ſervent pour juſtifier cette coûtume, eſt, que la nature ayant donné aux Mâles la force du Corps a voulu par-là les deſtiner aux fonctions les plus pénibles & les plus baſſes. Les Etrangers, qui vont dans ce pais-là, ſont fort étonnés de voir les Femmes écrivant dans leurs cabinets, & les Maris occupés dans la cuiſine à laver la Vaiſſelle. Pour moi, toutes les fois que j'entrois dans une maiſon pour parler au Maitre, j'étois tout ébaubi de m'entendre dire, que je le trouverois dans la cuiſine, & en effet je l'y trouvois,

Faiſant les fonctions d'une vile ſervante;
Et craignant ſa Moitié, dont la voix l'épouvante.

Je remarquois d'horribles effets de cette vilaine coûtume: car comme on voit ailleurs

leurs des Femmes éfrontées & laſcives qui prétent leur corps au public, ou qui ſe proſtituent pour de l'argent, ici les Mâles vendent leurs faveurs, & ſe tiennent dans des maiſons de débauche qu'on reconnoit à des enſeignes, ou à des Ecritaux placés ſur la porte. Mais lorſque ces Arbres mâles ſont un peu trop éfrontés, & agiſſent un peu trop ouvertement dans ce trafic, on les met en priſon, & on les fait foueter, ni plus ni moins que les Filles de joye chez nous. Au contraire les Femmes, & les Filles marchent ſans crainte, regardent les Mâles en face, leur font des ſignes, les agacent, les appellent, les importunent, écrivent des vers amoureux ſur leurs portes, elles parlent avec emphaſe de leurs lubricités, & comptent les galans qu'elles ont eus, avec autant de ſatisfaction, que nos Petits-Maitres en font paroître dans le récit de leurs bonnes-fortunes. Enfin, ce n'eſt point une honte aux Filles de ce Pais-là d'envoyer des poulets à leurs Amans, de leur donner des Cadeaux, mais c'en ſeroit une aux Adolécens de ſe rendre à la première ſemonce; ils doivent ſavoir garder le decorum, & faire un peu les renchèris. Pendant que j'étois encore chez cette Nation, il arriva un cas qui cauſa beaucoup de rumeur.

neur. Il s'agiſſoit du Fils d'un Sénateur qui avoit été violé par une fille. J'entendois de tous côtés les jeunes Garçons-Amis de celui qui avoit été violé, qui complotoient ſourdement entre eux de citer la Fille en juſtice, & de l'obliger dans la prochaine aſſemblée du Clergé, à réparer l'honneur du Garçon en l'épouſant; cela étoit d'autant plus juſte que celui-ci avoit de bons témoignages d'une vie ſans reproche.

Je n'oſois pas blâmer ouvertement les uſages de ces Génévres lorſque j'étois encore parmi eux; mais dès-que j'en fus parti, j'en dis mon ſentiment à d'autres Arbres, & je leur témoignai combien j'avois été choqué de voir chez cette Nation les Femmes aſſiſes au timon des affaires, vû que par le Droit général, & le conſentement de tous les Peuples, le ſéxe viril eſt ſeul propre aux grandes choſes. A cela on me répondoit, que je confondois mal à propos la coûtume & l'uſage avec la nature; vû que la foibleſſe que je reprochois aux Femmes ne venoit que de l'éducation, ce qui ſe prouvoit aſſés par la forme du Gouvernement de Cockléku, où l'on voyoit briller chez les Femmes toutes les bonnes qualités de l'eſprit, que les mâles s'arrogent ailleurs à eux ſeuls; car les Cocklékuanes,

ajoutoit-on, ſont graves, prudentes, conſtantes & taciturnes, au lieu que les Mâles y ſont légers, étourdis & grands parleurs; d'où eſt venu le proverbe chez ce Peuple quand on raconte quelque choſe d'extravagant, *ce ſont des bagatelles viriles;* & lorſqu'on a fait quelque choſe à l'étourdie, les Cockékluanes diſent, *qu'il faut paſſer quelque choſe à la foibleſſe virile.*

Mais jamais je n'ai pu me rendre à de pareils Argumens, & j'ai toujours été perſuadé que la coûtume de ce Peuple étoit abominable & contraire à la nature. L'indignation que je conçus cependant contre l'orgueil de ces Femmes, me fit naître enſuite un deſſein qui m'attira bien des malheurs, comme je le dirai en ſon lieu.

Parmi les Edifices ſomptueux qui ſont dans la Ville de Cockléku, on remarque le ſerrail royal, qui eſt rempli de trois cens jeunes Garçons d'une beauté extraordinaire. Ces Garçons ſont entretenus aux dépens de la Reine qui s'en ſert pour ſes plaiſirs, à-peu-près comme les Rois d' Orient ſe ſervent de leurs Concubines. Comme j'appris que pluſieurs Génévres s'aviſoient de vanter ma figure, je craignis qu'il ne prît fantaiſie à cette Reine de vouloir avoir

de

le ma race, & qu'elle n'ordonnât à ſes chaſ-ſeurs-de-beaux-Garcons de m'enlever & de m'enfermer dans ſon ſerrail, c'eſt pour-quoi je pris le parti de décamper au plus vîte.

La crainte me donna des aîles.

Je paſſai dans le Païs des Philoſophes. On lui a donné ce nom à cauſe de ſes Habitans, qui ſont continuellement enſévelis dans des Speculations profondes, & qui s'adon-nent fort aux études ſubtiles de la Philoſo-phie. J'avois un déſir extrême de voir cette région que je me figurois comme le centre des ſiences, & le veritable ſéjour des Muſes. Je ne croyois pas d'y trouver des champs, ni des prés,

Mais des jardins ſémés des plus brillantes fleurs.

Dans cette idée, je hâtois le pas, comptant par mes doigts les momens & les heures.

Cependant les chemins par où je paſſois, étoient pierreux, entrecoupés de foſſés & de trous, de ſorte que j'allois tantôt par un terrain raboteux, tantôt il me falloit traver-ſer des bourbiers d'où je ſortois tout mouil-lé & tout croté. Mais je me conſolois de ces accidens, ſachant bien qu'on ne va au Ciel que par les traverſes. Après avoir lutté environ une heure contre ces difficul-

tés, je rencontrai un Païſan à qui je demandai combien j'étois éloigné de *Maſcattia*, c'eſt-à-dire du Païs des Philoſophes. *Demandez-moi plutôt*, me repondit-il, *combien il vous reſte de chemin à faire pour en ſortir; car vous êtes au milieu même du païs.* Surpris de cette réponſe, *comment ſe peut-il*, pourſuivis-je, *qu'un païs qui n'eſt habité que par des Philoſophes, paroiſſe plutôt une étable-à-cochons, que le ſéjour de Créatures raiſonnables?* Il me répartit que le païs ſeroit bientôt en meilleur état ſi les Habitans avoient le loiſir de s'apliquer à de pareilles fadaiſes. „Main-„tenant, ajouta-t-il, ils ont leur eſprit vers „les aſtres, & ne ſont occupés qu'à décou-„vrir un chemin pour aller au ſoleil; ainſi, „on doit leur pardonner, s'ils négligent „ceux de leur Païs: il n'eſt pas aiſé de „ſoufler, & d'avaler en même tems.

Je compris bientôt, où tendoit le diſcours du ruſé Villageois; & pourſuivant ma route, j'arrivai près de Caska, qui eſt la Capitale. Je vis aux portes de cette ville, au lieu de ſentinelles, des Oyes, & je remarquai dans les murailles des nids de poules & des toiles d'araignées. Les Philoſophes & les Porcs ſe promenoient péle & méle dans les ruës. Ils n'étoient diſtingués que par

par la figure du Corps; car pour la crote, & la bouë ils en avoient également. Les Philoſophes étoient couverts de manteaux; mais je n'en pus jamais diſtinguer la couleur tant ils étoient craſſeux & crotés. J'en vis un qui venoit droit à moi, & je lui adreſſai ces paroles, *Maitre, dites-moi, ie vous prie, quel eſt le nom de cette Ville-ci.* A ces mots s'arrêtant tout court, & demeurant immobile, comme ſi ſon ame avoit été ſeparée de ſon Corps; il leva les yeux au Ciel, & s'écria; *il n'eſt pas loin de midi.* Cette réponſe inſenſée qui marquoit un étrange dérangement d'eſprit, me perſuada qu'il vaut mieux étudier peu, que d'extravaguer à force d'études.

Le Marché de la ville étoit vaſte, orné de ſtatuës, & de colonnes chargées d'inſcriptions. Je m'aprochai pour voir, ſi je n'en pourrois pas déchifrer quelcune; mais dans le tems que je tachois d'en venir à bout, je ſentis ſubitement couler ſur mon dos quelque choſe de chaud & d'humide. Je me tourne pour voir d'où pouvoit venir cette pluye chaude, & je vis un Philoſophe qui piſſoit contre moi. Ce Perſonnage étoit ſi enſéveli dans ſes méditations qu'il m'avoit pris pour une ſtatuë, près de laquelle il avoit accoûtumé de faire ces ſor-

tes de neceſſités. Pour moi, piqué de cette injure, & de voir encore le Philoſophe me rire au nez, je lui ſanglai un ſoufflèt à tour de bras, qui le fit bien revenir de ſa diſtraction. Auſſitôt, il me ſaiſit par les cheveux, & me traîna en écumant de rage, & criant de toute ſa force, par tout le Marché. Comme je voyois que ſa colère ne pouvoit s'aſſouvir, je tachai de l'adoucir, lui repréſentant, que nous étions à deux de jeu; que ſi je l'avois ſoufleté, il m'avoit arraché les cheveux, & qu'ainſi toute compenſation faite, il devoit me laiſſer aller. Tout cela étoit inutile; mais enfin, après un rude combat, nous tombames l'un ſur l'autre. A ce ſpectacle les Philoſophes acourent de tous côtés, & ſe jettant ſur moi, comme des enragés, ils me frapent à tour de rolle avec de gros bâtons, me traînant de nouveau autour du Marché. J'étois ſur le point de rendre l'Ame. Enfin laſſés plutôt que raſſaſiés, ils me menent vers une grande Maiſon. Arrivé ſur le ſeuil de la porte, je refuſai de paſſer outre; mais Mrs les Philoſophes, me paſſant une corde au coû, me traînèrent dedans, comme un Veau meuglant, & me laiſſèrent étendu ſur mon dos au milieu du plancher. Tout étoit dans un deſordre extrême dans cette

maiſon.

maiſon. Elle me parut dans le même état où l'on voit les nôtres vers Paques, ou la St. Michel lorſqu'on démènage. Cependant je conjurois ces Sages de mettre fin à leur colère, & de ſe laiſſer toucher de compaſſion, leur repréſentant combien il étoit peu glorieux pour des Gens qui s'adonnoient à l'étude de la Philoſophie & de la ſageſſe, de ſévir comme des Bêtes féroces, & de s'abandonner à des mouvemens, contre lesquels ils déclamoient ſans ceſſe eux-mêmes. Mais je parlois à des ſourds: Car le Philoſophe, qui m'avoit ſi bien arroſé le dos, recommençoit le combat à chaque inſtant, & me frapoit comme un enclume, avec tant d'opiniâtrété, qu'il ſembloit qu'il n'y eût que ma mort qui pût l'apaiſer. Je compris qu'il n'eſt point de haine pareille à celle des Philoſophes *, & que ces Gens qui étalent dans la ſpéculation toutes les beautés de la vertu, ſe mettent peu en peine de la pratiquer.

Le courroux, la fureur bouillonnent dans leur Ame,
Au travers de leurs yeux on voit ſortir la flamme.

Quatre Philoſophes arrivent cependant;

* Quand l'Hiſtoire Ancienne & Moderne ne fourniroient pas une infinité de preuves de cette verité, l'expérience journalière nous en convaincroit de reſte.

la forme de leurs manteaux désignoit une secte particulière. Ils apaisent, du geste & de la voix, ce tumulte horrible, & paroissent compatir au triste état où ils me voyent. Après avoir parlé à chacun de ces furieux en particulier, ils me firent transporter dans une autre maison : Je me réjouissois d'être sorti des mains de ces enragés, & d'être tombé parmi d'honnêtes gens. Je racontai à ceux-ci la cause de tout ce tintamare ; & mon récit les fit rire. Ils me dirent que les Philosophes vuidoient d'ordinaire leur vessie sur le Marché, lorsqu'ils s'y promenoient, & qu'il étoit croyable que mon agresseur, plongé & absorbé dans de profondes méditations, m'avoit pris pour une statue. Ils ajoutèrent que ce même personnage étoit un Astronome de grande réputation ; & que ceux qui m'avoient époussété le dos avec tant de rage, étoient des Professeurs de Philosophie morale. J'écoutois tout cela avec plaisir, me croyant hors de danger, & en sûreté contre la fureur Philosophique. Toutefois j'étois allarmé de l'attention avec laquelle mes bienfaiteurs me considéroient, & des questions reïtérées qu'ils me faisoient touchant ma Patrie, mon Genre de vie, & le sujet de mon voyage : Enfin les entretiens particu-

ticuliers que ces Gens-là avoient entre eux ſur mes réponſes, achevèrent de me remplir l'eſprit de ſoupçons. Mais ce fut bien autre choſe, lorſque je me vis conduire dans une chambre d'Anatomie, où j'aperçus d'abord des tas d'oſſemens qui répandoient une odeur empoiſonnée. Je crus pour lors, d'étre dans une caverne de Brigands: mais les Inſtrumens Anatomiques que je voyois pendus aux murailles, me firent revenir de cette idée, & je compris que mon Hôte étoit un Médecin, ou un Chirurgien. Il y avoit environ demi-heure que j'étois ſeul dans cet horrible cachot, lorſque je vis entrer une Dame qui m'aportoit un diné qu'elle m'avoit préparé elle même. Elle paroiſſoit extremement bonne & compatiſſante. Elle ne m'eut pas plutôt conſidéré avec quelque attention, qu'elle commença à pouſſer de profonds ſoupirs, qu'elle renouvelloit de tems en tems. Je ne pus m'empécher de lui demander la cauſe de ſa douleur. „Helas, me répondit-elle, c'eſt le ſort qui „vous attend qui m'arrache ces ſoûpirs. „Vous étes à la verité dans un lieu honnête; car mon mari, à qui cette maiſon apar„tient, eſt Phiſicien gagé de la Ville, & „Docteur en Médecine: Ceux que vous „avez vûs avec lui, ſont ſes Collègues.

„Ils ont été frapés de la figure extraordi-„naire de votre corps, & ils ont réſolu d'en „examiner les reſſorts cachés, & d'éplu-„cher vos entrailles, en un mot de vous „diſſéquer, pour voir s'ils ne feront pas ſur „vous quelque découverte utile à l'Anato-„mie.„ Cette nouvelle m'étourdit, & mon cœur commença à palpiter d'une étrange manière: *Quoi, Madame*, m'écriai-je, *vous oſez appeller d'honnêtes gens des ſcélerats qui ne ſe font point ſcrupule de fendre le Ventre à un innocent qui ne leur a jamais fait le moindre mal!* A quoi elle repondit:

Oubliez-vous ſi tôt dans quel païs vous êtes?

Certainement vous avez à faire à d'honnêtes Gens, qui n'agiſſent point dans de mauvaiſes vuës, mais pour l'amour du bien public, pour enrichir l'Anatomie par de nouvelles découvertes. Je lui repartis, qu'elle ſe moquoit de moi, & que j'aimerois bien mieux tomber entre les mains d'une troupe de voleurs qui m'auroient bientôt d'épéché, que d'être diſſéqué par les plus honnêtes Gens du monde. Là-deſſus, je me jettai aux pieds de la bonne Dame, la ſupliant, avec des torrens de larmes de vouloir bien intercèder pour moi. Elle me repliqua, que ſon interceſſion me ſerviroit

de

de fort peu de choſe contre les Decrèts de la Faculté, qui d'ordinaire étoient irrévocables; mais qu'elle tacheroit de me ſouſtraire à la mort par une autre voye. En diſant cela, elle me prit par la main, & me fit décendre par un eſcalier dérobé, d'où elle m'acompagna tout tremblant que j'étois, juſqu'aux portes de la Ville. Alors je voulus prendre congé de ma bienfaitrice, & je tachois de lui exprimer toute l'étendue de ma reconnoiſſance; mais elle interrompit mes rémercîmens, pour me dire qu'elle ne me quitteroit pas que je ne fuſſe tout-à-fait en ſûrèté, & continua à m'acompagner ſans que je m'y opoſaſſe. Pendant que nous marchions enſemble, nous nous mîmes à diſcourir ſur le compte des Philoſophes, & ce fut à cette occaſion, que la bonne Dame me fit un compliment qui ne me plut guére; car je compris qu'elle exigeoit de moi, pour le ſervice qu'elle m'avoit rendu, des choſes qui étoient alors au deſſus de mes forces. Elle m'expoſa le plus patétiquement qu'elle put, le triſte ſort des Dames de ſon Païs, qui n'avoient pour Maris que des Pédans de Philoſophes, qui étant toujours enſévelis dans les Etudes négligeoient le devoir conjugal. „Je puis „vous proteſter, continua-t-elle avec ſer-

„ment

„ment que ce ſeroit fait de nous, ſi quelque „honnête, & compatiſſant voyageur ne ſou- „lageoit en paſſant nos maux, & n'aportoit „de tems en tems quelque remède à nos „ſouffrances.„ Je faiſois la ſourde oreille à toute cette harangue, feignant de n'en pas comprendre le but; & je tachois de doubler le pas. Ma froideur ne fit que l'enflammer d'avantage.

Voyant enfin que ſes inſtances
Ne pouvoient point fléchir mon cœur,
Elle ſe livre à la fureur
Et commet mille extravagances.

Elle me reprocha mon ingratitude; mais comme j'allois toujours mon train, ſans daigner lui répondre, elle me ſaiſit par le bout de ma robe, & s'éforca de me retenir. Alors je me ſervis du peu de force qui me reſtoit, & me dépètrai enfin de cette femme. L'avantage que j'avois ſur elle du côté de l'agilité, m'emporta bientôt hors de ſa vuë. Elle étoit dans une rage extrême, & elle l'exprimoit par ces mots *Kaki Spalaki*, c'eſt-à-dire, Chien ingrat. Je gobai ces injures avec un ſang froid de Spartiate, m'eſtimant fort heureux d'en étre quitte à ſi bon marché, & de me voir hors du Païs de ces Sages, dont le ſouvenir me fait encore dreſſer les cheveux à la tête. J'arrivai dans la

Pro-

Province de Nakir, dont la Capitale eſt une Ville, ou plutôt un grand Village de même nom. Je n'en puis pas dire grand' choſe; car je paſſois rapidement par les endroits trop voiſins du Païs des Philoſophes, me hâtant d'arriver chez des nations moins curieuſes de Philoſophie, & ſurtout d'Anatomie; car tel étoit l'excés de ma crainte, que toutes les fois que je rencontrois quelcun en chemin, je lui demandois s'il étoit Philoſophe; les Cadavres & les inſtrumens d'Anatomie me revenoient auſſi fort ſouvent dans l'imagination. Les Habitans du Village de Nakir me parurent extremement affables; car tous ceux que je trouvai ſur mes pas, me vinrent offrir leurs ſervices, m'aſſurant fort au long de leur probité. Cela me paroiſſoit pourtant ridicule, car je n'avois témoigné aucun ſoupçon contre perſonne, & n'avois revoqué en doute la probité de nul d'entre eux: J'en témoignai mon étonnement à quelques-uns de ces Complimenteurs, leur demandant à quoi bon tant d'aſſurances d'une choſe dont je ne doutois aucunement; ce fut encore des proteſtations à perte de vuë, acompagnées de mille ſermens. Lorſque je fus ſorti de ce Village, je rencontrai un Voyageur qui portoit ſur ſon dos une groſſe malle pleine

de

de hardes. Il s'arréta en me voyant, & me demanda d'où je venois. Comme je lui eus dit que j'avois traverſé le Village de Nakir. Il me félicita d'en étre ſorti ſain & ſauf, m'aſſurant que les Habitans étoient des maitres-fripons, des fourbes qui ſavoient l'art de plumer les Paſſans & de les renvoyer enſuite. Je lui répondis que ſi les effets répondoient aux paroles, ce devoient étre les plus honnêtes Gens du monde, vû que chacun d'eux s'empreſſoit de faire connoitre ſa probité, & d'en aſſurer un chacun avec des ſermens exécrables. Le Voyageur ſouriant à ces mots; *Gardez-vous*, me dit-il, *de toute perſonne qui vante ſa propre vertu, & ſurtout de ceux qui ſe donnent au Diable pour vous en convaincre.* Cet avis eſt reſté gravé bien avant dans mon eſprit, & j'ai éprouvé maintefois que ce Voyageur avoit raiſon; de-là vient qu'aujourd hui lorſque mes Débiteurs m'aſſurent de leur probité en jurant, je déchire le contract, & je reprens mon bien.

Après avoir traverſé toute la Province de Nakir, j'arrivai ſur le bord d'un Lac, dont l'eau étoit d'un rouge foncé. Il y avoit ſur le rivage un navire à trois rangs de rames, ſur lequel les Voyageurs paſſoient pour un prix modique, pour aller dans le

Païs

Païs de la Raiſon. Etant convenu du prix de mon paſſage, j'entrai dans le vaiſſeau, & j'eux beaucoup de plaiſir à traverſer ce Lac; car, comme je l'ai dèja remarqué ailleurs, les navires du monde ſouterrain, voguent ſans le ſecours de perſonne: Les rames agiſſent par le moyen des reſſorts, & fendent les ondes avec une rapidité étonnante. Dèsque j'eus abordé de l'autre côté, je pris un de ces Gens qui ſe tiennent ſur les ports pour ſervir les Voyageurs, & je me fis conduire par lui à la Ville de la Raiſon. Pendant le chemin, il me mit au fait de ce qui regardoit cette Ville, & les mœurs de ſes Habitans. J'appris qu'ils étoient tous Logiciens ſans exception, & que la Ville étoit le véritable ſiége de la Raiſon, d'où elle avoit auſſi tiré ſon nom. Quand j'y fus arrivé, je compris que tout ce qu'on m'en avoit dit étoit vrai; car chaque Citoyen me parut un Sénateur, tant à cauſe de ſa pénètration, que de la régularité de ſes mœurs, & de ſa gravité. Je ne pus m'empécher alors d'élèver les mains au Ciel, & de m'écrier à diverſes repriſes, O trois fois heureuſe terre, qui ne produis que des Catons! Cependant quand j'eus examiné de près l'état de cette Ville, je m'aperçus qu'il y régnoit beaucoup de nonchalance, & que faute de fous tout y lan-

languiſſoit: Car comme les Habitans péſent tout au poids du bon-ſens, qu'ils ne ſe laiſſent point éblouir par de belles promeſſes, ni par des diſcours étudiés, ni par des colifichets, ces moyens ſalutaires dont on ſe ſert ailleurs pour exciter les Sujets à des entrepriſes avantageuſes à l'Etat, ſans qu'il en coûte rien au treſor public, n'ont point lieu dans cette république.

Les défauts inſéparables de cette exacte attention à péſer toutes choſes, me furent très bien expliqués par un certain Miniſtre des Finances. „Les Arbres, me dit-il, ne „ſont ici diſtingués entre eux que par le nom „& par la figure. Il n'y a point d'émula„tion parmi nos Citoyens, parcequ'il n'y a „point de caractères qui les diſtinguent; & „perſonne ne paroit être ſage, parcequ'un „chacun l'eſt. J'avoüe que la folie eſt un „défaut; mais il ne faut pas ſouhaiter, qu'il „n'y en ait point du tout. Il ſuffit à chaque „Ville d'avoir autant de Sages, qu'il y a „d'emplois publics. Il faut des Gens pour „gouverner, & d'autres pour ſe laiſſer gou„verner. Ce que les Régens des autres „Etats font avec des bagatelles & des coli„fichets, notre Magiſtrat eſt obligé de le fai„re par des récompenſes ſolides, qui épui„ſent ſouvent ſes finances; car, pour un

ſervice

„ſervice rendu à l'Etat, les ſages veulent „avoir des noyaux, & les foûs ſe contentent „de pelures. Ainſi par exemple, les hon„neurs, & les titres ſont ailleurs des hame„çons où l'on prend les foûs, & par leſquels „on les anime aux travaux les plus difficiles ; „mais ils ne ſervent guére chez des Gens qui „ne croyent pas qu'on puiſſe aquérir l'eſti„me publique, & les honneurs ſolides autre„ment que par la vertu & le mérite intéri„eur, & qui par conſéquent ne veulent pas „ſouffrir qu'on les leurre par de ſpécieuſes „promeſſes. Enfin il ſe peut que l'idée qu'ont „vos Guerriers qu'il ſera parlé d'eux dans „l'Hiſtoire, les excite à courir les plus grands „riſques pour le ſalut de leur patrie : mais les „nôtres regardent cela comme un Galba„non, & ces phraſes, *mourir pour la patrie*, „*vivre dans l'hiſtoire, ne leur ſemblent pas* „*plus compréhenſibles*, parcequ'ils croyent „qu'il eſt vain & inutile de donner des lou„anges à des Gens qui ne peuvent les en„tendre. Je paſſe ſous ſilence pluſieurs autres „inconveniens, qui réſultent de cette atten„tion à tout éplucher, & qui font aſſés voir „que dans un Etat bien conſtitué, il eſt néceſ„ſaire que la moitié des Citoyens extrava„gue. La Folie eſt à l'égard de la ſocieté ce „qu'eſt le ferment à l'égard de l'eſtomac : Le „trop, ou le trop peu de ferment nous cauſe „des maladies.

J'entendois tout cela avec un grand étonnement ; & le Sénat m'ayant fait offrir, quelques jours après, une demeure dans la Ville si je voulois m'y fixer, & faisant même réitérer ses instances, je me trouvai dans une étrange confusion, soupçonnant que ce compliment ne procèdoit que de l'opinion qu'on avoit de ma folie, & qu'on me regardoit comme un ferment utile à l'Etat, lequel languissoit pour trop de sagesse. Ce qui me confirma dans mes soupçons, ce fut un certain bruit qui courut alors, que la République envoyoit un grand nombre de Citoyens dans des Colonies, & que pour les remplacer, on avoit dessein de ramasser autant de fous des nations voisines. Il ne m'en fallut pas d'avantage pour me faire sortir de cette Ville raisonnable. J'eus long-tems dans l'esprit l'axiome de ce Peuple, *que dans un Etat bien réglé, il est nécessaire que la moitié des Citoyens extravague ;* Axiome qui est inconnu à nos Politiques, & je m'étonnois que nos Philosophes ne l'eussent point encore trouvé. Peutétre qu'il n'a pas été caché à quelques-uns de ces derniers, mais aparemment ils n'ont pas cru qu'il valût la peine de le mettre au rang des axiomes politiques, vû que les fous abondent par tout chez nous, & qu'il n'y a point de Ville, ni de Village qui n'ait bonne provision de ce ferment si salutaire. Etant

Etant donc parti du Païs de la Raiſon, je me remis en chemin, & parcourus, pluſieurs Régions, que je paſſerai ſous ſilence, n'y ayant rien trouvé de remarquable. Je penſois avoir vû toutes les merveilles de la Planète de Nazar; mais étant arrivé dans la Province de Cabac, je découvris de nouveaux prodiges, qui ſurpaſſent toute croyance. Parmi les Habitans de ce païs-là, il y en a pluſieurs qui ſont Acéphales, c'eſt-à-dire, ſans tête. Ceux-ci parlent par une bouche qu'ils ont au milieu de l'eſtomac; ce défaut naturel les exclut de tout emploi important où il faut avoir de la cervelle. Les charges aux-quelles ils peuvent prétendre à la Cour, ſont celles de Chambélans, de Maîtres d'Hôtel, de Grand-Maître de cuiſine; & on en tire auſſi quantité pour en faire des Valets de pié, des Bédeaux, des Cuiſtres, en un mot pour exercer toutes les charges, où il n'eſt pas beſoin de tête. Quelques-uns néanmoins ſont reçus aux emplois du Sénat à cauſe du mérite de leurs Parens, & par la faveur du Magiſtrat, ce qui peut ſe faire quelquefois ſans que l'Etat en ſouffre: car on ſait d'expérience que toute l'autorité Magiſtrale réſide entiérement dans quelques Sénateurs particuliers, que les uns ne ſont dans le Sénat que pour completter l'aſſemblée, & pour ſigner les réſolutions des autres. Ainſi il y avoit

de mon tems dans le Sénat de Cabac deux Assesseurs nés sans tête, qui tiroient les Gages de Sénateurs, car quoiqu'ils fussent destitués de jugement à cause de leur défaut naturel, ils donnoient pourtant leur consentement, & ils étoient plus heureux que leurs collègues, contre qui, dans certains cas, le peuple déchargeoit sa bile sans faire mention des ceux qui étoient Acéphales; ce qui montre qu'il est quelque fois bon à un Sénateur de n'avoir point de tête. Au reste la Ville de Cabac ne le cède à aucune de ce Globe-là. Elle a une Cour, une Université & des Temples magnifiques.

Je passai, au sortir de là, dans deux autres Région, dont l'une a le nom de Cambare, l'autre de Spélek. Les Habitans sont tous Tilleuls. Ils diférent entre eux en ce que les uns ne vivent pas au-delà de l'âge de quatre ans, les autres au contraire vivent longtems, & atteignent même l'âge de quatre cens ans. Quand on vient chez ceux-ci ou ne voit que Pères, Grands-Pères, Ayeux, Bisayeux &c. On ne les entend parler que de leurs aventures, ils récitent mille fables, & on a si souvent les oreilles rebattues de ces vieilles sornettes, qu'on s'imagine être né depuis plusieurs siécles, surtout quand ou voit tant de vieilles Gens devant ses yeux. Voila quel étoit l'état des Habitans

du

du Pais de Spélek. Il me parut d'abord plus heureux que celui des Peuples de Cambare; mais je m'aperçus quelque tems après que je me trompois. En effet les Cambariens aquiérent la maturité de l'eſprit, & du Corps quelques mois après leur naiſſance, en ſorte qu'une année ſuffit pour les former, & les perfectionner. Ils employent le tems qu'ils ont encore à vivre à ſe préparer à la mort. La vue de ce peuple rapelle dans l'eſprit la République de Platon où les vertus étoient d'abord portées au plus haut dègré de perfection. Les Cambares ont continuellement devant les yeux la briéveté de la vie, & étant toujours occupés de cette ideé, ils regardent ce monde comme la porte, par où l'on paſſe à l'autre vie, ainſi l'image de l'avenir banit de leur eſprit l'idée du préſent; en ſorte donc que chacun d'eux peut étre regardé comme un Philoſophe, qui indifférent pour les biens terreſtres, ne tache que de s'aſſûrer ce tréſor durable & éternel qui eſt la récompenſe de la vertu, de la piété, & de la bonne réputation. En un mot ce Païs ſembloit étre habité par les Anges, ou le domicile des ſaints, où l'Ecole véritable où la ſageſſe, & la pieté étoient enſeignées excellemment bien. De-là on peut juger combien ſont injuſtes les murmures de ceux, qui ſe plaignent de la briéveté de la vie, &

qui font à ce ſujet une eſpèce de procés à Dieu ; car notre vie n'eſt courte, que parceque nous en paſſons la meilleure partie dans les plaiſirs, mais elle ſeroit aſſés longue, ſi on en faiſoit un meilleur uſage.

Dans l'autre Province, où j'ai dit, qu'on vivoit juſqu'au-delà de quatre cens ans je remarquai tous les Vices que l'on voit régner parmi les Hommes. Les Habitans ne penſoient qu'aux choſes préſentes, comme ſi elles euſſent été éternelles, & qu'ils ne les euſſent jamais dû quitter.

La Pieté ſincère eſt bannie à jamais
De ce Peuple trompeur qui ſe plait aux forfaits.

Une autre eſpèce d'inconvenient qui réſultoit de cette longue vie, c'eſt, que ceux qui avoient malheureuſement perdu leurs biens, ou qui étoient perclus de leurs membres, ou qui tomboient dans des maladies douloureuſes, & longues, ſe donnoient eux-mêmes la mort ; ne voyant pas d'autre moyen de ſe délivrer de leurs miſères, ce qui ne ſeroit pas arrivé, ſi leur vie eût dû étre de peu de durée. L'un & l'autre Peuple fut pour moi un ſujet d'étonnement ; & je ſortis de ces lieux la tête pleine de réflexions philoſophiques.

Je continuai ma route par des lieux raboteux & déſerts, par où l'on paſſe pour aller au Païs des Innocens, qu'on nomme en langue

gue vulgaire Spalank. Ce nom vient de l'innocence, & de l'humeur pacifique des Habitans de cette Province. Ils ſont tous Néfliers & les plus heureux des Mortels, n'étant ſujets à aucune paſſion, & conſéquemment à aucun défaut.

Il n'eſt queſtion chez eux de loi, ni de ſuplice.
Ils n'ont ni Juges, ni procés,
Ils pratiquent pourtant la vertu, la juſtice
Avec un merveilleux ſuccés.
L'innocence les met à l'abri des allarmes:
Ils ont autant d'Amis qu'ils comptent de Voiſins.
On n'entend point chez eux le bruit affreux des Armes.
Soldats, Arſénaux, Magazins
Sont à ce Peuple heureux des choſes inconnues.

Je trouvai que tout ce qu'on m'avoit dit de ces Néfliers étoit véritable, & qu'en effet ils ne ſe gouvernoient point par desloix; mais par leur propre génie. L'Envie, la haine, la colère, l'orgueil, l'amour de la fauſſe-gloire, les diviſions, & tous les autres vices qu'on remarque dans l'eſpèce humaine, n'ont point lieu chez cette Nation. On ne trouve pas non plus chez elle, pluſieurs autres choſes qu'on prétend faire l'ornement des Créatures raiſonnables, & les diſtinguer des Brutes; car excepté la Théologie, la Phiſique & l'Aſtronomie, toutes les autres ſiences lui ſont inconnues, de même que les Arts. Elle n'a aucune idée de Juriſprudence, de Politique, d'Hiſtoire, de Morale, de Ma-

tématiques, d'Eloquence &c. L'amour de la gloire lui étant auſſi inconnu, l'émulation qui anime les ſujets aux grandes choſes, y eſt tout-à-fait ignorée. Je ne voyois dans ce Païs-là aucun Palais, nul édifice tant ſoit peu conſidérable, point d'Hôtel-de-Ville, point de Tribunaux, point de richeſſes, point de Magiſtrat, & par conſéquent point de procés, ni d'envie d'en avoir; & pour tout dire en deux mots, s'il n'y avoit point de Vices, auſſi n'y avoit-il point de politeſſe, point d'Arts, point de magnificence, & une infinité d'autres choſes pareilles à qui nous donnons le nom de vertus, qui rendent les ſociétés civiles récommandables & font paſſer les Hommes pour polis & civiliſés. A dire le vrai il me ſembloit d'étre plutôt dans une forèt que dans une ſociété, & je ne ſavois quel jugement porter ſur cette Nation, ni ſi cet état naturel ſeroit à ſouhaiter aux Hommes; mais enfin quand je faiſois réflexion, que la vertu étoit préférable au Vice, & que l'ignorance de certains Arts éloignoit les vols, les meurtres, les rapines, & pluſieurs autres crimes qui perdent l'Ame avec le Corps, je ne pouvois m'empecher de reconnoitre le bonheur de ces Néfliers. Pendant que j'étois encore parmi eux, je marchois un jour ſans attention, & je chopai ſi rudement contre une pierre que je me fracaſſai

la

la jambe gauche qui s'enfla auſſitôt. Un Païſan me voyant dans cet état acourut incontinent, & avec une certaine herbe qu'il apliqua ſur la partie offenſée, il me guérit ſur le champ. Je conjecturai alors que ces gens-là excelloient dans les cures, & je ne me trompois pas ; car comme le nombre de leurs Etudes eſt extrémement borné, ils ne ſe contentent pas d'éfleurer les ſiences, comme font nos Savans, qui veulent tout aprendre * mais ils s'adonnent à une ſeule, & l'aprofondiſſent autant qu'il eſt poſſible. Cependant je rémerciai mon Médecin du ſervice qu'il m'avoit rendu, priant Dieu de l'en récompenſer. Ce Païſan me parla avec tant de ſolidité, de ſavoir, & de piété, quoiqu'en des termes un peu champêtres, que je crus que c'étoit un Ange qui m'étoit aparu ſous la figure d'un Arbre. Je compris par-là avec combien peu de raiſon nous nous déchaînons contre ces Stoïciens ** qui ne déſirant rien, ne s'afligent, ne ſe réjouiſſent de rien, & ne ſe fâchent contre perſonne, s'étant défaits des paſſions impétueuſes de l'ame, & que nous acuſons à cauſe de cela de méner une vie lâche & pareſſeuſe. Je compris auſſi, & plus clairement encore, combien ſe trompent ceux

* *Polyhiſtores noſtri*, nos Prodiges d'érudition.
** *Apathiæ Sectatores*, les Partiſans de l'impaſſibilité.

qui admettent la néceſſité de certains vices parmi les Mortels, qui croyent que la colère éguiſe la force, que l'émulation produit l'induſtrie, & que la défiance eſt la mère de la prudence; car qui ne ſait, que d'un mauvais œuf il ne peut naître qu'un mauvais corbeau, & que pluſieurs qualités dont les Humains s'énorgueilliſſent, & que nous célèbrons dans nos Vers, ſont plûtôt des ſujets de honte que de gloire, ſi on les regarde avec les yeux d'un Philoſophe.

Je ſortis du Païs des Innocens & me rendis dans la Province de Kiliaç, où les Habitans naiſſent avec de certaines marques au front, qui déſignent le nombre de leurs années, & le tems qu'ils ont encore à vivre. Je les croyois les plus fortunés des Mortels, vû que la mort ne pouvoit les ſurprendre en flagrant délit; mais, comme ils connoiſſoient tous le jour de leur mort, ils prolongeoient auſſi leur pénitence juſqu'à ce dernier jour; en ſorte que ſi on trouvoit quelque honnête perſonnage parmi eux, ce ne pouvoit étre que quelcun à qui les marques de la mort ne venoient que dans une extrême Vieilleſſe. Je voyois quantité de ces Arbres qui marchoient la tête panchée, comptant avec leurs doigts, les jours & les momens qu'ils avoient encore à vivre; & ſe deſeſpérant lorſque cette heure fatale apro-

prochoit; ce qui me fit conclure que le Créateur avoit ſagement fait de cacher au reſte des Mortels l'heure de leur mort.

Après avoir parcouru ce Païs, j'arrivai au bord d'un canal dont l'eau étoit noire, je le traverſai dans un eſquif, & j'abordai dans la Province d' Askarac. C'eſt-là que je vis d'horribles monſtres; car ſi parmi les Cabaques, il y a des Gens ſans tête, on voit en revanche des Askaraques, qui en ont ſept. Ces Heptacéphales, ou Gens à ſept têtes, ſont des prodiges de ſience. Le Peuple leur portoit autrefois une telle vénération que peu s'en falloit qu'il ne les adorât. Tous ceux qui gouvernoient l' Etat étoient tirés de cette tribut; mais comme ces Régens avoient autant d'idées que de têtes, il n'y avoit ſorte de choſes dont ils n'eſſaïaſſent; mais cette quantité d'entrepriſes, & ces diverſes idées dans une ſeule perſonne, embrouïllèrent extrémement les affaires, & dans la ſuite la confuſion monta à un ſi haut point, qu'il fallut des ſiécles entiers, pour débrouïller le cahos que ces trop habiles Magiſtrats avoient répandu dans les affaires de l' Etat. Il ne ſe peut rien de plus aviſé que le decrèt que l'on fit alors pour exclure les Heptacéphales du Gouvernement, & pour le reſtraindre aux Simples, c'eſt-à-dire aux Citoyens qui n'avoient qu'une

qu'une tête. Depuis ce tems-là, ces Gens, qui avoient été révérés comme des Dieux, ſont auſſi déchûs, & auſſi peu eſtimés que les Acéphales parmi les Cabaques : car comme ceux-ci ne peuvent rien faire faute de tête, ceux-là font tout de travers pour en avoir trop. C'eſt pourquoi, on les éloigne de toute ſorte de charge, & on les laiſſe croupir dans l'obſcurité. Ils ſont pourtant une eſpèce d'ornement à leur païs, car on les méne d'un côté & de l'autre, pour ſervir de ſpectacle, & pour montrer combien la Nature a été libérale en leur endroit; mais on peut dire qu'elle auroit mieux fait de n'étre pas ſi prodigue, & de ſe contenter de leur donner une ſeule & bonne tête. De toute cette race d'Heptacéphales, il n'y en avoit que trois qui fuſſent employés de mon tems; encore ne les avoit-on admis aux emplois qu'après leur avoir coupé ſix têtes, car par-là on leur avoit ôté ces idées confuſes qui les brouïlloient, & on les avoit réduits au ſens commun; à-peu-près comme on émonde les Arbres chez nous pour les faire pouſſer plus haut. Mais il y a peu d'Heptacéphales qui veuïllent ſoufrir cette opération, à cauſe de la douleur qu'elle cauſe & du danger où ils ſont expoſés de mourir bientôt après. Tout cela me fit conclure qu'il n'y a point d'excés que ne ſoit nuiſible,

ble, & que la véritable prudence ne se trouve que dans un cerveau simple, mais solide & judicieux.

Pour aller de ce païs-là dans la principauté de Bostanki, il faut passer par des déserts. Les Bostankis diffèrent peu des Potuans quant à la figure extérieure; mais intérieurement il y a une différence remarquable; qui consiste en ce que les Bostankis ont le cœur placé dans la cuisse droite, de sorte qu'on peut dire avec vérité quils portent leurs cœurs dans leurs culotes. De là vient qu'ils sont regardés comme les plus poltrons de tous les Habitans du globe. En arrivant dans la Ville j'entrai dans un cabaret tout près de la porte, & comme les fatigues du Voyage m'avoient mis de mauvaise humeur, je commençai à quereller l'Hôte, dont la lenteur me choquoit. Celui-ci tout éfrayé, se jetta à mes genoux, me demandant pardon les larmes aux yeux. Il me fit toucher sa cuisse droite, pour que je jugeasse de sa frayeur par la palpitation de son cœur. Je n'eus pas plûtôt senti ce mouvement que ma colère se changea en risée, je lui dis de se rassurer & d'essuyer ses larmes. A ces mots il se leva, & m'ayant baisé la main, il s'en fut apréter à manger. Un moment après j'entendis des cris & des gémissemens qui venoient du côté de la cuisine.

J'y

J'y courus, & je ne fus pas peu surpris d
voir ma poule mouillée d'Hôte, qui se ruoit
coups de pied & de foüet sur sa Femme & su
les servantes. Dès-qu'il m'aperçut, il se jett
à mes pieds. „Qu'est ceci, dis-je à ces Fem
„mes, quel crime avez vous commis, qui ai
„pu mettre cet Agneau si fort en colére?.
Elles me regardoient sans rien dire n'osan
pas me décourir le sujet de leur affliction
mais leur ayant ordonné avec ménaces d
s'expliquer, l'Hôtesse me parla en ces ter
mes: „Les Habitans de cette Principauté
„dit-elle, ne peuvent soûtenir les regard
„d'un énémi armé, & dès-qu'ils sont hors d
„leurs maisons ils tremblent au moindr
„bruit; mais au Logis, ils font le diable
„quatre. Ils parlent avec hauteur dans leu
„cuisine, & se jettent avec fureur sur leu
„Famille timide; mais ils n'osent pas se mon-
„trer contre des Gens armés, & ils ne son
„vaillans que contre ceux qui n'ont ni ar-
„mes, ni forces. De-là vient que notre Ré-
„publique est exposée aux insultes & aux dé-
„prédations de ses Voisins. Mais une Na-
„tion voisine, à qui nous payons tribut, est
„d'un naturel bien différent; car elle ne se
„bat que contre des Enemis armés. Là les
„Mâles commandent au dehors, & servent
„au dedans.

J'admirai

J'admirai la ſageſſe de cette Femme, que je jugeois digne d'un meilleur ſort: & lorſque j'ai un peu mieux connu le genre humain, j'ai trouvé qu'elle m'avoit bien dit vrai; & qu' Hercule * n'avoit pas été le ſeul, qui eût cédé aux charmes d'une Femme; mais que c'étoit même le ſort des vaillans Hommes de ſubir le joug des Femmes, pendant que les Poltrons, & ceux, qui comme les Boſtankis, portent le cœur dans la culote; ſont des Héros dans leur maiſon, & font trembler leurs Domeſtiques. Au reſte les Boſtankis ſont ſous la protection d'un Peuple voiſin auquel ils payent un tribut annuel. Je partis de ce païs-là, & me tranſportai par eau dans la Province de Mikolac. Avant que de ſortir du Batteau je m'aperçus qu'on m'avoit dérobé ma beſace. J'en accuſai le Battelier, & je lui ſoûtins long-tems qu'il étoit l'auteur du vol. Comme il ſe tenoit obſtinément ſur la négative, j'eus recours au Magiſtrat, & lui expoſai le fait, prétendant qu'on obligeât le Battelier à la reſtitution ſimple de la choſe volée, s'il s'opiniâtroit à nier. Le coquin ne ſe contenta pas de perſéverer dans la

* *Non ſolum eſſe Herculem, quem palla uxoris ſubegit.* Pour rendre cette Métaphore par une autre, il auroit fallu dire *qu' Hercule n'avoit pas été le ſeul qui eût été ſoumis à une coife;* mais comme il n'y avoit point de telle parure du tems d'Hercule, il m'a fallu parler au propre. *Palla* étoit une robe traînante chez les Anciens, afectée aux Femmes. Virgile en donne une pareille à Héléne le jour de ſes nôces. On ſait qu' Hercule ce domteur de monſtres, devint l'eſclave d' Omphale Reine de Lydie, & que cette Princeſſe abuſant de l'amour du Héros Grec, le faiſoit filer, coudre &c. & le maltraitoit ſouvent à coups de pantoufle, *ſæpius ſandalio ab ea pulſatus.* V. Ovid. Faſt. 2. 305. & ſuiv.

la négative, mais il voulut encore m'accuſer moi-même de calomnie. Le cas paroiſſant douteux, le Sénat m'ordonna de produire des témoins; c'étoit me réduire à l'impoſſible: Mais j'eus recours à un autre moyen, ce fut de demander que le Battelier ſe purgeât par ſerment du crime en queſtion. A cette propoſition le Juge ſoûrit. „Mon Ami, me dit-il, nous ne ſommes „génés par aucune Réligion, & nous n'avons d'autres Dieux que les Loix de la Patrie. Les accuſations ſe prouvent chez nous par des voyes „légitimes, telles que la conſignation des fraix, „l'ajournement des Parties, l'exhibition des papiers ou des ſeings, & l'interpellation des témoins. Les Procés deſtitués de ces formalités „ſont non ſeulement nuls; mais attirent encore „à ceux qui les intentent une accuſation de calomnie, Ren ta cauſe claire par des témoins & „l'on te fera reſtituer ce que tu dis qu'on t'a pris.„

Ainſi le défaut de témoins rendant ma plainte inutile, je commençai à déplorer, non pas mon ſort; mais celui de cette République; car quoi de plus foible & de plus chancélant, qu'une ſocieté qui n'eſt apuyée que ſur des loix humaines, & quoi de plus fragile que ces édifices politiques qui ne ſont point cimentés par la Réligion.

Je ne reſtai que trois jours dans ce pais-là, & je les paſſai même dans une crainte continuelle: car quoique les loix du Sénat fuſſent très-bonnes & qu'on ne fit point de grace au crime, il me ſembloit qu'il n'y avoit point, ou qu'il ne falloit point eſpérer de ſûreté chez une nation athée, qui n'eſt liée par aucun ſentiment de Réligion, vû que chez une telle Nation, les crimes ne coûtent rien, pourvû qu'ils ſoient cachés.

Je

Je sortis donc de cette Province, & après avoir passé par une montagne fort roide, je gagnai la ville de Bracmat située dans une plaine au pied de cette même montagne. Le premier que je rencontrai sur ma route, se roula sur moi, & me renversa sur mon dos, par la pesanteur de son corps. Je ne comprenois rien à cette aventure, & j'en demandois la cause à cet Arbre, qui se contenta de me faire des excuses. A cent pas de là, un autre me lança un pieu, qui pensa me casser les reins. Aussitôt il s'excusa par un long verbiage. Je compris qu'il falloit que cette Nation fût ou entiérement aveugle, ou qu'elle eût la vuë bien foible, & j'évitois avec soin la rencontre des Passans. Cependant tout cela ne venoit que des visières trop perçantes de quelques-uns de ce Peuple, les-quels on nommoit vulgairement *Maskkattes*, & dont la plûpart s'adonnent à l'Astronomie & à d'autres sciences abstraites. Ces gens-là ne sont d'aucune utilité en ce monde; car s'ils ont les yeux perçans pour découvrir des minucies, ils sont aveugles, & ne voyent point du tout dans les choses solides. Cependant l'Etat en tire quelque avantage dans les mines, où il les emploit, pour découvrir les métaux; car tel ne voit pas la superficie de la terre, qui perce avec ses regards jusques aux cavités. Je jugeai de-là

qu'il y a des gens qui ſont aveugles, pour avoir la vuë trop perçante, & que peutétre ils verroient mieux, s'ils avoient les yeux moins fins & moins aigus.

Je paſſai encore une montagne fort eſcarpée, & j'entrai dans le Païs de Mutak, dont la Capitale reſſemble à une forêt de ſaules, à cauſe que ſes Habitans ſont tous Arbres de cette eſpèce. Comme je traverſois le marché, je vis un grand garçon fort robuſte qui étoit aſſis ſur une chaiſe percée, & qui imploroit la miſericorde du Sénat. Je m'informai de ſon crime, & l'on me dit que c'étoit un malfaiteur, à qui on alloit donner la quinziéme doze. Frapé de cette réponſe, je priai l'Hôte, chez qui je vins loger, de m'expliquer cette énigme. Là-deſſus il me parla en ces termes. „Les Nations voiſines, dit-il, cha„tîent le vice par le foüet, par la potence, ou „en marquant d'un fer rouge; mais ces ſortes de „ſuplice n'ont point lieu ici, parceque l'on y „cherche moins à punir qu'à corriger. Le Cou„pable que vous avez vu au marché, ſur la chaiſe „percée de la ville, eſt un Auteur extravagant, „qui a une violente démangeaiſon d'écrire, que „ni les loix, ni les avertiſſemens n'ont pû étein„dre en lui. Cela lui a attiré l'indignation des „Magiſtrats qui l'ont condamné à la peine pu„blique, & l'ont livré entre les mains des Mede„cins, qui ſont les Cenſeurs de la ville, & qui ont

„ſoin

„ſoin de le macérer par de fréquentes purga-
„tions juſqu'à-ce-que le feu de ſa paſſion ſoit
„entiérement éteint, & qu'il ceſſe lui-même
„d'écrire. A peine avoit-il achevé de parler,
que l'envie me prit d'aller voir l'Apoticairerie
publique, & je m'y fis mener ſur le champ.
J'y vis avec étonnement des boëtes placées par
ordre avec les étiquetes ſuivantes, *Poudre
pour l'avarice*, *Pillules d'amour*, *Tein-
ture pour la colere*. *Lénitif ou infuſion
anodine contre l'ambition*. *Ecorce contre
la volupté &c.* Tout cela me paroiſſoit au-
tant de viſions, & je ne ſaurois exprimer com-
bien j'en eus l'eſprit troublé. Mais je penſai
tomber de mon haut, quand je vis des liaſſes
de manuſcrits avec ces titres (*) *Sermon du
Maitre és-arts Piſage, dont la lecture pri-
ſe le matin vaut ſix doſes de tartre émeti-
que*: *Méditations du Docteur Jukeſius
qui guériſſent de l'inſomnie &c.* Cela me
fit croire que cette Nation avoit tout-à-fait
perdu le jugement, cependant je voulus eſſaïer,
ſi ces livres avoient les vertus, qu'on leur attri-

 buoit,

*) Il y a des titres de Livres encore plus bizares dans notre globe, & qui font faire de plaiſantes bevuës. Je demandois l'autre jour à un Homme qui ſe pique d'avoir tout lû, s'il connoiſſoit la belle Wolfienne. *Si je la connois*, me répondit-il, *& c'eſt ma Blanchiſſeuſe!*

buoit, & je jettai les yeux sur le prémier. Il étoit si pitoyablement écrit, & si rempli d'impertinences, que dès le prémier chapitre, je commençai à bâiller, & continuant de lire, je sentis bientôt des tranchées. Comme je me portois parfaitement bien, & que je n'avois pas besoin de Laxatif, je jettai le livre au diantre. Je tirai néanmoins de-là cette réflexion, qu'il n'est rien dans le monde qui n'ait son utilité, vû que les livres les plus insipides étoient bons à quelque chose; & je compris aussi que les Mutaques, quoique très-paradoxes, n'étoient point tout-à-fait fous. En effet mon Hôte m'assura, qu'ayant été long-tems affligé de fascheuses insomnies, une seule lecture des Méditations du Docteur Jukesius l'avoit entiérement guéri, & que la vertu de ce livre étoit telle qu'il feroit ronfler l'Insomnie-même.

Cependant de peur qu'un plus long séjour chez les Mutaques, ne fit évanouir les reflexions philosophiques que j'avois faites auparavant, je partis, & j'eus bientôt occasion d'oublier heureusement ce que j'avois vû chez cette nation, ayant rencontré de nouveaux monstres, & de nouveaux Phénomènes. Je remarquerai en passant qu'ayant ensuite fini mes courses autour de la Planète de Nazar, & repassant dans mon esprit la Philosophie des Mutaques, leur manière de guérir les Malades ne me paroissoit pas à re-

rejetter; car j'avois ſouvent remarqué dans notre Europe des livres capables de donner la diarrée aux plus conſtipés, & d'endormir les plus éveillés. Mais pour la manière, dont les Mutaques prétendent guérir les Maladies de l'eſprit, je n'ai jamais pû la goûter; quoique je convienne qu'il y a des maladies corporelles, que l'on confond avec les ſpirituelles; comme nous l'aprend fort à propos un certain Poëte de notre globe dans l'Epigramme ſuivante.

Sextus nous ſommes vous & moi
Travaillés d'une maladie,
Qui ne vient à ce que je croi
Que des noires humeurs de la melancolie.
Vous en avez la goute, & je ſens par malheur
Qu'elles me corrodent le cœur.
Je paſſe pour un Homme étrange
Parcequ'on ne voit point ce qui me fait ſouffrir:
Et Vous, vous paſſez pour un Ange,
Parcequ'on vous entend ſoupirer & gémir.
Chacun vous plaint & vous regrete;
On n'eſt point étonné de vous voir refuſer
D'aller au bal, & de danſer;
Mais ſi quelcun me dit, en ſecouant la tête,
Entonnez une chanſonnette:
J'ai beau jurer ſur mon honneur
Et proteſter cent fois que je ſuis aſmatique,
On me traite de Lunatique,
Et d'Homme de bizare humeur.
Il eſt pourtant certain, ſoit dit ſans vous déplaire,
Que ce n'eſt point pour vous une auſſi rude affaire

De gambader & de sauter
Qu'à moi de frédonner, Sextus, ou de chanter

Au sortir du Païs de Mutak, il me fallut encore traverser un lac, dont l'eau étoit rouge, & j'abordai dans la Province de Mikrok dont la Capitale porte le même nom. Les portes de cette ville étoient encore fermées quand j'y arrivai. Je fus obligé d'attendre qu'on les ouvrît. J'entrai enfin, & je remarquai une grande tranquillité dans les rues, excepté que mes oreilles étoient frapées du bruit que faisoient ceux qui ronfloient en dormant. Je crus être dans ce païs consacré au sommeil, que les Poëtes nous vantent. O plut à Dieu, me dis-je à moi même, que les Bourguemêtres, quelques-uns des Sénateurs, & plusieurs autres citoyens de ma Patrie, qui sont grands partisans du repos pussent passer leur vie dans cette bien-heureuse cité! Cependant à la vuë des enseignes qui pendoient aux Maisons, je compris que les Arts, & les professions n'étoient point éteintes dans cette ville. A la faveur de ces enseignes je découvris une Hôtélerie, dont les portes étoient toutes fermées, parcequ'il étoit encore nuit pour les Habitans, quoiqu'il fût midi passé. Enfin après avoir beaucoup heurté, l'on m'ouvrit, & j'entrai dans l'Hotélerie. Chez cette Nation, le jour est divisé en vingt-trois heures, dont dix-neuf sont consacrées au sommeil

les autres quatre ſe paſſent en veillant. Cela me fit ſoupçonner qu'il devoit régner une terrible négligence dans les affaires publiques & particulières, c'eſt pourquoi j'ordonnai qu'on me donnât ſur le champ à manger ce qu'il y auroit de prêt, car je craignois que la nuit ne ſurprît le Cuiſinier en préparant le diné, & que je n'euſſe à crouſtiller de long-tems. Mais j'ignorois que cette Nation ſe pique d'abréger en toutes choſes, qu'elle évite avec ſoin tout embaras, tout détour, & que par-là ſes petits jours ſont aſſés longs, & ſuffiſent pour faire toute ſorte de travail. Le diné me fut aporté, plutôt que je ne m'y étois attendu, & lorsque j'eus mangé, je priai mon Hôte de me faire un peu voir la ville, ce qu'il m'acorda fort obligeamment. Nous entrames, en paſſant, dans une Egliſe, où j'entendis un ſermon fort court, eu égard au tems, mais aſſés long par l'importance de la matière. Le Prédicateur en vint d'abord au fait; il écarta tout verbiage, toute tautologie (*); il ne dit rien de ſuperflu, rien d'inutile, de ſorte que quand je comparois ſon ſermon à ceux du Maitre-és-arts *Petri* qui m'ont ſouvent fait venir l'envie de vomir, je trouvois ces derniers d'une longueur

(*) Mot admirablement commode, & énergique, il ſignifie, une *répetition de paroles inutiles.*

éfroyable. Les Procedures s'expedient avec la même briéveté. Les Avocats disent beaucoup en peu de mots. On produit les témoins, & on les entend. Je me souviens d'avoir vû la copie d'un traité d'Alliance conçu en ces termes. *Il y aura amitié perpétuelle entre les* MIKROKANS *& les* SPLENDIKANS. *Les limites des deux Etats seront le fleuve* KLIMAC, *& la croupe du Mont* ZABOR, *signé &c. &c.* C'éſt ainſi que trois lignes ſuffiſent à ce Peuple, pour exprimer ce qui demande chez nous des Volumes entiers. Cela me fit croire qu'on pourroit venir au but, avec moins de bruit, & moins de perte de tems, ſi l'on retranchoit les inutilités, comme un voyageur arriveroit plutôt au gîte, s'il marchoit toujours par un chemin droit. Tous les Habitans de cette Ville ſont Ciprès. Ils ont des tumeurs, ou des Loupes ſur le front qui les diſtinguent des autres Arbres. Ces Loupes croiſſent, & diminuent à certaines heures marquées. Lorsqu'elles ſont bien enflées, il en découle des humeurs, qui tombant dans les yeux, les ferment, excitent au ſomeil, & en un mot marquent qu'il eſt nuit.

A une journée de-là eſt le Païs des *Makrokans*, c'eſt-à-dire des Eveillés, qui ne dorment jamais. En entrant dans la Ville de Makrok, je rencontrai un garcon qui paroiſſoit fort preſſé, & je le ſupliai de m'indiquer une Auber-

Auberge où je puſſe loger : mais ce maraud me répondit qu'il avoit à faire, & paſſa outre. Tout ce Peuple ſe hâtoit d'une ſi terrible manière, qu'on ne voyoit qu'aller & venir, ou plutôt courir & voler dans les ruës, comme ſi chacun eût craint d'arriver trop tard. Je crus d'abord que le feu étoit aux quatre coins de la ville, ou qu'il étoit arrivé quelque autre deſaſtre qui avoit épouvanté, & troublé les Citoyens. J'errois d'un côté, & de l'autre ; ne ſachant à qui parler, enfin j'aperçus une enſeigne devant une maiſon, qui marquoit que c'étoit une Auberge. Je m'en aprochai, & je n'y vis que des gens qui ſortoient, qui montoient, qui décendoient, ſe heurtant les uns les autres, à force de ſe hâter : Je fus plus d'un quart d'heure dans la cour du logis avant que de pouvoir entrer. Chacun me faiſoit des queſtions en paſſant ; l'un me demandoit d'où j'étois, où j'allois, ſi je m'arréterois long-tems dans la ville, ſi je mangerois ſeul, ou en compagnie, dans quelle chambre je mangerois, ſi ce ſeroit dans la rouge, dans la verte, dans la blanche, ou dans la noire, au rez-de-chauſſée ou en haut, & enfin mille impertinences pareilles. L'Hôte, qui étoit en même tems Gréfier d'un Tribunal ſubalterne, entra dans la cuiſine, & revint un moment après, pour m'acabler de ſes verbiages. Il me parle d'un procés, qui

duroit depuis quatorze ans, & qui avoit paſſé par dix tribunaux différens. „J'eſpére, me „dit-il, qu'il ſera pourtant terminé dans deux „ans d'ici; car il ne reſte plus que deux Tri„bunaux, après quoi il n'y a plus d'apel. Là-deſſus mon Hôte me laiſſa fort étonné de ſon diſcours, & convaincu que toute cette nation étoit très-occupée à faire des riens. Après qu'il m'eut quitté, je me mis à parcourir la Maiſon, & je tombai par hazard dans une Bibliothéque, aſſés conſiderable par raport au nombre des livres, mais fort petite & fort pauvre, quant aux choſes que ces livres contenoient. Parmi ceux qui étoient le plus proprement reliés, je remarquai les ſuivans;

1. *Deſcription de l'Egliſe Cath.* 24. Vol.
2. *Rélation du Siége de la Citadelle de Pehunc.* 26. Vol.
3. *De l'uſage de l'herbe de Slac.* 13. Vol.
4. *Oraiſon funèbre du feu Sénateur Jackſi.* 18. Vol.

Mon Hôte étant retourné, me mit au fait de tout ce qui concernoit l'état de la ville, & je jugeai par ce qu'il m'en dit, que les Dormeurs de Mikrok faiſoient plus de beſogne, que les Eveillés de Makrok, & que les prémiers vont droit au dedans des choſes, & ces derniers s'arrétent à la ſuperficie. Les Makrokans ſont auſſi tous Ciprés, & différent peu des Mikrokans, ſi ce n'eſt qu'ils n'ont pas de lupes ſur le front. Ils n'ont pas non plus le même ſang ou le même ſuc qu'ont

les

les autres Arbres animés de ce globe, mais au lieu de cela, il coule dans leurs veines une liqueur plus épaisse qui ressemble fort à du vif-argent. Et il y a même des gens qui prétendent que c'en est veritablement, vû qu'il fait le même effet que le Mercure quand on l'emploit dans les thermomètres. A deux journées de Makrok, est la petite République de Siklok, qui est divisée en deux Provinces alliées, mais qui vivent sous des Loix différentes & fort opposées. La prémière de ces Provinces s' apelle Miho, & a été fondée par Mihac, célèbre Legislateur, & le Licurgue des Souterrains. Celui-ci fit des réglemens contre les dépenses superflues, & défendit sévérement toute sorte de luxe: en sorte que ce petit Etat, par la tempérance, & l'économie de ses Habitans, peut être regardé comme une autre Lacédemone. J'étois pourtant surpris de voir dans un Etat si bién réglé, & qui se glorifie tant de l'excellence de ses Loix, une si grande quantité de Mendians; car quelque part où je portasse la vuë, je voyois des Arbres qui tendoient le bras aux passans, pour leur demander l'aumône, ce qui me paroissoit fort incommode pour les Voyageurs: Mais lorsque j'eus un peu mieux connu ce Païs, je m'aperçus que cela ne venoit que de l'économie même des Habitans; car comme tout luxe est ban-

ni de chez eux, & que les richards ſe refuſent même les choſes néceſſaires, il s'enſuit que le petit peuple n'a point les occaſions de gagner ſa vie, & qu'il faut qu'il mandie, s'il ne veut mourir de faim. Je conclus de-là, que l'épargne & l'avarice cauſent les mêmes inconveniens dans les Etats, que les obſtructions du ſang dans le corps humain. Dans l'autre Province qui porte le nom de *Liho*, on vit ſplendidement & dans la bombance; rien n'eſt épargné pour la magnificence. Cela fait fleurir toute ſorte d'arts & de profeſſions. Le Peuple eſt animé au travail par l'apas du gain, & il n'y a nul des Citoyens qui n'aît l'occaſion, non ſeulement d'éviter la miſére, mais même de s'enrichir; en ſorte que ſi quelcun ſe trouve dans l'indigence, il ne peut s'en prendre qu'à ſa propre pareſſe ou à ſa fainéantiſe. Ainſi la profuſion des Riches donne l'ame à tout le Corps de l'Etat, tout comme la circulation du ſang fortifie les membres, & les fait vegeter.

Le territoire de la ville de Lama eſt contigu à celui de Liho. Lama eſt une Ecole célèbre de médecine. Cet Art y eſt ſi cultivé, qu'un Médecin ne ſauroit paſſer pour habile, s'il n'a fréquenté les leçons qui ſe font à Lama. La Ville eſt ſi remplie de Médecins, qu'on y voit plus de Docteurs que d'autres perſonnes. Il y a des ruës entières, où l'on ne voit que

des

des boutiques d'Apoticaires, & des magazins d'instrumens anatomiques. Un jour que je me promenois par la ville, je rencontrai un petit Arbre, qui vendoit des catalogues contenant le nombre des gens morts cette année-là à Lama. J'en pris un, & j'y vis avec surprise qu'il n'étoit né l'année d'auparavant que cent cinquante Arbres, & qu'il en étoit mort six cens. Je ne pouvois pas comprendre comment, dans un lieu où Apollon (*) semblait avoir fixé sa résidence, il pouvoit arriver tous les ans une si terrible mortalité. J'entrai chez un Libraire, aprenez-moi de grace, lui dis-je, quelle peste a pu si fort ravager cette Ville l'année dernière? Il me répondit que deux ans auparavant il étoit bien mort d'avantage de monde, & que ce qui m'étonnoit n'étoit que la taxe ordinaire, & la proportion acoûtumée entre ceux qui naissent, & ceux qui meurent. Il ajouta que les Habitans de Lama, étoient continuellement affligés par des maladies qui hâtoient leur mort, & que cette ville seroit entièrement déserte, si on n'y envoyoit des recrues des autres endroits de la Province. Cela me persuada que je ferois bien de quitter ce séjour, d'autant plus que j'avois encore dans l'esprit ce qui m'étoit arrivé dans le Pais des Philosophes, & les Instrumens d'Anatomie que j'y

* Dieu de la Medecine.

j'y avois vûs. Je marchai donc ſans m'arréter, juſqu'à un village diſtant de quatre mille pas où l'on ne connoit point de Médecin, ni par conſéquent de maladie.

En deux jours de tems je gagnai le Païs libre. Tous les Habitans y ſont leurs propres Juges. Ils conſiſtent en Familles diſtinguées les unes des autres, qui ne reconnoiſſent aucune domination, ni aucune Loi, & qui cependant forment entre elles une eſpece de Societé, dont les Vieillards conſultent enſemble ſur les affaires communes, & exhortent un chacun à la concorde, & à l'obſervance de ce prémier précepte de la nature, *ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez point qu'on vous fit.*

Sur toutes les portes des Villes, & des Villages, l'image de la Liberté paroiſſoit en bas-relief foulant aux piés des ceps & des chaînes avec cette inſcription, *La Liberté vaut plus que l'or.* Dans la premiere ville où j'entrai, tout me parut aſſés tranquille: mais je remarquai que chaque Citoyen portoit des rubans ſur l'épaule de diverſes couleurs. J'apris que ces rubans étoient la marque des différentes factions qui partageoient alors la Ville. Les Avenues des maiſons des Grands étoient gardées par des Soldats armés, qui ſe tenoient prêts à combattre; car la tréve n'avoit pas plutôt ceſſé que la guerre recommençoit. Je partis

tout

tout tremblant de ce païs-là : & je ne me crus en liberté, que lorſque je me vis loin de cette terre libre.

J'arrivai dans la Province de Jochtan dont j'avois ouï faire une deſcription qui m'avoit fort allarmé ; & je m'imaginois qu'il y avoit moins d'ordre, moins de ſûreté & plus de confuſion que dans la terre libre : Car à Jochtan il y a une ſi grande diverſité de réligions, qu'on croiroit que c'eſt l'égoût & le Cloaque de toutes les Sectes du monde. Tous les dogmes répandus chez les divers Peuples de la Planéte s'y enſeignent publiquement : & lorſque je penſois aux troubles excités en Europe par la diverſité des Réligions, j'oſois à peine entrer dans cette Capitale, dont les ruës, & les places ſont remplies de Temples des Sectes différentes & opoſées qui habitent dans la Ville. Mais ma crainte fut bientôt diſſipée, quand je vis de tous cotés régner l'union & la concorde, ſans être interrompuës par aucune diviſions. Dans les affaires politiques c'étoit la même forme ; on ne voyoit qu'un même ſentiment, une même tranquillité, & un même ſoin. Comme il étoit défendu ſur peine de la vie, de ne pas troubler la dévotion, ou les cérèmonies réligieuſes les uns des autres, la diverſité des dogmes ne portoit perſonne à ſe fâcher contre un autre ; Les diſſentions y régnoient ſans hoſtilité ;

lité; on y disputoit sans altercation, & sans invectives, & il n'y avoit point de haine, parce qu'il n'y avoit point de persécution. On voyoit une certaine émulation louable parmi ces gens divisés, ils s'animoient à l'envi à se surpasser les uns les autres par la pureté de leurs mœurs, & par leur régularité de vie, s'éforçant de prouver par cette voye la préexcellence de leur réligion. Ainsi la sagesse dés Magistrats avoit tellement réglé toutes choses, que cette diversité de dogmes, n'excitoit pas plus de troubles dans l'Etat, que les diverses boutiques des Marchands en excitent sur une place, quand par la seule bonté des Marchandises, ils attirent les Chalands, sans user ni de violence, ni de ruse, ni de ces autres moyens que l'envie dicte. De là vient que la moindre semence de discorde est étoufée dès sa naissance, & on ne fomente que cette honnête émulation qui tend à l'avantage de l'Etat. Un savant de ce pais-là m'expliqua encore plus au long les mœurs de la nation, la nature du gouvernement, & les causes de cette tranquillité: & ce qu'il me dit à ce sujet fut si fort de mon goût, que je l'ai toujours eu gravé dans l'esprit. A la verité je lui fis des objections, mais il y satisfit si bien, que je fus obligé d'avouer ma défaite, d'autant plus qu'il étaïoit toutes ses preuves d'exemples tirés de l'expérience. Je fus donc obligé de

me

me rendre, & de reconnoitre que la liberté de penſer étoit la ſource de cette concorde & de cette tranquillité; mais je dreſſai une autre eſpèce d'attaque, en témoignant à mon Adverſaire que le devoir des Légiſlateurs en fondant des Républiques, étoit d'enviſager plûtôt le bonheur à-venir des Peuples, que le préſent, & qu'ils ne devoient pas tant chercher à flatter le goût des Mortels, qu'à ſe conformer aux vues du Créateur. Alors mon Jochtanien me regardant: „Pauvre Homme, me dit-il, que „vous vous trompez, ſi vous croyez que Dieu, „qui eſt la verité-même, puiſſe ſe plaire à un „culte feint, maſqué & hypocrite! Les autres „nations forcent un chacun par l'autorité ſouveraine à ſe ſoûmettre à une certaine régle „de foi, & nous voyons que cette conduite „ouvre la porte à l'ignorance & à la diſſimulation; car perſonne n'oſant déployer ſes véritables ſentimens, il arrive qu'on profeſſe extérieurement, ce qu'on ne croit point dans „l'intérieur. De-là vient cette froide indolence des Théologiens dans la recherche de la „vérité; de-là vient encore que l'on ſe jette „dans les Etudes profanes; car les Prétres eux-„mêmes pour ne point s'attirer le titre infame „d'Hérétiques, abandonnent l'étude des choſes „ſaintes, & ſe tournent entiérement à une autre qui n'eſt pas ſujette aux mêmes inconveniens, & dans laquelle on ne court pas riſque

„de perdre ni la vie, ni la liberté. Le vul-
„gaire condamne quiconque s'écarte de l'opi-
„nion dominante ; mais Dieu réprouve les
„Hypocrites, & les Diſſimulateurs ; & une foi
„erronnée, mais ſincère, lui déplait infiniment
„moins, qu'une foi orthodoxe, mais ſimulée.
Ces raiſons me fermèrent la bouche : je per-
dis l'envie de diſputer avec une nation ſi ſub-
tile. Il y avoit dèja deux mois que j'étois en
voyage, lorſque j'arrivai enfin au Païs de Tum-
bac qui confine à la Principauté de Potu. Il
me ſembloit être dans ma Patrie, me voyant
preſqu'à la fin d'une courſe ſi deſagréable.
Les Tumbaques ſont la plûpart Oliviers. C'eſt
une Nation dévote, mais rude, & brutale. Je
fus deux heures dans l'Auberge, où j'étois ve-
nu loger, ſans pouvoir obtenir à manger,
quoique j'euſſe demandé pluſieurs fois à déjeû-
ner. La cauſe de ce retardement venoit de la
dévotion déplacée de l'Hôte, qui ne mettoit
jamais la main à aucun ouvrage, s'il n'avoit
fini ſa prière du matin. Quand il eut achevé

Il vint, paliſſant de courroux,
Et murmurant tout bas des injures groſſières,
M'aporter quelques mauvais choux,
Et du pain de ſes chambrières.

Je payai cher ce vilain déjeûné, & je puis di-
re, que je n'ai jamais rencontré d'Hôte ni
plus dévot, ni plus brutal. Il vaudroit bien
mieux, diſois-je alors à moi-même, ſe ré-
pandre

pandre un peu moins en oraiſons, & excercer un peu mieux les devoirs de l'Hoſpitalité. Je diſſimulai cependant mon reſſentiment ſachant combien il eſt dangereux d'exciter la bile des Dévots. Autant qu'on voyoit de Citoyens dans la Ville, autant on voyoit de Catons, & de rigides cenſeurs des mœurs. Ils vont tous par les ruës la tête panchée, & leurs rameaux baiſſés; ils déclament ſans ceſſe contre les vanités du Siécle, & condamnent juſqu'aux plaiſirs les plus innocens: Ils ſe font une fauſſe réputation de ſainteté par leurs perpétuelles cenſures, & leurs reprimandes aigres & atroces. Pour moi, comme j'étois fort épuiſé de fatigue, je tachois de me refaire par des récréations innocentes; mais je m'aperçus bientôt que mes Dévots n'aprouvoient point cela, & chaque maiſon étoit à mes yeux un tribunal où les Pécheurs venoient faire l'aveu de leurs crimes. Pluſieurs de ces Dévots, voyant que les réprimandes ni les chatîmens ne faiſoient que blanchir ſur moi, commencèrent à me fuir comme la peſte ou quelqu'autre mal contagieux. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail ſur la bizarerie de cette nation; j'acheverai de la dépeindre par un ſeul exemple qui exprime parfaitement ſon caractère. Dans le tems que j'étois à Potu, j'avois lié amitié avec un Tumbaque, & ayant paſſé par hazard enſemble devant un Cabarèt, il m'invita

à y entrer. Je ne me fis pas preſſer. Le Tumbaque ſavoit que j'aimois un peu mes plaiſirs. Il me fit là-deſſus un long préche, & me lava la tête en des termes qui me faiſoient frémir d'horreur. Pendant que cet autre Caton lançoit les foudres de ſa cenſure, nous vuidions nos verres, & nous les vuidames ſi bien que nous tombabes tous deux par terre gris comme des Cordeliers, en ſorte qu'on fut obligé de nous porter chez nous demi-morts. Après que les vapeurs de la boiſſon ſe furent diſſipées, & que m'étant éveillé je fus revenu à moi-même, je ne pouvois aſſés admirer la dévotion des Tumbaques, la concluſion de mes réflexions fut, que leur grand zéle étoit plûtôt l'effet de leurs humeurs noires, & de leur bile, qu'un veritable mouvement de piété. Je ne voulus pas dire tout haut ce que j'en penſois pendant que j'étois chez cette nation; & je partis ſans m'expliquer à perſonne ſur ce ſujet.

J'arrivai enfin à Potu fort fatigué, & avec des jarrets ſi afoiblis par cette longue marche, qu'ils pouvoient à peine porter mon Corps. Ce fut le 10. du Mois de Néflier que je rentrai dans cette Capitale. J'eus d'abord l'honneur de préſenter mes éphémèrides au Prince, qui en ordonna auſſitôt l'impreſſion; car il eſt bon de remarquer, que l'art de l'imprimerie, que les Européens, & les Aſiatiques ſe vantent d'avoir inventé, eſt connu des Potuans depuis beaucoup plus

de

de tems. Ceux-ci furent si satisfaits de la relation de mon voyage, qu'ils ne pouvoient se lasser de la lire. Je voyois courir par les rues des Arbrisseaux portant des exemplaires de mon Journal, & criant de toutes leurs forces, *Rélation exacte d'un Voyage fait autour de toute la terre par le Coureur de la Cour Scabba (l'Etourdi).*

Enflé de ce succez, je me crus en droit d'aspirer à quelque emploi important, me flattant même que l'on préviendroit ma demande; mais comme je vis que je me trompois dans mon calcul, je fis une nouvelle tentative auprès du Prince, lui insinuant quelles étoient mes vues, & le priant de récompenser mes peines, que j'exagerai le plus qu'il me fut possible. Le Prince qui étoit la bonté même, fut touché de mes prières, & me promit de la manière du monde la plus afable qu'il auroit soin de moi: il me tint à la vérité parole; mais toute la faveur que je reçus se borna à une augmentation de gages. Je m'étois attendu à une autre récompense de mes peines, & je ne pouvois goûter la grace que l'on croyoit de m'avoir faite. Mais comme je n'osois plus fatiguer le Prince de mes importunités, je m'adressai au grand Chancelier, & lui découvris ce qui me tenoit au cœur. Il reçut mes plaintes avec sa bonté accoûtumée, & me promit sa protection; mais il m'avertit en même tems de me désister de mes prétentions absurdes;

& m'exhorta à mieux connoitre mes talens & la foibleſſe de ma caboche. „La Nature, ajou-„ta-t-il, a été pour toi une vraye Marâtre, & „t'a refuſé les qualités de l'Ame qui frayent le „chemin aux grands emplois. Tu ne dois pas „viſer où tu ne ſaurois atteindre. Imite le „Naturel des autres, & défais-toi du tien. Pour „obtenir ce que tu demandes, il faudroit que „le Prince fût mal-informé, ou qu'il eût ré-„ſolu d'enfreindre les loix de l'Etat. Conten-„te-toi de la ſituation où le ſort t'a mis, & „renonce à des eſpérances, aux-quelles la natu-„re a mis obſtacle. Il finit en louant les pei-nes que je m'étois données dans mon dernier voyage: mais il ajoûta encore que ce n'étoit point-là un mérite qui dût m'élever aux hon-neurs, puisque par la même raiſon, il faudroit faire des Sénateurs de tous les Peintres, ſculp-teurs & autres, parcequ'ils réüſſiroient bien dans leurs profeſſions; ce qui ne ſauroit ſe faire ſans cauſer un grand préjudice à l'Etat, & ſans l'expoſer au mépris de ſes voiſins, vu que s'il falloit récompenſer le mérite, il falloit auſſi que les récompenſes fuſſent convenables aux différentes eſpèces de mérite.

Touché de ces raiſons, je me tins pendant quelque tems en repos; mais bientôt, je re-vins à mon prémier dégoût pour mon emploi, & il me ſembloit trop dur de vieillir dans des fonctions ſi baſſes. Je repris donc le deſſein

désespéré que j'avois eu ci-devant de chercher quelque chose dans les affaires politiques qui eût besoin de réformation, & de me rendre utile à l'Etat par quelque projèt qui me fût en même tems avantageux à moi-même. On à vû qu'avant mon dernier voyage, j'avois sérieusement pensé à cela; & que j'en avois été détourné par un Ami. Toutefois j'avois examiné le fort & le foible de la République Potuane, & j'avois apris chez les Coclékuans qu'un Etat est en danger, lorsque les Femmes sont admises aux Charges publiques, parceque ce Séxe impérieux, & ambitieux, cherche toujours à étendre son autorité & sa puissance, & peu-à-peu à s'arroger la Souveraineté. Sur cela, je résolus de demander que les Femmes fussent expulsées de l'administration des charges, & qu'elles en fussent exclues pour jamais. Je me flattois d'avoir bientôt force partisans, m'assurant qu'il ne me seroit pas difficile de prouver les maux inséparables de l'autorité des femmes, le danger où le Séxe masculin seroit si on n'y mettoit ordre. Que s'il arrivoit que l'abolition entière de la coûtume en question parût trop difficile, & trop délicate, j'étois résolu de demander au moins que la puissance féminine fût réfrenée, & renfermée dans des bornes plus étroites. Mon projèt avoit trois buts 1. De remèdier à l'inconvenient auquel l'Etat étoit sujet. 2. D'améliorer ma condi-

tion en rendant un ſervice ſi ſignalé. 3. De vanger le tort que les Femmes m'avoient fait, & d'éfacer la tache qu'elles m'avoient tant de fois imprimée. J'avoue franchement ici que mon interèt & ma Vangeance furent le principal mobile de mon deſſein: Mais je diſſimulois adroitement ces vues, de peur que ſous le prétexte du Bien public, je ne paruſſe vouloir cacher le mien, comme ces autres Innovateurs, dont les projets annoncent toujours l'utilité publique, & paroiſſent pourtant n'avoir pour but que l'interèt particulier à ceux qui les examinent de plus prés.

Cependant je dreſſai mon projèt, & je l'étaïai des meilleures raiſons que je pus trouver, après quoi j'eus l'honneur de le préſenter au Prince. Son Alteſſe m'avoit toujours témoigné beaucoup d'affection. Elle fut frapée à la vue d'une entrepriſe ſi hardie & ſi extravagante qu'Elle prevoyoit bien qui ſeroit la cauſe de ma perte. Elle tacha de m'en détourner,

- - - - - *par prières & par ménaces.*

Mais moi, ne comptant pas moins ſur l'utilité de mon projèt, que ſur les ſufrages du ſexe maſculin, me flatant qu'il n'abandonneroit pas la cauſe commune; je ne fus point ému des ménaces, ni des prières du Prince, & il ne put ébranler ma conſtante réſolution. Enſuite de cela, je fus mené ſur le marché, la corde au coû, attendant le réſultat des délibérations

du

du Sénat. Enfin, pour abréger, ma ſentence fut prononcée & envoyée au Prince pour être confirmée: cela fait, elle fut publiée à ſon de trompe dans les termes ſuivans.

„Ayant examiné murèment la Loi du Sieur „l'Etourdi, prémier Coureur de la Cour, con„tenant un projèt d'exclure le Séxe féminin des „charges de l'Etat, nous avons jugé qu'elle ne „pouvoit étre reçue ſans un grand préjudice „pour la République, qui eſt compoſée en par„tie de Femmes, les-quelles ne ſouffriront pas „patiemment cette excluſion, d'où il pourroit „ſuivre divers troubles dans l'Etat. D'ailleurs „nous eſtimons, que ce ſeroit une injuſtice d'ex„clure des honneurs des Arbres, qui en ſont „dignes par leurs talens, puiſque la Nature n'a„giſſant point aveuglément, il eſt à croire que „ce n'eſt pas pour rien qu'elle les a comblés de „ſes dons. Nous croyons que dans la diſtribu„tion des charges, on doit plus avoir égard au „merite, qu'aux noms, & que, puiſque l'Etat „manque ſouvent de bon ſujets mâles, il ſeroit „ridicule & extravagant de déclarer par un De„crèt du Sénat, la moitié de la République in„habile à exercer des charges & indigne d'y „parvenir, pour la ſeule raiſon du ſexe; qui „n'eſt qu'un hazard de la naiſſance. C'eſt „pourquoi tout bien compté & rabatu, nous „condamnons le-dit Sieur l'Etourdi à la pu-

„nition acoutumée, pour avoir propoſé un „projèt ſi foû & ſi témèraire.

Le Prince étoit fort afligé de cette affaire. Ce n'étoit point la coûtume que le Souverain revoquât le Decrèt du Senat lorsqu'une fois il l'avoit ſigné, confirmé, & livré pour étre publié; mais celui-ci avoit inſéré une clauſe, portant que, puiſque j'étois étranger, né dans un monde nouveau & inconnu où l'on comptoit parmi les heureux talens la hâtiveté de l'eſprit, je ſerois exemt de la peine de mort; mais qu'auſſi, pour que les loix ne fuſſent point infirmées par une impunité entière, je ſerois detenu en priſon juſqu'au commencement du Mois de Bouleau, auquel tems je ſerois envoyé en exil avec les autres Violateurs des Loix. Cela étant ainſi conclu, je fus jetté dans un cachot. Pluſieurs de mes Amis tachoient de me perſuader de proteſter contre cette ſentence, vû que parmi mes Juges il y avoit eu beaucoup de Dames, qui avoient jugé dans leur propre cauſe. D'autres prétendoient qu'il étoit plus ſûr de reconnoitre ma faute & d'en rejetter la cauſe ſur le Païs où j'avois pris naiſſance; mais je rejettai conſtamment ce dernier avis, pour l'honneur des Hommes, à la réputation deſquels un pareil aveu ne pouvoit que faire une grande bréche.

J'apris quelques jour après, que le Prince étoit réſolu de me pardonner tout-à-fait, pourvû-

Martinien
en Perruque

pourvû-que je l'imploraſſe ſa miſericorde, & que je demandaſſe pardon de ma faute, quoique la grande Tréſorière *Rahagna* fit tout ſon poſſible pour detourner ce coup. Mais, à dire vrai, je n'étois point fâché de ma ſentence; car la mort me ſembloit moins dure, que l'emploi que j'exerçois, & j'étois las d'être parmi ces Arbres trop enflés de leur ſageſſe outrée. Je m'attendois à un meilleur ſort dans le Firmament, où l'on m'avoit dit que les Etrangers étoient tous bien reçus ſans aucune diſtinction.

CHAPITRE X.

VOYAGE AU FIRMAMENT.

J'ai différé juſqu'à préſent de parler de cet exil ſingulier au Firmament, parcequ'il m'a ſemblé que c'étoit à ce chapitre qu'apartenoit ce que j'ai à en dire.

Deux foix par an, on voit arriver ſur la Planète des oiſeaux d'une grandeur déméſurée, apellés Cupac, c'eſt-à-dire, Oiſeaux-de-poſte, qui viennent à certains tems marqués, & qui s'en retournent enſuite. La régularité de ces Oiſeaux à venir & à s'en-aller, a beaucoup exercé les Phiſiciens ſouterrains. Les uns croyent, qu'alléchés par certains inſectes, ou par une quantité prodigieuſe de mouches qui tombent dans certaines ſaiſons ſur la planète, & dont ces oiſeaux ſont extremement friands,

ils

ils décendent du Firmament pour s'en répaître: ils disent qu'une preuve évidente de cela, c'est que lorsqu'il n'y a plus de mouches, ces Oiseaux s'en retournent aussitôt vers le Firmament, & ce Sentiment est assés conforme au mien. Que cela puisse arriver par une direction particulière de la nature, on en a une preuve dans l'exemple de plusieurs autres Oiseaux, qui paroissent à des tems préfix dans d'autres Païs, attirés sans doute par le même sujèt. D'autres croyent aussi que les Oiseaux en question, sont dressés comme des Gerfauts ou autres Oiseaux de rapine, par les Habitans du Firmament, qui les lâchent dans la vuë de leur faire raporter quelque proye dont ils puissent profiter. Cette Hypothèse est apuyée sur le soin, & sur l'adresse avec laquelle ces Oiseaux ont coûtume de poser doucement, lorsqu'ils sont de retour, ce dont on les a chargés; On ajoûte à cela d'autres circonstances qui marquent ou qu'ils sont dressés & instruits, ou qu'ils sont doués de quelque espèce de jugement; car lorsque le tems de leur départ de la Planète aproche, ils sont si doux & si aprivoisés, qu'ils souffrent qu'on les enferme dans des filèts, où ils restent cachés & immobiles, vivant des insectes qu'on a dèja ramassés, & qu'on leur donne pour ainsi dire avec la main. On les nourrit ainsi, jusqu'à ce qu'on ait préparé ce qui est nécessaire à ceux qu'on envoit en exil. Voici quel est

l'apareil

l'apareil de ce départ. On attache avec des cordes une cage ou un cofre capable de contenir un Homme, ou un Arbre, au filet où l'Oiſeau eſt enfermé, & on accommode ce filet de façon que l'Animal a les aîles libres. Cela fait, on ceſſe de lui fournir des inſectes, & alors l'Oiſeau comprenant qu'il eſt tems de partir, prend ſon eſſort, & traverſes les airs. Telle étoit la voiture qui me devoit porter moi & les autres Exilés dans un autre monde. Ceux qui devoient m'accompagner dans ce voyage étoient deux Potuans condamnés pour différens crimes. L'un étoit Métaphificien: il avoit diſputé ſur l'Eſſence de Dieu & ſur la nature des Eſprits. Son audace avoit d'abord été punie par la Saignée, mais ayant perſiſté à vouloir diſputer, on l'avoit condamné à étre exilé au Firmament. L'autre étoit un Fanatique qui ayant conçu des doutes ſur la Réligion, & ſur les droits de l'autorité civile, avoit paru vouloir bouleverſer l'Etat. Il avoit refuſé d'obeïr aux Loix de la République, ſous prétexte que cette obéïſſance étoit contraire aux mouvemens de ſa conſience. Ses Amis avoient taché de flechir ſon opiniatreté par les raiſons les plus éficaces; lui repréſentant combien les mouvemens de la conſience, & les inſpirations imaginaires étoient ſujetes aux illuſions: Souvent, lui diſoient-ils, on confond le zéle, la conſience, & les inſpirations, avec la mélancolie & les vapeurs d'un cerveau égaré; ils ajoutoient, que

rien

rien n'étoit plus ridicule, que d'en apéler au témoignage de ſa propre conſience, ni de plus injuſte que de prétendre que les mouvemens de notre Ame fuſſent une régle de foi pour les autres qui peuvent ſe ſervir des mêmes argumens contre nous, & opoſer conſience à conſience. Enfin, ils lui faiſoient voir que quiconque s'attachoit obſtinément à ce Principe, couvrant ſon opiniâtreté du voile de ſa conſience, ne devoit point jouïr du droit de Citoyen, vû que c'eſt le devoir d'un bon Citoyen d'obéir aveuglément aux Loix de l'Etat; & que de ne vouloir pas, ou de dire qu'on ne peut pas rendre une telle obéiſſance, c'étoit donner dans la folie des Fanatiques qui veulent qu'il n'y ait point d'autre régle dans l'Etat que le dictamen de la conſience. Mais comme les raiſons, ni les preuves ne ſont aucun effet ſur l'eſprit des Fanatiques, celui-ci ne voulut point démordre de ſes ſentimens; c'eſt pourquoi il fut condamné à l'exil. Ainſi la troupe des Exilés fut cette fois-là de trois, d'un Innovateur, d'un Métaphiſicien, & d'un Fanatique. Vers le commencement du mois de Bouleau, on nous tira des priſons, & on nous conduiſit en des lieux ſeparés. Je ne ſaurois dire ce qui arriva à mes Collègues; J'étois trop occupé de mes propres affaires, pour prendre garde à celles des autres, Ce que je ſai de ſûr, c'eſt qu'ayant été conduit au lieu accoûtumé, je fus enfermé dans le cofre avec les vivres néceſſaires pour un voyage

de

de quelques jours. Peu de tems après, les oiſe aux voyant qu'on ne leur donnoit plus à manger, pour les avertir en quelque ſorte qu'ils devoient partir, prirent leur vol, fendant les airs avec une rapidité merveilleuſe. Les Habitans de la Région ſouterraine croyent communément, que l'eſpace entre la Planète de Nazar, & le Firmament eſt de cent milles; je ne ſaurois dire ſi cette ſuputation eſt juſte ou non; mais ſeulement qu'il me ſembla que cette eſpèce de navigation aërienne avoit duré vingt-quatre heures. Un long ſilence avoit régné pendant ce voyage, mais enfin un bruit confus commença à fraper mes oreilles, & me fit juger que j'aprochois de quelque terre habitée. Je compris, un moment après, que les Oiſeaux étoient dreſſés & exercés avec ſoin; car ils posèrent leurs cofres avec tant d'adreſſe & d'habileté, que rien ne ſouffrit le moindre dommage. Alors je me vis environné d'une multitude extraordinaire de ſinges, dont la vue ne m'éfraya pas peu, me ſouvenant de ce que j'avois ſouffert de la part de ces Animaux ſur la Planète de Nazar. Mais ma frayeur redoubla lorsque j'entendis ces ſinges diſcourir entre eux, & que je les vis ſe promener vétus d'habits de différentes couleurs. Je compris cependant que ce devoient étre les Habitans de la terre où je venois d'aborder; & comme j'étois accoûtumé à voir des monſtres, je commençai à reprendre courage, ſurtout lorſque je

vis

vis ces ſinges s'aprocher de moi d'un air d'afabilité, me tirant doucement de ma cage, & me recevant avec humanité comme un nouvel hôte. Ils venoient tour à tour auprès de moi, m'adreſſant ces mots, *Pul Aſſer*. Comme ils repetoient ſouvent cette bien-venue, je la repetai auſſi, & cela excita de grands éclats de rire parmi eux, marquant par leurs geſtes qu'ils ſe plaiſoient à m'entendre proférer ces paroles. Cela me fit juger que ce Peuple étoit léger, babillard, & amateur de nouveautés. Vous auriez dit d'un tambour à les entendre parler. Leurs paroles partoient-tout d'une-haleine, avec une volubilité ſemblable à un torrent. En un mot, ils étoient, dans l'habillement, les mœurs, la langage & la figure du Corps diamétralement opoſés aux Potuans.

D'abord ils parurent étonnés à l'aſpect de ma figure, & cela parcequ'ils ne me voyoient point de queuë: Car comme de toutes les Brutes il n'y en a point qui ayent plus la forme du Corps humain, que les Singes, ſi j'avois eu une queuë ils m'auroient pris pour un Animal de leur eſpèce, d'autant plus que tous ceux qui avoient été aportés chez eux de la Planète de Nazar, leur avoit paru d'une figure fort différente. Dans le tems de mon arrivée la mer étoit extremement enflée à cauſe du voiſinage de la Planète de Nazar; car de même que ſur notre globe le mouvement de l'Ocean s'acorde avec le cours de la Lune, ainſi

la Mer de ce Firmament, croît & décroît ſelon le cours ou le décours de la Planète de Nazar.

Je fus d'abord conduit dans une grande maiſon toute brillante de pierreries, de miroirs, de marbre, de vaſes prétieux & de tapiſſeries. Il y avoit des ſentinelles à la porte, ce qui me fit comprendre que ce Logis n'étoit pas celui d'un Singe du commun. En effet j'apris bientôt que c'étoit l'Hôtel du Conſul. Celui-ci curieux de pouvoir s'entretenir avec moi, fit venir des maitres-de-langue pour m'aprendre celle du Païs. Au bout de trois mois j'en ſus aſſés pour pouvoir ſoûtenir une converſation, & je croyois d'avoir mérité l'admiration publique par la promtitude de mon génie, & la force de ma mémoire: mais je me trompois, & j'avois paru d'un eſprit ſi tardif & ſi hébété à mes Maitres, qu'ils avoient penſé pluſieurs fois perdre patience, & abandonner le Diſciple. C'eſt pour cela que, comme j'avois été ſurnommé Scabba, ou l'Etourdi, chez les Potuans, à cauſe de la hâtiveté de mon eſprit, ces Singes-ci, à cauſe de ma ſtupidité & de ma lente conception, me nommèrent par ſobriquet *Kakidoran*, c'eſt-à-dire, le Nigaud: car il eſt bon de remarquer qu'ils n'eſtiment que ceux qui conçoivent d'abord les choſes, qui ſe répandent en verbiages, & qui parlent avec rapidité. Dans le tems que j'aprenois la Langue de ces Singes, mon Hôte me ména pluſieurs

fois par la Ville, qui me parut abonder en toute sorte de luxe & de magnificence; car nous étions souvent obligés de nous faire place par la force, au travers des Chaises, des Carosses des Valets & d'une foule de Peuple qui rempliſſoit les ruës; mais tout cela n'étoit pourtant rien ſi on le compare avec le luxe gui régne dans la Capitale, où l'on voit en racourci tout ce que la vanité des Hommes peut inventer.

Dès-que j'eus apris la Langue, mon Hôte me ména à cette ville, dans le deſſein de me donner en préſent à un Sénateur dont il eſpéroit de captiver les bonnes graces par un don ſi extraordinaire. Le deſſein étoit d'un Singe qui entend ſes interêts, car il faut ſavoir que le gouvernement du Païs eſt ariſtocratique, en ſorte que l'autorité ſouveraine réſide dans le Sénat, dont les Membres ſont tous Patriciens depuis le prémier juſqu'au dernier; & tout ce qui eſt de famille plébeïenne, ne peut prétendre qu'à la charge de Capitaine ou de Juge de quelque ville médiocre. Quelques-uns parviennent pourtant au Conſulat; mais il faut qu'ils ayent quelque mérite éclatant; comme mon Hôte qui n'étoit parvenu que par cette voye; car il avoit un génie ſi fécond, que dans l'eſpace d'un Mois, il avoit forgé vingt-huit Projets; & quoiqu'ils ne s'acordaſſent pas avec l'utilité publique, ils étoient pourtant des preuves de la fécondité de ſon eſprit; propres à le rendre ré-

com-

commandable; car dans tout le monde ſouterrain, il n'y a point de païs où les Innovateurs ſoient plus eſtimés que dans cette République. La Ville Capitale s'apelle Martinie; elle donne ſon nom à tout le Pais; & eſt fameuſe par l'avantage de ſa Situation, par la beauté des Ouvrages qu'on y fabrique, par ſon commerce, ſa navigation, & les Vaiſſeaux de guerre qu'on y équipe. Je ne la crois pas inférieure à Paris quant au nombre de Maiſons & d'Habitans. Les ruës y fourmilloient de tant de monde quand j'y arrivai, que nous étions obligés de fraper à droite, & à gauche pour pouvoir paſſer, & nous rendre au quartier où le Syndic du grand Sénat étoit logé; car c'étoit à lui à qui le Conſul avoit réſolu me donner.

Quand nous fumes proche de l'Hôtel de Mr. le Syndic, mon Hôte s'arréta pour s'atifer, ne jugeant pas à propos de paroitre devant ſon ſupérieur ſans étre un peu paré. Là-deſſus je vis acourir par troupes certains Domeſtiques apellés vulgairement Malkattes, ou Atifeurs, dont on ſe ſert avant que d'entrer chez les Sénateurs. Ces Gens-là ſe tiennent aux environs des Palais des Magiſtrats, & dès-qu'ils voyent quelcun qui veut entrer, ils volent à lui, vergetent ſes habits, en ôtent les taches & redreſſent juſqu'aux moindres plis qu'il peut y avoir. L'un d'eux s'empara d'abord de l'épée du Conſul, la frotta, & la rendit luiſante, l'autre lui

attacha des rubans de diverſes couleurs à la queuë: car ces Singes n'ont rien de plus à cœur, que la parure de leurs queuës. J'ai vû des Sénateurs, & ſurtout des Femmes de Sénateurs, qui à certains jours de fêtes paroient leurs queuës, & y mettoient des Ornemens pour plus de mille écus de notre monnoye. Mais pour revenir au Conſul, un troiſiême Atifeur vint avec un inſtrument géométrique, pour examiner les dimenſions de l'Habit, & pour voir s'il étoit fait ſelon les régles de proportion & de ſymetrie. Un quatriême vint avec une bouteille de fard dont il lui barbouilla le viſage. Un cinquiême examinoit ſes pieds, dont il rognoit les ongles avec une dextérité admirable. Un ſixiême aporta de l'eau de ſenteur dont il lui donna à laver. Enfin, pour couper court, l'un prit un linge pour le ſecher, l'autre un peigne pour le peigner, & un miroir pour le faire mirer; le tout ſe fit avec autant de ſoin & d'exactitude, que nos Géométres ont coûtume d'en apporter en meſurant, & en enluminant leurs cartes géographiques: „Quels attirails, me diſois-je alors tout bas„ ne „faudra-t-il pas aux Dames pour ſe parer, s'il „en faut tant aux Meſſieurs! Et en effet les Femmes de Martinie donnent dans un excés qui n'eſt pas croyable, & elles cachent leur laideur ſous une ſi grande quantité de fard, qu'à Force de vouloir briller, elles ſe rendent dé-

goû-

goûtantes. La ſueur ne ſe méle pas plûtôt avec ce fard, que ces Dames ſentent le relant: à-peu-près comme pluſieurs ſauces mélées enſemble par un Cuiſinier; on ne ſait pas bien ce qu'elles ſentent; mais on ſait qu'elles ne ſentent pas bon.

Cependant mon hôte netteïé, peint & poncé comme je viens de le dire, entra dans l'Hôtel de M. le Syndic, ſuivi ſeulement de trois valets de pied. Arrivé dans la cour, il quitta ſes ſouliers de peur de ſallir le pavé qui étoit de marbre. On le laiſſa une heure dans le veſtibule, en attendant qu'on allât avertir M. le Syndic de ſon arrivée, & il ne fut introduit qu'après avoir fait les préſens par leſquels on achete dans ce Païs-là la faveur des gardes. Le Syndic étoit aſſis ſur une ſiége doré: Dès-qu'il nous vit, il fit de grands éclats de rire, & nous adreſſa mille queſtions triviales & puériles,

Le Conſul répondoit à toutes;
Et moi, l'on me voyoit ſuer à groſſes goutes.

A chaque réponſe

Notre Syndic, rioit, & retrouſſant ſont nez,
Pouſſoit des éclats forcenés.

Je croyois qu'on avoit voulu jouer une farce en élèvant ce Perſonnage à la Magiſtrature, & je ne pouvois pas comprendre comment la République avoit pû donner la charge de Syndic, qui eſt la ſeconde du Sénat, à un pareil Baladin. Je ne laiſſai pas paſſer long-tems ſans en dire mon ſentiment à mon Hôte; mais celui-ci

m'assura que M. le Syndic étoit un Homme de mérite qui avoit beaucoup d'aquis, & il m'en donnoit pour preuve les différens emplois qu'il avoit exercés dans le même tems, lorsqu'il étoit encore tout jeune; ajoutant qu'il avoit une conception si aisée & si vive, qu'il traitoit les plus grandes affaires parmi les pots & les verres; & que même à ses repas, il forgeoit un Edit toutes les fois qu'on desservoit, & en dressoit la minute avant que le Maitre d'Hôtel eût changé les services. Je lui demandai là-dessus, si des ordonnances conçues en si peu de tems étoient de longue durée; & il me répondit qu'elles duroient jusqu'à-ce-qu'il plût au Sénat de les abolir. Cependant Monseigneur le Syndic s'entretint une demi-heure avec moi, discourant avec cette loquacité qu'on remarque en Europe chez les Fraters. Après quoi, il se tourna vers mon Hôte, & lui dit que je pourrois être reçu parmi ses Domestiques, quoiqu'il comprît bien à mon génie tardif

Que j'étois né dans le Païs des Sots,

& que par conséquent je fusse à peine bon à quelque chose. *J'ai aussi remarqué*, repartit mon Hôte, *une spèce d'engourdissement d'esprit en lui; mais lorsqu'on lui laisse le tems de réfléchir, il porte un jugement assés solide sur les sujets qu'on lui propose.* „Tout cela ne sert de rien ici; pour„suivit le Syndic; la quantité d'affaires n'y „souffre point de délai. Ayant dit cela, il vou-

il voulut connoitre si j'étois bien fort & bien robuste, & m'ordonna de lever de terre un fardeau qu'il fit aporter. Comme il vit que je m'en aquittois sans peine. „La Nature, me dit-„il, t'a refusé les qualités de l'esprit, & t'a pour-„vu de celles du corps„. En achevant ces mots il me fit passer dans un autre apartement, où je trouvai quantité d'Officiers & de Domestiques qui me reçurent avec beaucoup de civilité, mais qui me rompirent la tête par leurs jaseries & par leurs gesticulations. Ils me firent mille questions sur notre Monde; & comme je leur disois tout ce que je pouvois m'en rapeller, & qu'ils ne paroissoient pas encore satisfaits, j'étois obligé de méler le fabuleux avec le vrai; encore n'étoient-ils pas las de me questionner. Enfin mon Hôte sortit d'auprès du Syndic, & m'annonça que son Excellence me faisoit l'honneur de me retenir à sa Cour. Le discours du Syndic m'avoit fait juger déjà que l'emploi qu'il me destinoit n'étoit pas des plus brillans: je m'imaginois qu'il m'avoit placé parmi ses gardes, ou parmi les oficiers de sa bouche. Pour m'en éclaircir, je m'en informai du Consul, qui me répondit, que son Excellence avoit eu la bonté de me nommer son prémier Porteur-de-Chaise, avec vingt-cinq *Stalates* de gage. La Stalate de Martinie revient à deux écus de notre monnoye. Le Consul ajouta que son Excellence avoit promis de ne

m'employer qu'à la porter Elle & Madame ſon illuſtre Epouſe.

Je fus frapé de cette réponſe, comme d'un coup de foudre : je repréſentai combien il étoit indigne d'un Homme de famille d'étre employé à des fonctions ſi baſſes : mais je fus bientôt interrompu par les Officiers & les Domeſtiques, qui venoient par troupes m'aſſommer de leurs impertinentes félicitations. Enfin je fus conduit dans une chambre, où l'on m'avoit ſervi un ſouper, au-quel je ne fis pas grand mal ; car dès-que j'eus un peu mangé je me couchai dans le lit qu'on m'avoit préparé.

J'avois l'eſprit ſi agité qu'il m'étoit impoſſible de fermer l'œil. L'acueil que ces Singes m'avoient fait, me revenoit toujours dans la tête, & certainement il falloit avoir une patience Spartaine pour digérer l'affront qu'on m'avoit fait. Je déplorois le ſort où j'étois réduit dans ce païs, & je le trouvois plus dur que celui que j'avois eu ſur la Planète de Nazar. „Helas, me diſois-je, que deviendroit ici le grand „Chancelier de Potu, ce Perſonnage ſi rare à qui „il faut un mois entier pour dreſſer un Edit? „Quel ſeroit le ſort de la Préſidente Palmka „dans ce Païs où les Sénateurs font des Ordon„nances parmi les pots & les verres? Certaine„ment ils ſeroient l'un & l'autre dans une très-pe„tite conſidération„. De-là je conjecturois, que j'avois quitté le Païs des Sages pour venir dans celui

celui des Foûs. Fatigué de toutes ces idées, je m'endormis enfin. Je ne ſaurois dire au juſte combien de tems mon ſomeil dura ; car dans la Martinie, il n'y a point de différence entre le jour & la nuit. On n'y voit jamais d'obſcurité, ſi ce n'eſt à certains tems réglés, lorsque par l'interpoſition de la Planète de Nazar, le ſoleil ſouterrain eſt éclipſé. Cette Eclipſe eſt ſurtout remarquable lorſque la planète, laquelle nâge aſſés près du Firmament, offusque totalement le Soleil par ſon Ombre. Mais comme cela n'arrive qu'aprés de longs intervalles de tems, & que le Soleil à cela près, donne toujours perpendiculairement ſur ce païs, on n'y diſtingue ni nuits, ni ſaiſons. De-là vient que les Habitans ont pratiqué des bois, des Allées, & des Caves pour ſe garantir des ardeurs du Soleil.

A peine je m'étois réveillé, que je vis entrer dans ma chambre un Sapajou, qui ſe diſoit mon camarade, & qui avoit ordre de m'attacher avec de la ficelle, une queuë poſtiche au derrière, pour me rendre ſemblable aux autres Singes du Païs. Ce Sapajou m'avertit en même tems, de me tenir prêt pour porter Mgr le Syndic à l'Académie, où il devoit ſe rendre dans une heure, ayant été invité avec les autres Sénateurs à venir aſſiſter à un Programme public, qui devoit ſe faire à l'occaſion d'une promotion au Doctorat, vers les quatorze heures après midi ; car il eſt bon de remarquer que quoiqu'on ne puiſſe

distinguer les jours des nuits à cause de la clarté continuelle du soleil, on distingue cependant les tems par heures, demi-heures, & quarts d'heures, & cela par les moyens des Clepsydres, ou horloges, de sorte que les jours de la Martinie sont divisés en vingt-deux heures. Si cependant les Horloges d'une Ville venoient malheureusement à être dérangées, il faudroit avoir recours à celles d'un autre endroit pour les régler, parceque le Soleil lançant toujours ses raïons verticalement sur cette région, il ne peut y avoir d'ombre, ni par conséquent de montre solaire; & quelque part que l'on fasse un trou, pour profond qu'il soit, s'il n'est couvert, le soleil y donne de tous côtés. Quant à l'année, elle est réglée sur le cours de la Planète de Nazar, qui fait son Période autour du Soleil une fois plus vîte que le Firmament souterrain. A quatorze heures je commençai à entrer en exercice de ma charge, & nouveau Porteur, j'endossai la bricole; & la passant dans les battans de la chaise dorée j'eus l'honneur de porter son Excellence à l'Académie. Arrivés dans l'Auditoire, nous vimes deux files de Docteurs, & de Maitre-és-arts assis selon leur rang. Dès que ces Messieurs aperçurent le Syndic, ils se lévèrent tous, & lui tournèrent le dos, le saluant chacun de la queuë, car c'est-là leur manière de faire la révèrence, & c'est pour cela que Mrs. les Singes prennent tant de peine à orner leur queuë. Pour moi, j'avoue que je trouvai

vai cette coûtume fort ridicule; car chez nous c'eſt une marque d'indifférence, ou de mépris que de tourner le dos à quelcun; & voila comme chaque païs a ſa guiſe.

Celui qui devoit étre gradué paroiſſoit dans une chaire placée à l'extremité de l'Auditoire. L'Acte de la promotion fut précèdé d'une Théſe dont le Sujet étoit tel; *Diſſertation Phiſique d'inauguration, dans la-quelle l'on examine & l'on diſcute avec ſoin ce Problême très-important, ſavoir, ſi le ſon que rendent les mouches, & quelques autres inſectes vient de la bouche ou du derrière.* Le Préſident des Théſes entreprit de défendre le prémier de ces deux ſentimens. Il fut attaqué avec vigueur par les opoſans, & ſe défendit en lion; mais enfin la diſpute s'échaufa ſi fort qu'elle étoit ſur le point de dégènérer en combat ſanglant; & aſſurément on en fût venu aux mains, ſi le Sénat n'avoit arrèté cette fougue impétueuſe par ſon autorité. Pendant la diſpute, il y avoit des joueurs d'inſtrumens qui par leurs concerts animent les Ergoteurs quand ils laiſſent languir le diſcours, & qui les adouciſſent lorsquils s'échaufent trop: mais c'eſt dans ce dernier point qu'ils réuſſiſſent le moins; car il eſt bien difficile d'obliger les Eſprits à tenir un juſte milieu quand on diſpute ſur les choſes les plus importantes du monde; on en a tous les jours des Exemples ſur notre globe, où l'on voit d'étranges agitations, quand il s'agit de quelque

que-

queſtion creuſe & ſuſceptible de démèlés. Cependant cette querelle qui ſembloit ne devoir ſe terminer que par le ſang & le carnage, finit par des Eloges & des félicitations comme dans nos Univerſités où ſelon la coûtume générale, le Préſident décend de chaire toujours victorieux & triomphant. Ces Théſes qui avoient penſé devenir tragiques furent ſuivies d'une Farce, qui fut jouée ainſi: Celui qui devoit étre promu, s'aſſit au milieu de l'auditoire, auſſitôt trois Bedeaux de l'Univerſité s'avancèrent gravement & à pas comptés, & lui jettèrent un muid d'eau ſur la tête, après quoi ils le parfumèrent d'encens, & lui firent avaler un vomitif. Cela fait, ils ſe retirèrent, en inclinant trois fois la tête, & en déclarant à haute voix qu'il étoit duement & légitimement créé Docteur. Etonné à la vue de ces cérèmonies merveilleuſes & inconnues, je demandai à un Sapajou Homme-de-Lettres, qui ſe trouvoit près de moi, ce que tout cela ſignifioit. Celui-ci, déplorant mon ignorance, me dit, que l'encens & le vomitif marquoient que le Candidat devoit ſe défaire de ſes anciens vices, révètir de nouvelles mœurs, & ſe diſtinguer parlà du Vulgaire. Cette explication me fit revenir de mon étonnement, & raſſaſié d'admiration, je ne fis plus de queſtion, de peur de paſſer pour un Homme qui n'avoit vécu qu'avec des Bêtes.

Enfin le nouveau Docteur envelopé dans une robe verte & ceint d'une écharpe, fut reconduit à ſon

à ſon Logis par tout le Parnaſſe Martinien, aux fanfares, des timballes, des flutes & des trompetes: Comme il étoit de famille plébeïenne ou roturière, il ne fut point porté en chaiſe, mais traîné ſur une brouette qui étoit précèdée de Coureurs en habit de cérèmonie. Tout cela fut terminé, ſelon la louable coûtume, par un feſtin ſuperbe, où tous les Conviés ſe grisèrent de façon à ne pouvoir ſe ſoûtenir, de ſorte qu'il fallut les porter juſques dans leurs lits, dont ils ne ſe relevèrent que par le moyen des remèdes qu'ils prirent pour ſe rétablir. Cette promotion fut très-ſolennelle, comme il eſt facile d'en juger par ces derniers traits, & je puis dire que je n'en ai jamais vû où l'on ait mieux bû, & qui ait été par conſéquent plus académique; je ne crois pas non plus que ſur notre globe il y ait de Docteur plus légitiment gradué que celui dont il s'agit.

Les Procés ſe jugent dans ce païs-là avec une viteſſe étonnante, & je ne puis qu'admirer la facilité de cette nation à concevoir & à décider les choſes ſur le champ & ſans aucune reflexion. Souvent avant-que les Avocats ayent fini leurs Plaidoyers, les juges ſe levent & prononcent la Sentence avec autant de vîteſſe que d'élègance. J'ai ſouvent été voir les Tribunaux dans le tems de l'audience, pour ſavoir de quelle manière on procèdoit aux jugemens. D'abord je trouvai que les Sentences étoient fondées ſur la juſtice & ſur l'équité; mais lorsque je vins à les examiner de près,

près, elles me parurent folles, iniques, & contradictoires, en sorte qu'il me sembloit plus raisonnable de remettre un différend à la *décision* d'un coup de dez, qu'à celle des Juges de ce païs-là. Je ne saurois rien dire des Loix, à cause des changemens perpétuels qu'on y fait, & qui égale celui des habits, dont les modes changent d'un an à l'autre. De-là vient qu'on punit aujourd'hui des actions qui n'étoient point criminelles lorsqu'elles furent commises, mais qui le sont devenues dans la suite par l'établissement d'une nouvelle Loi. C'est ce qui fait aussi que les Coupables apellent d'un Tribunal subalterne à un Tribunal Supérieur, espérant de pouvoir se tirer d'affaire par ces délais, ce qui ne manque pas d'arriver, pour peu que le procés dure, car il survient une nouvelle Loi, contraire à la précèdente, qui justifie l'action pour laquelle on est en litige. L'inconstance & la légèreté de ce Peuple sont inconcevables. Les Loix & les coûtumes les plus utiles cessent d'étre de leur goût des-qu'elles cessent d'étre nouvelles. Les Avocats sont fort estimés dans ce païs-là pour leur subtilité. Il y en a qui savent si bien faire tourner la roue (pour me servir de leurs expressions) qu'ils affectent de ne vouloir se charger que de causes douteuses ou même injustes, afin de pouvoir montrer leur adresse dans la dispute, & avec quel art ils savent changer le noir en blanc. Souvent les Juges favorisent ces Avocats lorsqu'ils ont mon-

montré beaucoup de ſubtilité, pourvû ſeulement que la cauſe ait été un peu débatuë: „Nous „avons bien remarqué, diſent ces Juges, l'injuſtice de cette cauſe, mais il a fallu donner quelque choſe à l'adreſſe, avec laquelle elle a été „défendue.

Les Docteurs de ce Païs-là enſeignent le Droit pour différent prix, ſelon la nature des procés. Par exemple, ceux qui inſtruiſent dans la maniére défendre une cauſe mauvaiſe & injuſte, ou comme on dit communement, dans l'art d'éblouïr par de belles paroles, exigent vingt Stercolates; mais ceux qui enſeignent à défendre les bonnes cauſes n'en tirent que dix. Les formes du droit ſont en ſi grand nombre, qu'il n'eſt pas poſſible d'en voir le fonds, envelopées comme elles le ſont dans ce cahos de Loix entaſſées les unes ſur les autres: car les Martiniens ayant le génie haut & vif, ne peuvent ſoufrir ce qui eſt ſimple & dépouillé d'embaras; ils ne font cas que de ce qui eſt ſubtil, embrouillé, confus & obſcur. Ils portent ce goût jusques dans les matiéres de Réligion. Celle qu'ils profeſſent ne conſiſte point dans la pratique, mais dans de vaines ſpéculations. Ainſi il y a dans leur Théologie deux cens trente opinions différentes touchant la figure ſous laquelle il faut concevoir la Divinité; trois cens quatre vingt ſeize ſur la nature & la qualité des Ames. S'ils fréquentent les Ecoles de Théologie, ce n'eſt pas pour y apren-

y aprendre à bien vivre, & à bien mourir, mais pour s'inſtruire dans l'art & la ſubtilité avec laquelle les Orateurs ſacrés s'expriment; car plus il y a d'obſcurité dans leurs diſcours, plus ils ſont aplaudis, tant il eſt vrai que ce Peuple ne trouve beau que ce qu'il ne comprend pas. Les Prédicateurs s'attachent plus aux paroles, qu'aux choſes, & s'apliquent davantage au choix des mots, au tour des phraſes, & des périodes, qu'à la force du raiſonnement; ne ſe ſouciant pas de perſuader leurs Auditeurs, mais de flatter leurs oreilles, & de les amuſer par l'arangement étudié de leurs diſcours. Tout cela m'empécha de parler de la Réligion Chrétienne qui eſt dépouillée de tout fard & de toute pompe, & dont la ſimplicité ne prouve pas peu la verité.

J'ai dèja dit qu'il n'y avoit point de Païs au monde, où les Innovateurs fuſſent plus eſtimés que chez les Martiniens, qui en effet font plus ou moins cas d'un projet ſelon qu'il eſt plus ou moins abſurde. Un jour j'expliquois à un certain Sapajou la nature de la terre, lui prouvant qu'elle étoit habitée ſous ſa ſuperficie. Sur cela mon Homme ſe mit en tête de faire creuſer pour s'ouvrir un paſſage chez les Nations qui étoient ſouterraines à l'égard des Martiniens. Son projet fut reçu avec de grands aplaudiſſemens, & l'on établit aſſitôt une Compagnie *du Commerce Souterrain*, dont les Actions furent

furent bientôt remplies, les Martiniens acourant en foule pour porter leur argent à la Banque: Mais tout le projet s'en alla en fumée, & ne servit qu'à troubler l'Etat & à ruïner les Particuliers. On ne fit pourtant aucun mal à l'Innovateur, au contraire on le loua d'avois eu une idée si relevée & si hardie, en sorte que les Martiniens disoient hautement que si leur entrepriſe n'avoit pas reüſſi, ils avoient du moins

- - - - *La gloire de l'avoir tentée.*

Cependant cette affaire m'ayant parfaitement instruit du caractère de cette Nation, je formai aussi le dessein de mériter son estime, & d'améliorer l'état de ma fortune par quelque invention singulière. Je m'apliquai à rechercher ce qu'il y avoit de défectueux dans l'Etat, & je crus y avoir reussi. En effet je m'aperçus que le Païs abondoit en Artisans inventifs & subtils, mais qu'il manquoit d'ouvrages utiles. Sur cela je proposai de faire une Loi pour l'établissement de quelques Ouvrages qui pussent étre avantageux à la République. Mais ce projet étoit trop sage & trop solide pour étre goûté par une nation qui n'aime que les folies & les bagatelles, aussi n'en retirai-je que du mépris & des railleries. Je m'emportai alors contre ma stupidité. *Tu n'es qu'un*

ſot, un lache, & tu mérites de paſſer tes jours dans le digne emploi de Porteur; c'eſt ainſi que je m'apoſtrophois moi-même. Je ne perdis pourtant pas courage, & ayant éprouvé que je n'avancerois rien à propoſer des choſes ſolides, je réſolus de tenter ſi je ne pourrois point ſurmonter la malignité de mon étoile par quelque projet extravagant & foû. Je m'en ouvris à un Sapajou, qui m'excita en m'adreſſant les Vers ſuivans:

Si tu veux te tirer de cet état ſi vil,
Et te donner un nom inſigne,
Fais quelque choſe qui ſoit digne
De la potence, ou de l'éxil.

Et comme il me raconta que pluſieurs avoient fait fortune par des fadaiſes, & des niaiſeries d'Enfans, ſurtout en inventant quelque nouvelle parure ou quelque nouvelle mode d'habit, je compris qu'il me falloit abſolument faire le foû avec des gens, qui étoient en délire. J'appellai donc à mon ſecours les inventions les plus extravagantes de nos Européens, & les ayant paſſées en revue dans mon imagination, je m'arrêtai aux ornemens de tête vulgairement nommés Perruques, & je réſolus d'en introduire l'uſage chez les Martiniens. Une choſe pouvoit beaucoup faciliter mon deſſein, c'étoit la quantité de chévres que le Païs nourriſſoit, & dont les poils étoient tout-a-

fait

fait propres à être trécés & frisés, d'ailleurs je n'étois point ignorant dans cette profession, mon bienheureux Tuteur l'ayant exercée, j'avois eu l'occasion d'en aprendre quelque chose. J'achete donc des poils de chévre, & je me fais une perruque que je me mets sur la tête. Dans cet équipage je me présente à Mgr. le Syndic, qui fut étonné à la vue de ce Phénomène. Il me demanda ce que c'étoit que cela, & sans, me donner le tems de lui répondre; il m'ôte la perruque de dessus ma tête, la met sur la sienne, & court au miroir pour se voir sous cette coiffure. Il fut si satisfait de sa figure, que tressaillant de joye, il s'écria, *Jupiter n'est point mon Cousin!* Il passa sur le champ dans l'apartement de sa Femme, pour la rendre témoin du sujet de sa joye. Cette Dame agréablement surprise à cette vuë, ne put retenir ses transports; elle se jetta au coû de son Mari, l'assurant qu'elle n'avoit jamais rien vû de plus joli, que cette nouvelle coiffure, & toute la Famille fut de cet avis. Alors le Syndic se tournant vers moi „mon Pauvre Kakidoran, „me dit-il, si ce que tu viens d'inventer agrée „autant au Sénat qu'à moi, tu peux te pro„mettre une brillante fortune dans notre Ré„publique.

Je remerciai trés-humblement son Excellence de la bonne volonté qu'elle me témoignoit,

noit, & la supliai de se charger d'une Requête que j'avois dessein de présenter au Sénat sur ce sujet, ce qu'il me promit; & voici comme étoit conçuë cette Requête.

Excellentissimes, Illustrissimes, Tres-Généreux, Très-Nobles & Très-Sages Sénateurs & Seigneurs,

Le Penchant naturel, qui me porte à avancer le Bien public, m'a engagé à imaginer cette Coifure nouvelle & inconnue jusqu'à ce jour, que j'ai l'honneur de présenter à vos Excellences, & que je soûmets à l'examen de Votre très-grave Tribunal, ne doutant pas qu'elle n'ait le bonheur de lui plaire; vû que cette nouvelle invention tend à la gloire & à l'ornement de la Nation, & qu'elle servira à faire connoitre au monde entier, que l'illustre Nation Martinienne est aussi distinguée du reste des Mortels par les ornemens qui rendent la figure extérieure respectable & majestueuse, qu'elle leur est supérieure par les qualités de l'esprit. Je puis proteſter sur ma conſience, que je n'ai point en vuë mon interêt particulier, & que je ne prétens à aucune récompense, m'estimant trop heureux si je puis avoir contribué à l'utilité publique, & à la gloire de la Nation. Si toutefois, vos Excellences jugeoient à propos de récompenser mon Ouvrage, j'y souscrirois de bon cœur, pour faire connoitre à toute la terre, jusqu'où s'étend leur munificence, & pour animer les autres à inventer des choses aussi utiles, & même d'avantage, s'il étoit possible. C'est dans cette seule vuë que je ne m'oposerai point aux Bienfaits dont il plaira au Sénat & au Peuple de Martinie de me gratifier. Du

reste

reſte je me recommande aux bonnes graces de Vos Excellences, & j'ai l'honneur d'être

Illuſtriſſimes Seigneurs,

Votre trés humble & trés obeiſſant Serviteur

A Martinie le Septiême du Mois d'Aſtral.

KAKIDORAN.

Le Syndic ne manqua pas de produire en plein Sénat & la Requéte & la perruque. J'appris que le même jour toutes les affaires avoient ceſſé, & qu'il n'avoit été queſtion que d'examiner la Perruque, tant elle avoit frapé les Eſprits de cette grave Compagnie. Cependant on en vint aux opinions; l'ouvrage fut loué, on accepta les offres de dévoüment de l'ouvrier, & on lui fixa une récompenſe. Il n'y eut que trois Sénateurs qui s'oposèrent à cette réſolution; mais on ſe moqua d'eux, & on les traita de gens groſſiers, & peu dignes des charges qu'ils occupoient.

L'Arrêt du Sénat ayant été dreſſé, je fus mandé pour comparoitre dans la ſalle de l'Aſſemblée. Dès-que je fus entré, un Sapajou des plus âgés ſe leva, & me remercia au nom de l'Etat, m'aſſurant qu'on pourvoiroit à ce que j'euſſe une récompenſe proportionnée au mérite de mon invention; après-quoi, il me demanda combien il me faudroit de tems pour faire une ſeconde coiffure pareille à celle-là. Je répondis ſur le prémier point, que j'étois aſſés récompenſé par

les aplaudiſſemens que tant de grands Perſonnages donnoient à mon travail, & par les éloges d'un Sénat auſſi illuſtre. Sur le ſecond point, je promis une autre Perruque dans l'eſpace de deux jours, & que pourvû que jeuſſe quelques ſinges adroits, à qui je puſſe montrer mon art, je me faiſois fort de fournir dans l'eſpace d'un Mois toute la Ville de Perruques. A ces mots le Syndic me parla ainſi. „ A Dieu ne plaiſe, Kakido-„ran, dit-il, que cet ornement ſoit commun à „ toute la Ville, & s'aviliſſe ainſi par un uſage „ trop répandu. C'eſt par cette parure qu'il faut „ que les Nobles ſoient diſtingués des Roturiers. Cet avis fut aplaudi de tous les Sénateurs, & l'on chargea les Cenſeurs de prendre bien garde, que l'Arrêt du Sénat ne fût pas violé & que perſonne ne s'avisât de porter Perruque, à moins qu'il ne fût du Corps de la Nobleſſe, de peur que les Roturiers ne ſouïllaſſent un ornement reſervé aux têtes des Patriciens. Mais cette ordonnance eut le ſort qu'ont toutes les Loix concernant le Luxe; lorſqu'on y énonce des exceptions; elle ne fit qu'exciter d'avantage le Peuple à la tranſgreſſer ; car comme la mode des Perruques plut à tout le monde, ceux des Citoyens qui avoient de l'argent, ou des Amis achetèrent des titres de nobleſſe, de ſorte qu'en fort peu de tems une partie de la Ville fut ennoblie. Enfin comme ce feu-là ſe répandit dans les Provinces, qu'on acouroit de tous les côtés pour

pour préſenter des ſupliques au Sénat, & comme on en étoit fatigué, on réſolut de lever l'Arrêt prohibitif, & de permettre à un chacun l'uſage des tignaſſes de manière qu'avant mon départ de Martinie, j'eus le plaiſir de voir toute la nation entignaſſée (*) Ce fut un ſpectacle bien plaiſant de voir tout un Peuple de ſinges enterré dans de vaſtes Perruques. Le projet plut néanmoins ſi fort, qu'il donna lieu à l'établiſſement d'une nouvelle Epoque qui fut nommée dans les Annales Martiniennes; l'an des Tignaſſes.

Pour revenir à ce qui me regarde, je dirai que je me vis comblé d'éloges, couvert d'un manteau de pourpre, & reporté au Logis dans la chaiſe de Mgr. le Syndic, en ſorte que le Porteur, qui étoit mon collègue autrefois me ſervit ce jour-là de cheval. Le même jour je fus admis à la table du Syndic ce qui continua ſur ce pié-là. Cependant cet heureux prélude de bonheur ne me parut pas devoir étre négligé; je réſolus de pourſuivre ma pointe, & comme on m'avoit donné des gens pour m'aider à travailler, j'eus bientôt fait autant de Perruques qu'il en falloit à tout le Sénat; & après-qu'un Mois ſe fut écoulé dans cette occupation, on m'acorda des Lettres de nobleſſe conçues en ces termes:

„Le Sr. Kakidoran, natif d'une certaine Ville „qu'on apelle Europe, ayant ſi bien mérité de

* J'abandonne cette expreſſion à tous les Chiens-Couchans qui vont à la chaſſe des mots.

„la République, par une invention auſſi noble „que ſalutaire, & s'étant rendu par-là toute la „Nation Martinienne redevable; nous avons „réſolu, de l'agrèger au Corps de la nobleſſe, „en ſorte que lui & tous ſes Décendans ſoient „tenus dès aujourd'hui pour bons & vrais no- „bles, & qu'ils jouïſſent des droits, priviléges & „immunités attachées à cette qualité. Nous „ordonnons auſſi que ledit ſieur ne ſoit plus „nommé Kakidoran, mais Kikidorian. Enfin „comme ce nouvel état demande quelque éclat, „nous lui avons aſſigné une penſion de deux „cens Patars par an, afin qu'il ait dequoi ſoûte- „nir ſa neuvelle dignité. Donné dans la Salle „du Sénat de Martinie le 4eme du Mois de „Merian. *Scellé du grand Sceau du Sénat.* C'eſt ainſi que de vil Porteur je fus élévé à la Dignité de noble. Je vécus quelque tems dans une grande gloire & une proſpérité parfaite. Les Martiniens remarquant que j'étois bien avant dans les bonnes graces du Syndic, me faiſoient beaucoup la cour. Ils pouſſèrent la baſſe flaterie juſqu'à m'atribuer dans des vers faits à ma louange, des vertus que je n'avois certainement point. Quelques-uns ne balancèrent pas de faire une longue liſte de mes Ancêtres, & de me faire décendre en droite ligne des Héros qui avoient ſervi la République dans les prémiers ſiecles: ils ſavoient pourtant bien que

j'étois

j'étois né dans un Monde inconnu. Mais je ne me ſouciois guére d'une pareille Gènéalogie, & je n'étois nullement curieux de me donner des Singes pour Ancêtres.

Comme c'eſt auſſi l'ordinaire chez les Martiniens de célèbrer les Queuës des grands Seigneurs, à-peu-près comme nos Poëtes célèbrent les apas de leurs Maitreſſes, bientôt je vis venir des Rimeurs à foiſon, qui m'aportoient des Poëmes faits à la loüange de ma queuë, quoiqu'ils fuſſent bien les fripons, que je n'en avois qu'une poſtiche. Enfin leur adulation alla ſi loin, qu'un Perſonnage qui n'étoit pas de la lie du Peuple à beaucoup près, mais dont je veux taire le nom par conſidération pour ſa Famille, n'eut pas honte de venir m'offrir la jouïſſance de ſa Femme, moyennant que je vouluſſe le recommander à Mgr. le Syndic. Ce vil penchant que tous les Martiniens ont à la flatterie, fait que leurs Annales ne valent pas la peine d'étre luës quant à la matière qui n'eſt qu'un vain fatras déloges; mais le ſtile en eſt vif, poli & élègant. Auſſi peut-on aſſurer que le Païs produit de meilleurs Poëtes que d' Hiſtoriens; & que dans le genre ſublime les Martiniens l'emportent ſur toutes les autres nations. J'avois joui d'une parfaite ſanté depuis que j'étois dans ce pais-là; quoique je fuſſe fort incommodé de la chaleur cauſée par cette préſence continuelle du ſo-

leil. Cela fut cauſe que je tombai enfin malade d'une fiévre violente, mais qui ne dura pas long-tems. Cependant j'eus beſoin d'un Médecin. Celui qu'on fit venir m'incommoda par ſon habil plus que ma fiévre. J'eus de la peine à m'empécher de rire dès que je le vis, l'ayant auſſitôt reconnu pour un Barbier, qui m'avoit raſé autrefois. Je lui demandai comment il avoit pu ſe transformer en ſi peu de tems de Barbier en Docteur en Médecine; il me répondit quil exerçoit l'une & l'autre profeſſion. Cela me fit balancer ſi je me fierois à ce Singe univerſel, & comme je lui témoignai que l'étendue de ſon ſavoir m'éfrayoit, & que j'aimerois mieux être entre les mains de quelcun qui ne fît profeſſion uniquement que de la médecine, il me jura bien ſaintement, qu'on ne trouveroit point un tel Médecin dans toute la Ville; ainſi je fus obligé de m'en remettre à lui. Ce qui augmenta mon étonnement, ce fut la promtitude du Barbier-Docteur, qui après m'avoir ordonné de prendre une certaine potion, s'en alla auſſitôt, allèguant qu'il avoit beaucoup d'autres affaires qui ne lui permettoient pas de s'arréter long-tems auprès de moi. Lui ayant demandé quelles étoient ces affaires ſi preſſantes, il me répondit que l'heure aprochoit où il devoit ſe rendre dans une petite ville du voiſinage

voiſinage pour y faire ſes fonctions ordinaires de Gréfier.

Cette Polymathie eſt fort du goût des Martiniens, en ſorte qu'ils ne ſe font point de ſcrupule d'exercer dans le même tems pluſieurs Offices opoſés. Ce qui leur donne cette confiance, c'eſt cette vivacité d'eſprit avec laquelle ils expédient tout: Mais les fautes & les bevues que je leur ai vu faire, m'ont convaincu qne les génies fougueux & pleins de feu, ſervoient plutôt à l'ornement qu'à l'utilité de la République.

Après avoir paſſé deux ans dans ce Pais-là, tantôt porteur, tantôt Noble, il m'arriva une aventure qui penſa être cauſe de ma perte. Je jouiſſois de la faveur de Son Excellence, & Madame ſon Epouſe me témoignoit tant d'affection que j'étois regardé comme le prémier de ceux qui partageoient ſes bonnes graces. Elle m'honoroit ſouvent de ſon entretien particulier, & elle ſembloit ſe plaire beaucoup avec moi, néanmoins elle m'avoit toujours parlé avec retenue, & je n'avois point ſujet d'interpréter mal ſes démarches, étant bien éloigné de ſoupçonner qu'une Femme de ce rang, ſi diſtinguée par ſa vertu, & par ſa naiſſance, cachât ſous le voile de l'amitié une paſſion impure. Mais avec le tems, ſes diſcours équivoques me firent naitre quelques ſoupçons, qui furent conſidérablement augmentés,

Par

Par ſes airs affectés, ſes geſtes enfantins,
Ses ſanglots, ſes ſoûpirs, ſouvent même ſes larmes.

Enfin j'ouvris entiérement les yeux, quand je vis entrer chez moi une Fille de chambre de la Dame qui me remit de la part de ſa Maitreſſe la Lettre ſuivante.

Trés-cher Kikidorian,

Ma naiſſance, & la pudeur qui eſt le partage de notre Séxe, ont empeché juſqu'à-préſent les étincelles de mon amour renfermées dans mon cœur, d'éclater au dehors & de dégènérer en incendie; mais enfin je ſuis trop preſſée de ma paſſion, pour que j'en puiſſe cacher plus long-tems la violence.

Pardonne cet indigne aveu
Que l'excés de l'amour m'arrache.

PTARNUSE.

Je ne ſaurois exprimer combien je fus frapé à la vue de cette déclaration inattenduë. Mais comme j'aimois mieux m'expoſer à la vangeance d'une Femme mépriſée, que de troubler les droits de la nature, en mélant mon ſang avec une Créature hétèrogéne, je répondis en ces termes:

Madame,

La bienveillance dont Mr. le Syndic m'a toujours honoré, & les bienfaits dont il m'a comblé, quelque peu digne que j'en fuſſe, tout cela, dis-je, me met dans une impoſſibilité morale de ſatisfaire vos deſirs; ſans compter une infinité d'autres motifs que j'omets, & qui me déterminent à m'expoſer plutôt, Madame, à votre colére, que de conſentir à une choſe ſi criminelle

parmi

parmi les Créatures raiſonnables. Vous exigez de moi ce qui me paroit plus dur que la mort, & vous me chargez d'un office, dont je ne puis m'aquitter ſans couvrir de honte & d'ignominie toute votre illuſtre Famille, un office dont le préjudice rejaillit principalement ſur la perſonne de mon Maitre. Je vous proteſte donc, Madame, que je ne ſaurois conſentir à votre déſir, quoiqu'en tout autre occaſion je me fiſſe un honneur de vous marquer mon entière obéiſſance.

KIKIDORIAN

J'ajoutai au bout de la Lettre le vers ſuivans par manière d'avis.

Conſiderez l'ignominie.
L'oprobre, & la honte infinie,
Où vous allez vous plonger ſans retour.
Si vous ne combattez cet impudique amour:
Dans la retraite & le ſilence;
Il en eſt tems encor; repaſſez à loiſir,
Quel eſt le ſolide plaiſir,
Que l'on goûte dans l'innocence:
Enfin rapellez bien à votre ſouvenir,
Pour acbever de vous guérir,
Ce que c'eſt que l'honneur, la pudeur, la décence.

Je cachetai cette Lettre de mon cachet & la remis à la Fille pour qu'elle la rendît à ſa Maitreſſe. Elle eut l'effet que j'avois prévu; c'eſt-à-dire, que l'amour de la Dame ſe changea en haine.

Elle tache d'abord d'exprimer ſa douleur,
Et le chagrin qui la déſole;
Mais la colère & la fureur
L'empéchent tour à tour, en lui preſſant le cœur,
De pouvoir proférer une ſeule parole.

Cette

Cette Dame ſi irritée diſſimula quelque tems avec moi, juſqu'à-ce-qu'elle eût ratrapé le Poulet quelle m'avoit écrit. Alors, elle ne garda plus de meſures. Elle ſuborna de faux témoins, qui aſſurèrent avec ſerment qu'en l'abſence de Mgr. le Syndic, j'avois voulu ſouïller ſa couche, Tout cela fut conduit avec tant d'adreſſe & de vraiſemblance, que le Syndic, ne doutant nullement de mon prétendu crime, me fit jetter dans un cu-de-baſſes foſſes. Dans cette extremité, il ne me reſtoit qu'un moyen de me tirer d'affaires, c'étoit d'avouer un crime que je n'avois point commis, & de demander grace & miſericorde à Mgr. le Syndic. Cette démarche pouvoit fléchir ſa colère ou du moins l'adoucir, & faire diminuer mon ſuplice. Je réſolus de prendre cette voye, ſachant combien il extravagant de vouloir plaider contre les Grands, ſurtout dans ce pais-là où l'on ne fait pas attention à la juſtice d'une cauſe, mais au rang des Parties litigantes. Ainſi je renonçai à toute défenſe, & j'eus recours aux prières, & aux larmes, ſupliant, non pas qu'on me remît entiérement la peine, mais qu'on voulût bien la diminuer.

Ce fut par cet aveu d'un crime auquel je n'avois jamais ſongé, que j'échapai à la mort, mais je fus, en revanche, condamné à une perpe-

perpétuelle captivité. On m'ôta mes Lettres de nobleſſe, & on les fit brûler par la main du Bourreau. Je fus moi-même mis à la chaîne, & condamné à paſſer mes jours à ramer ſur une Galère. Cette Galère apartenoit à la République, qui l'envoyoit aux Mézendores, ou Terres étranges. Ce voyage ſe fait une fois par an, & l'on part au commencement du mois de Radir. On va querir dans ce païs des Marchandiſes que la Martinie ne produit pas; en ſorte que les Mézendores ſont à l'égard de cette République, ce que les Indes ſont à l'égard de nous. La Compagnie du commerce Mézendorique eſt compoſée de Marchands nobles & roturieurs. Les Marchandiſes des Navires ſe partagent auſſitôt qu'ils ſont de retour, entre les intereſſés, ſelon le nombre d'actions qu'ils ont dans la Banque. Les Navires qui ſont, comme je l'ai dèja inſinué, des eſpêces de Galères, vont à voiles & à rames, chaque rame a deux Forçats qui la font agir, & c'eſt à quoi j'étois condamné. On conçoit bien que ce n'étoit pas ſans répugnance que je me voyois réduit à une ſi dure extrémité, d'autant plus que je n'avois rien fait qui eût pû mériter qu'on me mît avec des gens de ſac & de corde. Les Martiniens jugeoient diverſement de mon affaire, ils en parloient ſelon les différentes paſſions qui les animoient. Les uns croyoient

croyoient que j'étois coupable; mais ſi mon crime paroiſſoit atroce, la demi-grace quon m'avoit faite ſembloit auſſi parler en ma faveur. D'autres, diſoient que quand je ſeroi criminel, on devoit avoir égard à mes ſervices Les plus honnêtes des ſinges murmuroient entre eux & ſe diſoient à l'oreille, que j'avoi été fauſſement acuſé; mais perſonne n'oſoi prendre ma défenſe, de peur de s'attirer à do mes acuſateurs qui étoient puiſſans. Je réſo lus cependant de m'armer de patience, Un choſe me conſoloit, c'étoit ma navigatio prochaine; car comme j'étois toujours très avide de nouveautés, je me réjouiſſois d'avance eſpérant de voir dans ce voyage des choſe étonnantes, bienque je ne vouluſſe pourtan pas ajoûter foi à tout ce que les Marinier me racontoient, & qu'il ne pût m'entre dans l'eſprit qu'il y eût tant & de ſi étonnan prodiges dans la Nature. La Galère ſur la quelle j'étois, avoit divers Interprètes qu étoient aux gages de la Compagnie des Mé zendores, & c'étoit par leur ſecours que le trafic ſe faiſoit entre les deux nations.

CHA

* *

CHAPITRE XI.

NAVIGATION DE KLIMIVS AUX TERRES ÉTRANGES.

Avant que j'entre en matière, il eſt bon d'avertir les Cenſeurs rigides & de mauvaiſe humeur, de ne pas trop froncer le ſourcil aux choſes que je vais raconter, parcequ'elles leur paroîtront contraires à la Nature, & par-là même incroyables:

Chacun à ſon gré peut gloſer;
Mais je n'en veux point impoſer,
Par un pompeux amas de brillantes paroles:
Je raconte des faits, & non des fariboles.

Il eſt certain, que ce que je vai dire eſt incroyable, mais très-vrai, & j'en ai été le témoin oculaire. Les gens rudes & ignorans qui n'ont jamais mis le pied hors de leur porte, comptent pour Fable tout ce qui eſt au-delà de leur portée. Mais les ſavans, ſurtout ceux qui ſont verſés dans la Phiſique, & qui ont apris par l'expérience combien la Nature eſt féconde, & combien elle varie dans ſes productions, portent des jugemens plus équitables ſur les choſes que les voyageurs racontent quelque étranges qu'elles ſoient.

Eſt-on plus étonné dans les Alpes cruelles
De voir de tous côtés des cous longs & pendans.
L'eſt-on dans Meroë pour y voir des mamelles*
Plus groſſes la moitié que les plus gros Enfans?
Que dis-je! eſt-on ſurpris, quand on voit la nature
Prodiguer aux Germains la taille & la figure,
Leur donner un tein, blanc, des cheveux blonds, crépus,
Des yeux bleus, un air fier, des bras longs & charnus?
Mais que dirons-nous des Pigmées,
Et de leurs nombreuſes Armées,
Dont le plus grand Soldat n'a pas deux pieds de haut?
Cela nous paroit un défaut,
Dont la ſeule penſée à rire nous excite,
Et nous frape d'étonnement;
Mais pour la Gent courte, & petite,
Chez qui nul n'eſt fait autrement,
Ce ſpectacle n'a rien que de fort ordinaire.

On a vu autrefois dans la Scythie des Hommes, nommés Arimaſpes, qui n'avoient qu'un oeil au milieu du front, d'autres qui avoient la plante des pieds tournée devant derrière. On en a vu en Albanie qui avoient des cheveux blancs dès leur

* Ile d'Egipte: les Geographes varient fort ſur ſa Situation.

leur Enfance. Les Sarmates ne mangeoient que de trois en trois jours. En Afrique on célèbre encore la mémoire de certains perſonnages, qui faiſoient mille enchantemens en prononçant ſeulement quelques paroles. On a vû des gens chez les Illiriens, dont la vuë tuoit ceux, qui les regardoient trop long-tems quand ils étoient en colère. Ils avoient chacun deux prunelles à chaque oeil. Dans les montagnes des Indes, on a trouvé des Hommes qui avoient des têtes de chien, qui japoient comme ces Animaux, & on en a vû d'autres qui avoient leurs yeux derrière les épaules. On en a découvert d'autres aux extremités des Indes, qui avoient le corps tout heriſſé de poils, ou chargé de plumes comme des oiſeaux, ne prenant aucune nourriture, & ne vivant que de l'odeur des fleurs qu'ils vont humer. Qui eſt-ce qui croiroit ces choſes & pluſieurs autres ſemblables, ſi Pline Auteur * très-grave n'aſſuroit, non pas qu'il les a entendu raconter à quelcun, ou qu'il les a luës dans quelque livre, mais qu'il les a vuës de ſes propres yeux? Qui croiroit enfin que la terre eſt concave, qu'elle renferme, dans ſes entrailles, un ſoleil, & des Planètes, ſi ce miſtère n'avoit été decouvert par mon expérience? Qui croi-

* Pline le Naturaliſte étoit un bon homme, fort crédule, fort amateur du merveilleux, & qui a écrit beaucoup de choſes qu'il ne ſavoit que par des gens peu dignes de foi.

roit, dis-je, qu'il y a un païs habité par de Arbres animés & raiſonnables, ſi cette même expérience n'avoit ôté tout ſujet de doute. Cependant, je ne ferai de procés à perſonne pour en douter encore; car j'avoue, que j'ai eu moi même des ſcrupules à cet égard, avant que je fiſe ce voyage, & je traitois tout cela de contes à dormir debout.

Au commencement du Mois de Radi

Nous faiſons voile enfin, & nous fendons l vagues.

Pendant quelques jours nous eumes le vent favorable, qu'il ne fut point beſoin du tout d faire agir nos rames, vû ques les voiles ſuffiſoient pour nous faire voguer; ce qui m'accommodoit fort; mais quatre jours après,

Le vent tombe, & ſoudain la voile eſt inutile:
Allons, Forçats, courage, & d'une main agi
Exercez ſur les flots vos trenchans avirons.

Le Patron du Navire, ou ſi l'on aime mieux le Capitaine de la Galère, voyant combien c travail m'étoit dur, permit que je me repoſaſe de tems en tems, & m'exemta enfin tout fait de cet office d'eſclave. Je ne ſaurois din d'où lui vint cette compaſſion envers moi, ſi c fut parcequ'il étoit perſuadé de mon innocence, ou parcequ'il me jugeoit digne d'un meil

leu

leur sort à cause de la fameuse invention des Perruques. Il en avoit trois lui-même, qu'il me chargea de lui friser & acommoder; de sorte que me voila devenu de Forçat Friseur de perruques. La bonté du Capitaine alla toujours en augmentant, & lorsqu'il envoyoit un nombre de Personnes à terre, il me mettoit toujours de la partie, ce qui me donnoit lieu de satisfaire ma curiosité naturelle.

Nous fumes quelque tems sans rien voir de fort remarquable; mais bientôt

Au milieu de la mer nous vimes des objets,
Qui nous parurent fort étranges.

C'étoient des Sirènes, qui dés-que la Mer étoit un moment tranquille, acouroient en nâgeant vers notre navire, & nous demandoient l'aumône:

Elles étoient de forme humaine;
Charmantes & pleines d'apas
De la ceinture en haut; mais de-là jusqu'en bas
Elles n'offroient aux yeux qu'une horrible baleine.

La Langue qu'elles parloient étoit assés semblable à celle des Martiniens, aussi s'entretinrent-elles avec plusieurs personnes de l'équipage sans le secours d'aucun Interprète. Une d'entre elles me demanda un morceau de chair salée, & le lui ayant donné, elle s'écria

Tu seras un Héros puissant, & glorieux.

Cette prohètie me fit rire; la regardant comme vaine & extravagante, quoique les Marinier m'aſſuraſſent que rarement les predictions de Sirènes tomboient à faux. Après huit Jours de navigation, nous découvrimes les Païs que les Pilotes nomment Picardanie. En entrant dans le prémier Port, j'aperçus une Pie qui voloit autour de notre navire, & l'on m'aſſura que cette Pie étoit l'Inspecteur Général des doüanes & des gabelles. J'eus de la peine à m'empecher de rire en entendant cela, & en voyant un ſi grave perſonnage

S'élever dans les airs ſur des ailes de plumes.

Je jugeois par la figure de l'inſpecteur général de celle des Gardes de la Doüane, que je croyois devoir étre des Mouches, puiſque leur Général étoit une Pie. Celui-ci ayant aſſés voltigé autour du navire, prit ſon vol vers la terre & revint bientôt après avec trois autres Pies de moindre condition, & toutes enſemble elles ſe perchèrent ſur la Poupe de la Galère. Je crus que je creverois de rire, quand je vis quelques uns de nos Interprètes s'aprocher avec reſpect des ces Pies, & s'entretenir avec elles. La cauſe de leur venue étoit pour s'informer, ſelon la coûtume, s'il n'y avoit point de contrebande dans notre navire, & ſurtout de ces herbes, qu'on nomme vulgairement *Slac*. On vi

fit

site ordinairement tous les coins & recoins du navire, toutes les malles, coffres & hardes mêmes; pour découvrir s'il n'y a point de cette herbe qui est très-sévérement défenduë. La raison de cette défense vient de ce que les Habitans ont acoûtumé de donner des choses très-utiles en échange de ces herbes étrangères, qui diminuent aussi le prix de celles du Païs lesquelles servent néanmoins au même usage: De sorte qu'en cela les Picardans ressemblent aux Européens, qui n'estiment les choses qu'à proportion de l'éloignement des lieux d'où on les tire, & où elles sont produites. L'Inspecteur général des doüanes descendit avec les autres Pies dans notre Navire, & en sortant il nous regarda de travers, témoignant par-là que le commerce avec les Picardans nous seroit défendu; parce que nous avions de la contrebande. Mais le Capitaine de la Galère, sachant dèja par expérience de quels moyens il faut user, pour apaiser Ms. les Inspecteurs des Doüanes, fit présent de quelques livres de l'Herbe de Slac à celui-ci, qui faisoit tant de bruit, & il le rendit plus souple qu'un gant, de sorte qu'il nous permit de décharger notre navire, & de vendre toutes nos marchandises. Là-dessus, nous vimes arriver une troupe de Pies. C'étoient des Marchands, qui venoient faire des emplettes sur notre bord. Le Capitaine ayant ré-

ſolu, de débarquer ſon monde, deſcendit d'abord à terre lui quatriême, ordonnant au reſte de le ſuivre. Je fus du nombre des quatre qui l'acompagnèrent, l'autre étoit un Conſeiller du commerce, & le troiſiême un Interprète. Nous fumes invités à diner par l'Inſpecteur Général: le repas ſe fit ſur le plancher, parceque les Picardans ne pouvant ſe tenir aſſis, n'ont point l'uſage des tables. Les Services furent brillans & ſplendides. La cuiſine étant placée au plus haut étage de la maiſon, chaque ſervice décendoit au travers d'une eſpèce de gargouille, ſur un petit chariot tiré par des Pies. Le repas étant fini l'Inſpecteur nous voulut montrer ſa Bibliothéque. Elle étoit remplie d'une quantité conſiderable de livres fort petits; car les plus gros Volumes, & les in-folio étoient à peine de la groſſeur de nos étrennes mignonnes. Je pouvois à peine m'empecher de rire, lorſque je vis le Bibliothécaire voler au plus haut rang des livres pour en tirer les in douze, & les in octavo. Quant aux maiſons des Picardans, elles différent peu des nôtres pour la ſtructure, & les meubles, mais il eſt à remarquer que cette nation couche dans des lits ſuſpendus près du toit, où ils ſont placés comme des nids d'oiſeaux.

Quelcun me demandera peutétre, comment des Pies, qui ſont une des moindres eſpès ce-

ces d'oiſeaux, peuvent conſtruire des édifices de cette importance: mais cette dificulté eſt entiérement anéantie par mon témoignage, car j'ai vû bâtir de fond en comble une Maiſon, à la quelle on employoit à la verité quelques milliers d'Ouvriers, qui par leur nombre & leur facilité à voler ſupléoient au manque de forces. Et c'eſt pourquoi, les Edifices ſe bâtiſſent avec preſqu'autant de vîteſſe que chez nous. La Femme de l'Inſpecteur ne parut point; elle n'étoit pas encore relevée de couches; car les Acouchées ne ſortent point dans ce païs-la, tant que leurs Petits ſont hors d'état de voler; mais le mari nous dit, que dès-que les ſiens auroient des plumes ſa Femme ſortiroit.

Nous ne fimes pas un fort long ſéjour chez les Picardans, ainſi je ne ſaurois mieux les faire connoitre, ni donner de plus grandes lumiéres ſur la nature de leur Païs. Tout ce que je ſai c'eſt que la nation étoit en guerre avec ſes voiſins les Tourdes, ou Grives, & qu'elle étoit dans de grands embaras à cauſe d'une bataille livrée dans les airs, où les Picardans avoient été battus. Leur Général ayant été acuſé d'avoir donné lieu à la perte de cette bataille fut mis en arrêt, & par ordre du Conſeil de guerre on lui rogna les aîles, qui eſt un ſuplice guére moins dur que la mort chez cette nation. Aprés que nous eumes laiſſé nos marchandiſes, &

fait notre cargaiſon de celles qu'on nous avoit livrées en échange, nous remimes à la voile. Nous étions à peine à quelque mille pas du rivage que la Mer nous parut couverte de plumes, ce qui nous fit juger que c'étoit au deſſus de cet endroit que la bataille avoit été livrée entre les Pies & les Grives.

Après trois jours d'une heureuſe navigation, nous abordames au Païs de la Muſique. Nous jettames l'ancre, & nous décendimes à terre, faiſant marcher devant nous un de nos Interprétes avec une Baſſe. Cela me parut ridicule à moi qui ne ſavois pas à quoi pouvoit ſervir cet inſtrument; d'autant que nous étions dans des deſerts, où je ne voyois aucune trace de créature. Cependant notre Capitaine fit ſonner de la trompette, pour avertir les Habitans de notre arrivée. A ce bruit, je vis acourir trente Baſſes ou environ, qui marchoient ſur un pied, qui étoit le ſeul qu'elles euſſent. Tout cela me ſembloit un enchantement, n'ayant rien encore vu qui m'étonnaât d'avantage. Ces Baſſes, ou ces Violons, comme on voudra les apeller, que je compris étre les Habitans de ce pais-là, étoient faites ainſi: En haut, elles avoient un coû, au bout duquel étoit une tête fort petite; le Corps étoit lui-même étroit & ſerré. Il étoit couvert d'une certaine écorce polie, & placée de manière qu'entre elle & le corps

corps il y avoit encore une eſpace vuide. Au milieu du ventre & ſur le nombril, la nature avoit mis un chevalet avec quatre cordes. Toute la machine n'étoit ſoûtenuë que ſur un pied; de ſorte que chacun de ces violons, ſautant ſur une ſeule jambe, parcouroit en peu de tems des champs de grande étenduë. Enfin, pour couper court, on les eût pris pour de véritables inſtrumens à cauſe de la reſſemblance, ſi ce n'eſt qu'ils avoient deux mains & deux bras. D'une main ils tenoient l'archet, & de l'autre ils touchoient les cordes. Notre Interpréte les provoqua à un entretien: il prend l'inſtrument qu'il avoit aporté, &

D'une main adroite & légère
Il en tire de doux accens.

Bientôt on lui répondit, & enfin ils commencèrent à ſe communiquer mutuellement leurs penſées par la Simphonie. Il nous parut au commencement qu'ils jouoient *adagio*, & avec aſſés d'harmonie, mais un moment après ce furent des diſſonances qui écorchoient les oreilles. Enfin le tout ſe termina par un doux & agréable *præſto*, qui fit pouſſer des cris de joye à notre équipage, qui diſoit que cela marquoit qu'on étoit convenu du prix de notre cargaiſon. Nous aprimes en effet que les prémiers airs qui étoient ſur le ton grave avoit marqué le prélude de l'entretien, qui avoit tenu lieu de révèrences, & de complimens: Que pendant les diſſonan-

ſonances, il avoit été queſtion du prix des marchandiſes : Et qu'enfin le doux *preſto* ſignifioit que l'on étoit d'acord ſur l'achat, & ſur la vente ; & peu de tems après nous baclames notre Navire, & en tirames nos marchandiſes. Celle qui eſt de meilleur debit dans ce païs-là, c'eſt la colofane, dont les Habitans frotent le crin des archets, & les cordes qui ſont les inſtrumens de leur langage. De-là vient que ceux qui ſont convaincus de quelque crime, ſont punis par la privation de l'archèt, & cette privation, eſt à l'inſtar du dernier ſuplice, lorſqu'elle eſt perpétuelle. Ayant apris qu'on alloit juger un procés dans un Tribunal du voiſinage, j'y courus, pour voir comment on procèdoit au droit en Muſique. Je vis que les Avocats au-lieu de déclamation remuoient leur archèt, pour faire réſonner les cordes de leur ventre. Durant le plaidoyer, on n'entendoit que des diſſonances, & toute l'éloquence ſe bornoit à des remuemens de doigts & de bras. Dès-qu'on eut ceſſé de plaider, le Juge ſe leva, prit un archèt & joua *adágio* un air qui contenoit la ſentence, à la fin de la quelle, les Exécuteurs s'avancèrent & arrachèrent l'archèt au Coupable. Les Enfans de ce Païs-là reſſemblent à des Poches de Maitre à danſer. On ne leur permet point l'uſage de l'archet avant l'âge de trois ans complets. Dès-qu'ils ſont dans leur quatriême anneé, on les envoit

voit à l'Ecole où ils aprennent à tirer des ſons acordans de leurs cordes, & c'eſt-là ce qui s'apelle chez nous aprendre à lire & à écrire. Ils reſtent ſous la férule, juſqu'à ce qu'ils ſachent parfaitement mettre leurs cordes à l'Uniſſon. Nous étions fort incommodés de ces Enfans, qui nous étourdiſſoient avec leurs accens plaintifs. Notre Intrepréte, ſavant dans le langage muſical, nous aſſuroit que ces Enfans nous demandoient la charité d'un peu de colofane. Quand ils mendioient, ils rendoient un ſon grave ou *adagio*, & quand ils avoient obtenu, leur ſon devenoit vif, ou *preſto;* car c'étoit ainſi qu'ils rendoient graces. Mais un refus dérangeoit toute cette Orqueſtre. Ayant achevé heureuſement les affaires qui nous avoient retenus au Païs de la Muſique, nous remimes à la voile vers la fin du Mois de Caſan, & dans peu de jours nous découvrimes des terres dont l'odeur puante, nous fit juger que c'étoit la Pygloſſie, dont les Habitans différent peu des Hommes, excepté que n'ayant point de bouche ils parlent du derriére. Le prémier qui vint ſur notre bord étoit un riche Marchand, qui commençoit déja à vouloir traiter du prix de nos Marchandiſes. Malheureuſement pour moi, notre Barbier tomba malade auſſitôt que nous eumes abordé & jetté l'ancre au port, de ſorte que je fus obligé de me faire raſer par un

Fra-

Frater Pygloſſe, & comme ces ſortes de gens ont encore plus de babil dans ce païs-là, qu'en Europe, celui-ci empeſta ſi fort la chambre où il me raſoit, que nous fumes obligés d'y brûler bien de l'encens, pour en chaſſer la mauvaiſe odeur. J'étois dèja ſi acoûtumé aux choſes merveilleuſes, que je ne trouvois plus rien de trop étrange. Mais le défaut des Pygloſſes nous étant un peu trop dur à ſuporter dans leurs converſations, nous ne demeurames pas au-delà du tems neceſſaire à nos affaires, & nous partimes incontinent, de peur de nous trouver à un repas où un richard du Païs nous avoit invités. Son invitation nous fit frémir; ne pouvant y aquiécer ſans nous condamner à un continuel ſilence pendant que nous ſerions à table. Lorsque nous levames l'ancre pour ſortir du port, les Pygloſſes, rangés ſur le rivage, nous ſouhaitoient du derrière une heureuſe navigation, mais comme le vent venoit juſtement de ce côté-là, nous leur faiſions ſigne de rengaîgner leurs complimens; & je compris, alors qu'on peut étre incommode à force d'étre poli. Les Marchandiſes que les Martiniens aportent chez les Pygloſſes, ſont des eaux de ſenteur, & diverſes eſpèces d'aromates.

Nous cinglames vers la terre glaciale, dont l'aſpect fait frémir; & aucun païs ne m'a jamais paru plus malheureux & plus digne de compaſ-

paſſion que celui-là, qui n'offre aux yeux que de montagnes toutes couvertes de neige. Sur le ſommèt de ces montagnes, où le ſoleil ne porte jamais ſes raïons, on voit çà & là des Habitans de glace; car tout ce qui eſt ſur la cime des rochers ſouffre un froid continuel. De là vient qu'on n'aperçoit qu'un brouillard éternel, & s'il paroit quelque lueur, ce ne peut étre que la gelée blanche. Les Vallons au-deſſous de ces montagnes ſont au-contraire brûlés du feu qu'ils exalent lorsque le ſoleil éclaire: c'eſt pourquoi les Habitans n'oſent pas décendre des montagnes, à moins que le Ciel ne ſoit entiérement couvert, & dès-qu'ils voient le moindre raïon du ſoleil, ou ils retournent ſur leurs montagnes, ou ils ſe précipitent dans d'obſcures cavernes. Il arrive ſouvent que le ſoleil les ſurprend en chemin, & qu'il les fond, ou leur fait éprouver quelqu'autre mal. Les Criminels ſont amenés dans la plaine, quand le tems eſt bien couvert; on les attache à un pieu, & on les laiſſe-là expoſés aux raïons du ſoleil lorſqu'il reparoitra. Les Marchands emportent les Minéraux de ce Païs-la tout cruds; car les Naturels du Païs, ne pouvant ſoufrir le feu, ne ſauroient non plus forger les métaux. On croit toutefois que le commerce de la terre glaciale vaut plus qu'aucun autre des Mézendores. Tous ces Païs dont je viens de parler

ſont-

ſont ſous la domination de l'Empereur de la contrée dite proprement Mézendore ; car les autres Provinces ne reçoivent ce nom que par abus, & parcequ'il plait aux Voyageurs de le leur donner ; elles ſont neanmoins diſtinguées entre elles, comme on l'a déjà pu remarquer par ce que j'en ai dit dans ce Journal, La contrée où l'Empereur reſide, eſt comme le centre de ſes vaſtes Etats. Nous arrivames à la vue de la Capitale après huit jours de navigation. Nous y trouvames tout ce que les Poëtes nous ont chanté des ſocietés des Bêtes, des Arbres, & des Plantes doüées de raiſon. Là, tout Animal, tout Arbre qui obéit aux Loix de l'Etat peut avoir droit de Bourgeoiſie. On croiroit peutétre qu'un ſi grand mélange de créatures de diverſes formes & de diverſes eſpèces, devroit cauſer des troubles dans l'Etat : point du tout, & c'eſt cette même diverſité qui produit un très bon effet par la manière ſage dont les loix y ont reglé toutes choſes à l'égard des affaires & des emplois dont on ne charge perſonne à qui ils ne ſoient convenables. Ainſi les Lions commandent, à cauſe de leur courage naturel. Les Elefans compoſent le Sénat à cauſe de leur pénètration. Les Caméleons ſervent à la Cour parcequ'ils ſont inconſtans & ſujets au Changement. Les Troupes de terre ſont compoſées d'ours de Tigres & autres ſemblables

bles Animaux guerriers. Celles de mer ſont mélées de Boeufs & de Taureaux; parcequ'il faut des gens ſimples; mais rudes, durs, & inflexibles pour la mer. Il y a une Ecole de Marine où l'on inſtruit de jeunes Veaux, qui ſont dans ce Païs-là comme nos gardes marines, ou nos gardes de l'Etendart, d'où l'on tire les Officiers de Vaiſſeau. Les Arbres ont les emplois de Juges, à cauſe de leur modération naturelle. Les Oyes ſont les Avocats des Tribunaux Supérieurs, & les Pies le ſont des inférieurs. Les Renards deviennent Ambaſſadeurs, Legats, Plenipotentiaires, Agens, & Secrétaires d'Ambaſſade. Les Corbeaux ſont chargés de l'adminiſtration des Héritages qu'on laiſſe. Les Boucs ſont tous Philoſophes, & le plus ſouvent Grammairiens, tant à cauſe des cornes dont la nature les a armés, pour luter contre leurs Adverſaires ſur les moindres niaiſeries, qu'à cauſe de leurs barbes vénèrables, qui les fait diſtinguer des autres créatures. Les Chevaux ſont Conſuls ou Sénateurs: Les Propriétaires des fonds & des champs ſont les ſerpens, les Taupes, les loires, les rats: Les Oiſeaux ſont Couriers, & Meſſagers. Les Anes ſont Diacres parcequ'ils ſavent braire. Les Roſſignols ſont chantres, & muſiciens. Les coqs ſont chargés de la garde des villes, & font le gué. Les Chiens font ſentinelle aux portes. Les Loups ſont Partiſans,

Traitans, Fermiers-Généraux, Commis &c. & les Oiseaux de proye sont leurs Officiers.

Cette attention à donner à un chacun ce qui lui convient, fait que tout est administré selon l'ordre des choses; & cet Empire doit servir de modèle à tous les Législateurs: car si nous voyons ailleurs des miserables sans mérite, exercer des emplois, ce n'est pas la faute du païs qui produit de telles gens, mais de ceux qui ne savent pas faire un bon choix: & si l'on n'a égard qu'aux talens & aux choses à quoi l'on est propre, tout ira à merveilles, & l'Etat sera parfaitement bien gouverné.

Les Annales de ce Pais-là fournissent une preuve de la justesse de cette maxime: On y lit que sous l'Empereur Lilako, l'Institut dont j'ai parlé ayant été aboli, les charges furent conférées indifféremment à quiconque avoit de bonnes qualités; mais cela causa tant de brouïllamini, qu'il sembloit que c'étoit fait de l'Empire. En effet le Loup par exemple, s'étant bien aquitté de ses fonctions dans les Fermes, prétendoit à quelque chose de plus, & on le faisoit Sénateur. Un Arbre s'étoit-il rendu recommandable dans un office de Judicature, on le faisoit Surintendant des finances. Enfin un Bouc, ou un Philosophe, que ses Disciples élevoient jusqu'aux nues, à cause de son opiniâtreté invincible à défendre ses sentimens, enflé des louanges qu'on

lui

lui prodiguoit, guettoit quelque charge importante, & obtenoit le prémier emploi vacant à la Cour. Le Caméleon qui ſait feindre & céder au tems, vouloit devenir Profeſſeur, alléché par l'eſpoir du gain, & obtenoit ſa demande. Qu'arriva-t-il de tout cela? pas autre choſe, ſinon que le Bouc fut auſſi mauvais Courtiſan, qu'il avoit été brave Philoſophe: car cette fermeté à ſoûtenir des opinions qui avoit ſignalé le Philoſophe, ſe trouvoit déplacée dans le Courtiſan, qui cherche moins la verité, que ſon avantage, & qui change de ſentiment ſelon les circonſtances; car la légereté & l'inconſtance conſtituent l'eſſence du Courtiſan: Mais ce qui ſeroit un défaut chez ces Mrs eſt une vertu dans les Ecoles, où l'opiniâtreté & la conſtance à défendre ſes opinions ſont regardées comme les marques d'un grand courage, & d'une grande habileté. Enfin, pour abréger, cette conduite rendant les talens inutiles, l'Etat étoit ſur le point de tomber dans une afreuſe décadence, lorſqu'un ſage Elefant nommé Baccari, repréſenta vivement le danger à l'Empereur, qui réſolut de mettre enfin une digue à ce torrent. La Réformation commença peu-à-peu avec beaucoup de ſageſſe, car ſi on eût voulu d'abord dépoſer tout le monde à la fois, le remède eût été pire, que le mal: on alloit pied-à-pied; dès-qu'il vaquoit un emploi, on écartoit tous ceux à qui il

ne convenoit pas, & on le conféroit à celui qu
y étoit propre. Le ſervice important que Bac
cari avoit rendu à l'Etat dans cette occaſion
lui valut une Statuë qui fut érigée en ſon hon
neur dans la grand'Place de la Capitale, où l'on
peut encore la voir. Depuis ce tems-là, les an
ciennes coûtumes ſont réligieuſement obſervées.

Je tiens cette anecdote de la bouche de no
tre Interpréte, qui l'avoit apriſe d'une Oye ave
qui il étoit fort lié, & qui paſſoit pour un de
prémiers Avocats de l'Empire Mézendorique.
On voit dans cet Empire une Quantité prodi
gieuſe de choſes merveilleuſes & étonnantes
qui attirent la curioſité des Etrangers. Le ſeu
ſpectacle de ces Animaux de différente eſpèce
Ours, Loups, Oyes, Pies &c. qui vont & vien
nent, parlent & raiſonnent entre eux, n'eſt pa
un petit ſujet de ſurpriſe & de joye pour de
yeux qui n'y ſont point acoûtumés.

Le prémier de la ville qui vint ſur notre
bord, fut un Loup maigre, ou un Inſpecteur
il étoit acompagné de quatre Oiſeaux qui étoient
ce que nous apellons des Viſiteurs. Ces Mrs.
firent enlever de nos marchandiſes celles qu'ils
trouvèrent le plus à leur goût, & nous com-
primes qu'ils n'étoient pas novices dans leur em-
ploi, & qu'ils en ſavoient aſſés bien tous les
principes. Le Capitaine me fit cependant la
grace de me mener avec lui lorſqu'il fut à terre

pour

pour la prémière fois. En entrant aux portes de la Ville, un Coq nous vint demander d'où nous étions, où nous allions &c. & ayant raporté nos réponſes au Directeur général de la douane, celui-ci nous pria à ſouper. Sa Femme, qui paſſoit pour une des plus belles Louves du Païs, n'étoit point de la partie. Nous ſumes que le mari étoit fort jaloux, & qu'il ne laiſſoit pas volontiers voir ſon Epouſe aux Etrangers, ſurtout à des gens de Mer, qui afamés par une longue continence, ſont fort friands de femmes & de filles, & ſe jettent volontiers ſur la prémière qu'ils trouvent, lorſqu'ils ont abordé quelque part. Néanmoins il y avoit pluſieurs Dames à ce repas, entre autres la Femme d'un Chef d'Eſcadre, qui étoit une Vache blanche tachetée de noir. A côté de celle-là, étoit une Fouïne de Province, mariée à un Veneur de la Cour. Pour moi, j'étois à côté d'une Truye, Femme d'un Inſpecteur des Cloaques; car ceux à qui l'on donne cet emploi, doivent être de race de Porc. Cette Dame étoit fort ſalope, elle mangeoit ſans ſe laver les mains, ce qui eſt auſſi fort ordinaire dans ce païs-là: Mais Mdme la Truye me paroiſſoit extremement officieuſe; car elle me ſervoit toujours de tout. Chacun étoit d'autant plus étonné de cette attention, que les Porcs ne ſont naturellement pas fort polis: mais j'aurois volontiers diſpenſé ma voi-

ſine de tant de ſoins; car je n'aimois point à recevoir à manger de ſes mains. Il faut remarquer ici que quoique tous les Habitans de l'Empire Mézendorique ſoient brutes, ils ont néanmoins des mains qui s'avancent hors des pieds de devant, & c'eſt en cela ſeulement qu'ils différent de nos Quadrupédes quant à la figure extérieure. Comme ils ſont tous velus & couverts de poils, ou de plumes, ils ne portent aucun habit. Seulement les riches ſe diſtinguent des Pauvres par des ornemens, comme des coliers d'or ou de perles, ou par des rubans qu'ils entrelacent dans leurs cornes. La Femme du Chef d'Eſcadre en avoient les ſiennes ſi chargées, qu'à peine on les apercevoit. Elle diſoit pour excuſer ſon Mari de n'avoir pu ſe trouver au repas, qu'il avoit été retenu au Logis pour parler avec deux Pies, qui devoient plaider pour lui au prémier jour dans un procés qu'on lui avoit intenté.

Le repas fini, je remarquai que la Truye avoit de grandes conférences avec notre Interpréte. Elle lui faiſoit confidence de l'amour qu'elle diſoit ſentir pour moi: L'Interpréte lui avoit promis de m'en parler, & de me diſpoſer à ſatisfaire ſa paſſion. Il m'en parla en effet, mais voyant bien qu'il n'y avoit aucun ſuccés à eſperer, il me conſeilla de fuir, m'aſſurant que la Truye remueroit Ciel & Terre pour obte-

nir

nir ce qu'elle ſouthaitoit de moi. Dès-lors je me tapis dans le Navire, n'oſant pas en ſortir, ſurtout depuis que j'eus apris qu'un ancien Amant de la Dame en queſtion, lequel étoit un Etudiant de Philoſophie, enflammé de jalouſie, me cherchoit partout pour me tuer. Le Vaiſſeau même, où je me cachois, n'étoit pas un aſſés fort rempart pour me mettre à couvert des ſollicitations de la Dame, qui m'acabloit de Meſſages, de Lettres & de vers tendres. C'eſt dommage que dans le naufrage de notre navire, j'aye perdu tous ces papiers; j'aurois pû enrichir ces memoires de quelques pieces cochonnes. Mais de tout cela, je ne puis me rapeller que les Vers ſuivans.

Non ce ne fut jamais un ſujet de reproche
D'avoir beaucoup de poils & d'être né velu:
Mais on fait peu de cas, lorſque l'hiver aproche,
D'un Arbre que l'on voit de feüilles dépourvu.
On veut dans les Courſiers une longue crinière:
La Barbe donne à l'Homme une mine guerrière:
La plume eſt des Oiſeaux, la laine eſt des Brebis
Le plus bel ornement, les plus riches habits.

Nous étant cependant bientôt défaits de nos Marchandiſes, nous aurions pû remettre à la voile; mais un diable de différend ſurvenu entre un des Matelots de notre équipage, & un Habitant de la Ville, nous en empécha. Ce différend venoit de ce qu'un Coucou apella *Peripom-*

ripom un Martinien qui paſſoit par hazard dans la ruë: Peripom eſt un terme de mépris, qui ſignifie Baladin, Danſeur de Théatre. Or il n'y a que des ſinges qui exercent ces profeſſions viles chez les Mézendores, c'eſt pourquoi le Coucou s'étoit imaginé que ce Matelot étoit un Comédien: mais il ſe trompoit, & le Marin qui n'entendoit pas raillerie, ſe vangea par une volée de coups de bâton qui penſa éreiner le Coucou. Celui-ci ſe mit à crier au ſecours, il prend les Aſſiſtans à témoins. Il intente un procés: les Témoins examinés, l'affaire eſt portée au Sénat. Le Martinien ne ſachant ni la Langue, ni le Droit des Mézendores, fut obligé de s'adreſſer à une Pie qui plaida ſa cauſe. Elle ne dura qu'une heure; les Juges convaincus que le Coucou étoit l'agreſſeur, le condamnèrent à garder les coups qu'il avoit reçus, & à payer les dépens du procés, ce qui fut exécuté; & les Avocats en eurent la meilleure portion, comme cela arrive d'ordinaire. Les Sénateurs qui decidèrent cette cauſe étoient des chevaux, dont deux avoient le titre de Conſeillers: les quatre autres étoient ſeulement Sénateurs. Ils étoient aſſiſtés d'autant de Poulins, qui n'avoient pas encore voix déciſive, mais ſeulement déliberative. On les admettoit à ces ſortes d'occaſions, pour qu'ils apriſſent à juger les procés, & l'on m'a aſſuré, que dans les autres Tribu-

naux

naux, il y avoit auſſi des eſpeces de ſeminaires d'où l'on tiroit les meilleurs ſujets pour leur conférer les places vacantes.

Dèsque cette affaire eut été terminée, nous levames l'ancre, & partimes, faiſant route vers la Martinie où nous voulions retourner. Une bonace ſurvint, lorſque nous étions bien avant dans la Mer, & nous obligea de ferler nos voiles. Pendant ce tems-là, nos Gens ſe divertiſſoient: L'un péchoit au trident, l'autre à la ligne. Bientôt après il ſe leva un petit vent

Qui nous fit démarer, & déferler nos voiles.

Nous aperçumes en paſſant de nouvelles Sirènes;

Qui ſe baignoient au beau milieu des eaux;

elles pouſſoient de tems en tems de triſtes lamentations. Ce qui épouvanta fort notre équipage qui ſavoit que les plaintes des Sirènes, préſageoient des orages. Auſſitôt on ferla les voiles, & chacun ſe rendit où ſon devoir l'apelloit. A peine on avoit fait ces diſpoſitions, que le Ciel ſe couvrit d'épais nuages, la mer s'enfla horriblement, & la tempête commença avec une ſi terrible violence que notre Pilote, qui parcouroit ces Mers depuis quarante ans, nous jura qu'il n'avoit jamais rien vu de pareil. Notre navire commença à faire eau de tous cotés tant par les flots qui y pénètroient, que par l'eau de la pluye qui y tomboit à ſeaux, & qui

étoit ſuivie d'éclairs & de tonnerres épouvantables; de ſorte que tous les Elemens ſembloient être conjurés contre nous:

Nous voila donc battus d'une affreuſe tempête
Nous entendons le Ciel gronder ſur notre tête.
Et nous voyons dèja ſes foudres, ſes carreaux
Prèts à nous ſubmerger dans l'abîme des Eaux.

Un coup de tonnerre nous caſſa notre Mât de mizaine; les vagues ou les vents rompirent celui d'artimon; celui de trinquet eut le même ſort. Alors chacun commença à enviſager la mort. L'un apelloit à haute voix ſa Femme, ſes Enfans, l'autre ſes Amis & ſes Proches; enfin on n'entendit bientôt que cris & que lamentations. Le Pilote abandonnant le Gouvernail, acourut pour encourager tout le monde, quoiqu'il eût perdu courage lui-même; il repréſente, que les pleurs, & les gemiſſemens ne ſauveront perſonne, qu'il faut s'armer de patience & avoir bonne eſpérance; comme il diſoit cela un coup de vent l'emporta dans l'abîme; trois autres eurent le même ſort. L'un étoit le Conſeiller du commerce, & les autres étoient deux Matelots. Je fus le ſeul qui parus inébranlable au milieu du tous ces revers; parce-qu'il m'étoit indifférent de mourir ou de vivre, & que je n'avois nulle envie de retourner à la Martinie, où je ſavois bien que le mépris & les fers m'attendoient; ainſi j'étois du nombre de ceux

Que

Que, ni la mort, ni la misère
Ne peuvent ébranler, ni troubler un instant.

Si quelque chose me faisoit de la peine c'étoit de voir le désespoir du Capitaine à qui j'avois tant d'obligations. Je tachois de relever son coeur abattu par les meilleures raisons que je pouvois imaginer; mais j'y perdis mon latin, la peur l'avoit saisi, & il continuoit à se lamenter comme une Femme, lorsqu'une vague l'enleva, & le fit disparoitre à mes yeux. Cependant la tempête se renforçoit; déja le navire alloit au gré des vents, les cables étoient rompus, le Gouvernail abandonné, les mâts renversés, en un mot ce n'étoit plus qu'un corps informe de poutres & de planches. Nous servimes trois jours de jouet aux vents, acablés de l'idée de la mort, & travaillés d'une faim canine. De tems en tems, le Ciel paroissoit vouloir se mettre au beau, mais la tempête continuoit toujours. Le peu qui restoit encore de matelots, se réjouit à la vuë d'une terre que nous découvrimes bientôt, & qui paroissoit couverte de rochers & de montagnes: Comme le vent soufloit de ce côté-là chacun espéroit de pouvoir aborder dans peu. Il étoit pourtant visible que nous ne pouvions aprocher de ce rivage, sans que notre vaisseau ne se brisât contre les écueils, mais il y avoit aussi aparence que, si tous n'échapoient pas, au moins quelques-uns pourroient se sauver par le

mo-

moyen des planches, & des autres débris du Navire. Dans le tems que nous nous bercions de ces eſpérances, notre Vaiſſeau heurta contre un rocher caché au milieu des eaux, & fut briſé en mille piéces. Dans cette extremité, je me ſaiſis d'une planche : j'étois fort tranquille ſur le compte de mes camarades; mais fort en doute de ce que je deviendrois, auſſi je ne ſaurois dire ce que les autres devinrent; car je ne m'en embaraſſai point; il eſt à croire qu'ils périrent tous : du moins je n'en entendis plus parler. Pour moi, je fus d'abord pouſſé ſur le rivage par les vagues, ce qui me ſauva la vie; car ſi j'euſſe encore lutté long tems, extenué comme je l'étois déja de faim & de fatigue, j'aurois péri indubitablement. Je me trouvois ſur une eſpèce de pointe de terre avançant dans la mer : Les flots commençoient à s'apaiſer; ils ne faiſoient plus entendre qu'un bruiſſement foible, languiſſant, & qui étoit ſur le point de ceſſer.

Tout le païs où je me trouvois alors, eſt montueux : Ses croupes & ſes côteaux nombreux forment pluſieurs valées profondes & tortueuſes, qui jointes aux ſinuoſités des côtes font rétentir la voix en divers endroits. Avant que d'avoir fait ces réflexions, me voyant ſur le rivage, je crus devoir crier, me flattant que quelcun m'entendroit & viendroit à mon Secours.

cours. Au prémier cri, je n'entendis pas d'éco: Mais ayant reïtéré, j'entendis un ſon qui venoit du côté du rivage, & tout d'un coup, je vis les Habitans du païs acourir des forets voiſines, & venir vers moi ſur une eſpéce de Chaloupe, qui étoit faite de branches d'arboiſier, d'oſier & de chêne, ce qui montroit aſſés que la nation n'étoit pas des plus civiliſées. Toutefois la vue des Rameurs me fit treſſaillir de joye; car quant à la figure extérieure, ils n'étoient pas différens des Hommes, & c'étoient les ſeuls de mon eſpéce que j'euſſe encore vus dans tous mes voyages dans le monde ſouterrain. Ils reſſembloient aux Hommes de notre globe qui habitent ſous la Zone torride; car ils avoient des barbes noires, des cheveux crépus très-courts, & s'il arrive que quelcun les ait blonds & pendans, c'eſt une merveille. Cependant ils s'aprochent, & me reçoivent dans leur chaloupe:

Mes membres abattus vont bientôt ſe refaire.

Ces gens-là eurent ſoin de me redonner un peu de force en me faiſant manger de quelque mêt ſimple & groſſier dont ils uſoient. Ils me firent auſſi boire un coup; ce qui acheva de me remettre; car il y avoit trois jours que je luttois contre le faim & contre la ſoif.

CHA-

* *

CHAPITRE XII.

KLIMIUS ABORDE DANS LE PAÏS DES QUAMITES.

Cependant je me vis bientôt environné d'une foule de gens, qui me parloient, & que je n'entendois pas. Ils repetoient souvent ce mot *Dank*, *Dank*, & comme il a fort le son Allemand, ou Danois, je parlai l'une & l'autre de ces deux Langues à ces Hommes, que je compris à mon tour qui leur étoient inconnues de même que la Langue Latine que je leur parlai aussi. Ils n'entendoient pas plus le Martinien, ni la Langue Nazarique, par où j'espérois que je me ferois comprendre. Cela me fit croire que cette Nation étoit insociable, & n'avoit ni commerce, ni alliance avec aucun des Peuples souterrains; j'en eus une veritable douleur, prévoyant qu'il me faudroit redevenir enfant, & aller de nouveau à l'école.

Après-qu'on fut las de parler sans s'entendre, on me ména dans une cabane faite de branches entrelacées. Il n'y avoit ni siéges, ni bancs, ni tables; & on se mettoit à terre pour manger. Ils n'ont pas non plus de lits pour se coucher; mais ils étendent un peu de paille sur le pavé, & y dorment: Ce n'est pourtant

tant pas qu'ils manquent de bois pour en faire. Car le païs abonde en forêts. Leurs mêts étoient du lait, du fromage, du pain d'orge, & de la viande, qu'ils mettoient ordinairement sur de la braise pour en faire des grillades; & c'étoit jusque-là que s'étendoit leur savoir en matière de cuisine. Ils n'en savoient pas d'avantage. En un mot ils étoient.

Tels qu'on nous dit que furent autre fois
Les prémiers Citoyens du monde,
Dans une ignorance profonde;
Sans moeurs, sans art, sans Culture, sans loix.

Il me fallut vivre en Philosophe Cynique parmi ce Peuple, jusques-à ce que j'eusse apris la Langue qu'il parloit, & que je pusse corriger son ignorance. Et certainement lorsque j'en fus venu-là, tous mes ordres furent regardés comme des Oracles. Ma réputation devint si grande parmi eux, qu'on acouroit de toutes parts vers moi, comme vers un Docteur illustre que le Ciel leur avoit envoyé. J'apris même que plusieurs mettoient au nombre de leurs époques les plus remarquables, le tems auquel j'avois abordé parmi eux. Cela me paroissoit plus flatteur que ce que j'avois éprouvé à Nazar & dans la Martinie, où j'avois été le jouet d'un chacun; tantôt par ma trop grande vivacité d'esprit, tantôt par ma stupidité, tant est vrai

ce

ce proverbe uſé, que dans le Royaume des Aveugles, les Borgnes ſont les Roix: Car j'étois dans un païs où avec fort peu de ſavoir, & une adreſſe médiocre, je pouvois m'illuſtrer, & monter aux plus grands honneurs; & l'occaſion ne me manquoit pas non plus d'étaler ce que je ſavois faire: la terre y produit de tout, & elle rend avec uſure ce qu'on lui confie. Les Habitans n'étoient ni indociles, ni entiérement dépourvus d'eſprit, mais n'ayant rien apris, ils ne ſavoient rien, & étoient enſevelis dans d'épaiſſes ténèbres. J'eus beau leur raconter ce qui étoit de mon origine, de ma Patrie, de mon naufrage, & des autres revers que j'avois éprouvés dans mon voyage, ils n'en voulurent jamais rien croire. Ils s'imaginoient plutôt que j'étois un Habitant du Soleil, & que j'étois décendu chez eux de cet Aſtre: auſſi m'avoient-ils donné le nom de *Pikil-Su*, c'eſt-à-dire d'Envoyé du Soleil. Ils ne nioient pourtant point l'exiſtence de Dieu; mais ils ſe mettoient peu en peine de prouver un dogme ſi grand; & ils penſoient qu'il leur ſuffiſoit de ſavoir que leurs Pères l'avoient vu. Ils ne ſavoient de la Morale, que le ſeul précepte, de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. Ils ne reconnoiſſoient d'autre loi que la volonté de leur Empereur. A-cela-près, ſi quelcun commettoit quelque vilaine action, tous

tous les autres le fuyoient, & les méchans étoient si sensibles à ce mépris, que plusieurs mouroient de chagrin, ou ennuyés de la vie, s'en délivroient eux-mêmes. Ils n'avoient aucune idée de chronologie, & ne savoient ce que c'étoit que de suputer les tems; se contentant de marquer un certain nombre d'années par l'éclipse du soleil qui arrivoit aussi par l'interposition de la Planète de Nazar; ainsi, quand ils vouloient désigner l'âge de quelcun, ils disoient qu'il avoit vécu tant d'éclipses. Leur Phisique n'étoit ni moins seche, ni moins absurde. Ils disoient que le soleil étoit une Table d'or, & le globe de Nazar un fromage; & lorsque je leur demandois la cause du cours & du décours de ce Globe, ils répondoient, qu'ils n'en savoient rien. Leurs biens & leurs richesses consistoient surtout en cochons, qu'ils envoyoient avec certaines marques paître dans les bois. Ils fouëtoient avec des verges tout arbre qui ne portoit pas de fruit, prétendant follement que sa sterilité n'étoit qu'un effet de sa malice, & de sa jalousie.

Tel étoit l'état où se trouvoit cette nation: Je désespérois de l'en pouvoir retirer; mais je repris courage, considérant

Qu'il n'est point de Mortel si rude, si barbare
Qu'on ne puisse civiliser;
Des-qu'il veut bien favoriser
Les leçons que l'on lui prépare.

Je mis donc toute mon aplication à tirer ce Peuple de ſon ignorance, & le ſuccés que j'eus d'abord me fit regarder comme un Homme divin. Ils s'imaginoient tous que rien ne m'étoit impoſſible.

S'il s'égaroit une brebis,
Ou s'ils voyoient une chévre mourante,
Ou bien ſi la moiſſon démentoit leur attente,
Ils venoient m'adreſſer leurs plaintes & leurs cris.

Je vis un jour devant ma porte un Païſan tendant les bras avec tant de force qu'on auroit cru qu'il alloit ſe les disloquer, le tout pour implorer mon ſecours, ſe plaignant de la ſterilité opiniâtre de ſes Arbres, & me ſupliant humblement d'interpoſer mon autorité, pourqu'ils portaſſent du fruit à l'avenir.

J'apris cependant que l'Empereur à qui tout ce païs obéiſſoit, faiſoit alors ſa réſidence dans un endroit qui étoit éloigné de huit journées du Village où je me trouvois: je dis alors; parceque ſa Ville capitale étoit ambulante, & il n'avoit pour palais que des tentes, qu'on transportoit avec la Famille Impériale & toute la Cour d'un bout de province à l'autre. Le Monarque qui régnoit dans ce tems-là ſe nommoit *Casba* ce qui veut dire, grand Empereur. Ce Prince étoit fort âgé. Ses Etats méritoient bien le nom d'Empire eu égard à leur étendue; mais l'igno-

l'ignorance des Habitans, qui ne ſavoient point ſe ſervir de leurs forces, ne lui permettoit pas de figurer dans le monde, & ſon Païs étoit expoſé aux inſultes de ſes voiſins, & même ſouvent obligé de payer des tributs aux Nations les plus mépriſables.

Le bruit de mon nom, & de mes Vertus ſe répandit bientôt dans toutes les Provinces. Les Habitans n'entreprenoient rien ſans m'avoir conſulté comme un Oracle, & lorsque leurs entrepriſes ne réüſſiſſoient pas, ils croyoient que c'étoit parceque je ne voulois pas les favoriſer: c'eſt pourquoi, il y en avoit qui tâchoient de m'apaiſer par des ſacrifices. J'omets pluſieurs autres traits de l'extravagance de ce Peuple: il ſuffira d'en raporter encore un ou deux, pour juger de tout le reſte. Une Femme enceinte me fit prier de lui acorder un Garçon; un Homme me conjuroit de rajeunir ſon Père & ſa Mère qui étoient caſſés de vieilleſſe: Un autre de le faire monter au ſoleil, pour en tirer tout l'or dont il auroit beſoin, & s'en retourner enſuite. Souvent laſſé de ces extravagantes prières, je tachois de corriger leur folie; craignant d'ailleurs, qu'au bout du compte cette haute opinion qu'ils avoient de moi ne dégénérât en un culte idolâtre. Enfin

Le bruit parvint aux tentes du Monarque
Qu'il venoit d'arriver un Homme tout divin,

qui se disoit Envoyé du soleil, & qui avoit donné des préceptes très-sages, qui sembloient presque venir d'un Dieu, à quelques Quamites (c'est le nom de cette nation, dont l'Empire s'apelle Quama). Aussitôt l'Empereur m'envoya des Députés pour m'inviter à venir à sa Cour. Ces Députés étoient au nombre de trente, ils portoient tous des peaux de Tigres sur leur corps, & c'est l'ornement le plus glorieux de ce Païs; car il n'est permis qu'à ceux qui se sont fort distingués dans la guerre contre les Tanaquites, qui sont des Tigres raisonnables, & énémis déclarés des quamites. J'avois fait bâtir dans le Village où j'étois, une Maison de pierre à la façon des Européens: elle étoit à deux étages, sans le rez-de-chaussée. Les Députés la prirent pour une Machine extraordinaire, qui étoit au-dessus des forces humaines. Ils y entrèrent avec respect comme dans un sanctuaire, pour me signifier les ordres de sa Majesté Impériale. Voici à-peu-près le discours qu'ils me firent.

„Le Grand Empereur Casba, notre très-„clément Seigneur & Maître, qui tire son ori-„gine de Spynko fils du soleil, & le prémier Mo-„narque de Quama, nous a chargé de te dire, „que rien ne lui étoit plus agréable que ton am-„bassade, laquelle ne peut qu'être très-avantageu-„se à ses Etats par l'aquisition d'un Docteur si

„re-

„renommé, & ſi capable de les faire changer à „leur avantage. Il eſpére que tu viendras d'au„tant plus volontiers à ſa Capitale, qu'il te faut, „pour étaler ton mérite, un plus grand théatre, „que celui où tu es préſentement.

La harangue étant finie je rendis de très humbles graces à ſa Maj. Imp. de ſes bontés, & je me diſpoſai à partir avec les Députés. Ces Mrs. avoient mis quatorze jours à venir; mais nous eſpérions de pouvoir retourner en quatre; & cela par un effet de mon adreſſe. En effet j'avois remarqué que le Païs nourriſſoit quantité de Chevaux qui faute d'étre dreſſés lui étoient à charge: on les voyoit courir çà & là dans les Bois, comme des Bêtes ſauvages. J'en fis prendre quelques-uns, & j'en montrai l'uſage à mes Quamites. Il y en avoit dèja pluſieurs de domtés lorsque les Députés arrivèrent, & j'en faiſois tenir prèts autant qu'il en falloit, pour porter tous ces Mrs. à leur retour.

A la vue de ces Animaux, les Députés étonnés, balancèrent long-tems avant-que de pouvoir ſe déterminer à les monter: Mais quand ils me virent avec quelques Quamites, les enjamber hardiment, les faire caracoler, tourner, les pouſſer, & les retenir ſans péril, par le moyen des brides, ils ſe raſſurèrent, & ſe hazardèrent à nous imiter. Voila ce qui abrégea du triple le tems qu'il nous auroit fallu met-

tre à nous rendre auprès du Monarque. Cependant nous étions dèja près de l'endroit où l'on penſoit qu'étoit encore la ville Impériale, lorſqu'on nous dit qu'elle avoit été transportée dans une autre Province: il nous fallut rebrouſſer, & tourner d'un autre côté. Je ne ſaurois exprimer l'étonnement des Habitans des lieux par où nous paſſions. Notre eſcadron les épouvantoit, & le bruit qui en vint à la Capitale y cauſa tant de terreur, que pluſieurs étoient ſur le point de s'enfuir. L'Empereur même ſe tenoit tout tremblant dans ſa tente, & il n'oſa en ſortir que lorſqu'un des Députés arrivant mit pied à terre, & fut expliquer à ce Prince dequoi il étoit queſtion. Quelques heures enſuite je fus introduit auprès de ſa Maj. Imp. ſuivi d'une foule extraordinaire. Casba me reçut aſſis ſur un Tapis, & environné de tous les officiers de ſa Cour. Dèsque je lui eus fait mon compliment il ſe leva, & me demanda des nouvelles du Roi du Soleil fondateur de la famille Impériale de Quama. Cette queſtion me fit comprendre qu'il falloit me conformer aux idées des Quamites, quelque fauſſes & erronnés qu'elles fuſſent; ainſi je répondis, que le Monarque du Soleil m'avoit envoyé ſur la terre, pour adoucir, par des préceptes ſalutaires, les moeurs ſauvages des Quamites, & pour leur enſeigner les moyens, non ſeulement de repouſſer l'audace de leurs

Voi-

Voiſins, mais auſſi d'étendre les bornes de leur propre Empire, ajoutant, que j'avois ordre de finir mes jours chez eux.

Mon diſcours plut infiniment à l'Empereur: il ordonna ſur le champ que l'on me préparât une tente tout près de la Sienne; il m'aſſigna quinze Domeſtiques, pour me ſervir, & dans tout le reſte, non ſeulement il n'affecta point d'air de fierté, mais il tacha de gagner mon amitié, par ſes bontés.

* *

CHAPITRE XIII.

ORIGINE DE LA CINQUIÈME MONARCHIE.

Depuis mon arrivée à la Cour, je m'apliquai à donner une forme toute nouvelle à ce païs-là, & à exercer la Jeuneſſe aux Armes.

Bientôt les jeunes Gens pour leurs prémiers travaux,
Soccupent à domter les plus fougueux chevaux;
A fournir ſur un char une longue carrière
A lancer promtement leurs dars, leurs javelots
D'une main ſûre & meurtrière.

Je commençai en effet mon projet par enſeigner à domter les chevaux, à les dreſſer aux mouvemens militaires, eſpérant par le ſeul ſecours de la cavallerie de pouvoir contenir les

Peuples voiſins dans le devoir. Je pris tant de ſoins & de peines, que je me vis dans peu en état de préſenter ſix mille cavaliers à l'Empereur. On eut avis, environ ce tems-là, que les Tanaquites méditoient une nouvelle invaſion dans l'Empire Quamitique pour un certain tribut qu'on avoit différé de leur payer, quoiqu'ils en euſſent vivement ſollicité le payement. Là-deſſus, l'Empereur me chargea de marcher contre eux avec ma nouvelle Cavallerie, à la-quelle ſe devoit joindre l'Infanterie. J'avois armé cette Infanterie de piques & de javelots, pour qu'elle pût combattre de loin contre les Tanaquites. Avant moi, l'Infanterie Quamite ne ſe ſervoit que d'épées fort courtes & de poignards, ce qui étoit toujours la cauſe de leurs défaites; car comme ils avoient à faire à des énémis beaucoup plus forts, & plus robuſtes qu'eux, ils étoient d'abord enfoncés dans ces occaſions où, par le défaut des armes, il falloit combattre corps à corps.

Me voilà cependant Général d'Armée. J'apris par mes Eſpions, que les Tanaquites s'avançoient vers les frontières de Quama, & n'en étoient même pas bien éloignés; auſſitôt je me mis en marcheréſolu de les combattre par tout où je les trouverois. A la vue de mon Armée les Tanaquites étonnés s'arretèrent, mais ayant continué à marcher, nous arrivames ſur

eux

eux à la portée du trait, alors je fis avancer mes piquiers, & mes Arbalétriers qui lancèrent une grêle de fléches & de javelots qui tua une quantité terrible d'énémis. Ceux-ci ne perdirent pourtant pas courage: ils se jettèrent avec fureur sur mon Infanterie, qu'ils eussent entiérement défaite, si la nouvelle Cavallerie ne fût acourue, & n'eût chargé les Tanaquites en flanc; ils furent enfoncés dès le premier choc, mis en fuite, ou massacrés, & cette charge décida tout-à-fait l'affaire. Pendant la déroute on fit prisonnier le Général des Tanaquites, avec vingt Tigres de la prémière qualité. Ils furent tous menés en triomphe à Quama. Il seroit difficile d'exprimer la joye que cette victoire causa dans tout l'Empire; car dans les guerres précèdentes les Quamites avoient toujours été battus, & n'avoient obtenu la paix qu'à des conditions très-honteuses. L'Empereur voulut d'abord que l'on fît mourir les prisonniers selon la coûtume; mais moi qui déteſtois cet usage, je lui persuadai de se contenter de les faire garder à vue, jugeant bien que les Tanaquites ne remueroient pas, & qu'il se feroit une espèce de suspension d'armes, jusqu'à ce qu'ils fussent assurés du sort des prisonniers qu'on leur avoit enlevés. Ce délai m'étoit néceſſaire pour la réüſſite des projets que je roulois dans ma tête. J'avois remarqué que le Salpêtre étoit en abondance dans

le païs, j'en ramaſſai une grande quantité, pour en faire de la poudre-à-canon. Je n'en parlai néanmoins à perſonne, ſi ce n'eſt à l'Empereur, de l'autorité duquel j'avois beſoin pour établir des Atteliers, où je puſſe faire fabriquer des tuïaux de fer pour des mouſquets & autres choſes pareilles. Je me flattois que par le moyen de ces nouvelles armes, nous viendrions bientôt à bout de nos énémis.

Après que j'eus fait fabriquer quelques centaines de fuzils avec les balles néceſſaires, je fis la prémière épreuve de mon invention, au grand étonnement de tous les Aſſiſtans. Un certain nombre de ſoldats fut deſtiné à ſervir dans la nouvelle Milice que je voulois établir, & je commençai à les exercer avec ſoin. Lorſqu'ils furent bien dreſſés dans le manîment de ces nouvelles Armes, l'Empereur me déclara Jachal, c'eſt-à-dire, Général en chef de ſes Armées, à qui devoient obeïr, tous les Lieutenans-Généraux, Maréchaux-de-camp, Brigadiers & Colonels.

Cependant j'avois ſouvent des conférences avec Tomopolke, (c'eſt le nom du Général Tanaquite que nous avions fait priſonnier) dont la vertu avoit captivé mon eſtime. Je m'informois de lui du caractère, de l'humeur, & de l'état de ſa Nation. Je m'aperçus avec étonnement que ce Perſonnage avoit, avec beaucoup

coup de vertus, un esprit nourri de connoissances Solides. Il m'aprit que les Siences étoient traitées à fond chez les Tanaquites ; & que du côté de l'Orient il y avoit un Peuple très-belliqueux, qui obligeoit les Tanaquites à être toujours sur leurs gardes. Ce Peuple, selon lui, étoit, à la verité, de fort petite taille, & fort inférieur aux Tanaquites dans les forces du corps, mais pour le jugement, la prudence, & l'adresse à lancer des traits, il ne le cédoit à personne, & c'est pour cela qu'il avoit souvent obligé les Tanaquites à lui demander la Paix. J'apris enfin que cette Nation étoit composée de Chats, & qu'elle étoit recommandable chez tous les Peuples du Firmament pour sa politique, sa prudence, & sa pénètration. Ce n'étoit certainement pas sans chagrin que je remarquois que la Sagesse, le Savoir & la politesse se trouvoient chez toutes les Créatures du monde souterrain, excepté chez les Quamites, c'est-à-dire, chez les seuls Hommes qu'il y eût. J'espérois neanmoins que cet oprobre finiroit bientôt, & que les Quamites recouvreroient l'empire que la nature a donné à l'Homme sur tous les autres Animaux. Cependant les Tanaquites, depuis leur dernière défaite étoient demeurés tranquilles : mais ayant apris par leurs émissaires l'état de la nouvelle Cavallerie, & convaincus que ces Centaures, qui les avoient

tant

tant éfrayés, n'étoient autre choſe que des Chevaux domtés, & dreſſés, ils reprirent coeur, levèrent de nouvelles Troupes, à la tête desquelles leur Roi même ſe mit, & marchèrent contre les Quamites. Leur Armée étoit forte de vingt mille Tigres, tous vieux Soldats, excepté deux Régimens de nouvelle levée, qui n'avoient que le nom de Soldats.

Enflés de l'eſpoir de la Victoire ils reviennent faire une irruption dans l'Empire des Quamites. Je leur allai au devant avec douze mille Fantaſſins, parmi leſquels étoient ſix cens Fuziliers, & avec quatre mille Chevaux; comme je ne doutois pas de la Victoire, je voulus en cèder l'honneur à l'Empereur, & le priai de ſe mettre à la tête des Troupes un peu avant le combat. Cette feinte modération ne dérogeoit point à ma gloire, & toute l'Armée ſavoit aſſés que ſi elle remportoit quelque avantage j'en étois l'auteur, & le prémier mobile. Cependant je fis les diſpoſitions néceſſaires pour vaincre. J'ordonnai à me Fuziliers de ne charger qu'après le prémier choc, voulant aſſayer, ſi je ne pouvois point battre l'énémi avec ma Cavallerie ſeule; mais cet arangement penſa me coûter Cher; car les Tanaquites ſe jettèrent avec tant de fureur ſur notre Infanterie, qu'ils la rompirent, & la contraignirent à prendre la fuite. Notre Cavallerie les chargea en vain; ils en

en ſoûtinrent le choc avec toute la vigueur imaginable, de ſorte que le combat Sopimâtra & devint très-ſanglant.

Entre les deux partis la victoire en balance
De ces fiers Combattans excite la vaillance,

Mais enfin je fais avancer mes Fuſiliers, & leur ordonne de faire leur décharge : Elle produiſit un effet merveilleux. Les Tanaquites étourdis ne ſavoient d'où partoient ces coups de tonnerre ; & quand ils virent ce que cela produiſoit, ils furent preſque tranſis de frayeur. En effet cette première ſalve avoit étendu par terre deux cens Tigres, parmi leſquels ſe trouvoient deux Aumôniers, qui furent arquebuzés en animant les autres par les diſcours les plus perſuaſifs. Ces deux Prétres furent fort regretés de tous les Tanaquites, chez qui ils paſſoient pour les plus excellens Précheurs que l'on pût trouver.

Je n'eus pas plutôt remarqué l'effet de cette décharge, que j'ordonnai de reïtérer. Les Tanaquites furent foudroyés cette fois-là d'une façon plus terrible encore. Pluſieurs d'entre eux furent atteints de balles mortelles, & leur Roi lui-même fut laiſſé pour mort. Alors l'énémi, perdant toute eſpérance de Victoire, tourna le dos, & moi je lachai après lui ma Cavallerie, qui en fit un ſi grand carnage, que les chemins furent tout-couverts de corps-morts,

de ſorte qu'on avoit de la peine à paſſer. La perte des Tanaquites après la bataille ſe trouva de treize mille ſoldats tués durant le combat, ou dans la déroute

Notre Armée victorieuſe entra dans le Païs de Tanaquit, & après quelques jours de marche, elle vint camper aux portes de la Capitale. Quoique cette Ville fût avantageuſement ſituée, aſſés bien fortifiée, & munie de vivres en abondance, le Magiſtrat ne laiſſa pas de ſortir en proceſſion au devant de nous, pour nous en aporter les clés, tant la terreur avoit ſaiſi les Eſprits. La Ville me parut grande, bâtie avec beaucoup de goût & de magnificence, de ſorte que je m'étonnois, quand je penſois que les Quamites environnés de tant de Nations polies & civiliſées avoient pu reſter dans de ſi épaiſſes ténèbres : mais je crois qu'il leur étoit arrivé, ce qui arrive à certains Peuples, qui tout-à-fait indifférens pour ce qui ſe paſſe chez leurs Voiſins, ne font cas que de ce qui ſe fait chez eux-mêmes, & ainſi éloignés du commerce des autres, croupiſſent toujours dans la craſſe de leur ignorance, ce qu'il ne ſeroit pas difficile de prouver par l'exemple de quelques Nations de l'Europe.

Les Tanaquites mirent le jour de cette bataille déciſive au rang de leurs principales époques, & comme elle s'étoit donnée, ſelon leur ma-

manière de compter, le troiſiéme du Mois de *Torul*, ce jour fut mis parmi les jours funeſtes & malheureux. Durant ce même mois de Torul, la Planète de Nazar eſt fort éloignée de cette partie du Firmament. Le cours de cette Planète autour du ſoleil régle les tems, & marque les Saiſons de l'année par raport aux Tanaquites. Tout le Firmament tourne autour du ſoleil: mais comme le mouvement de la Planète eſt plus promt, elle paroit crôitre ou décroître ſelon qu'elle eſt plus proche de l'un ou de l'autre Hemiſphère. C'eſt ſur l'acroiſſement ou ſur la diminution de cette Planète, de même que ſur les éclipſes du ſoleil, que ſe prennent les obſervations aſtronomiques. Les Almanachs des Tanaquites me parurent fort juſtes & fort bien digérés, un jour que j'eus le loiſir d'en examiner quelques-uns.

Cependant la priſe de la Capitale de Tanaquit entraîna celle de tout le Royaume, & le mépris dans lequelles Quamites avoient toujours vécu, ſe changea en eſtime, & en vénèration; ſans compter que par l'aquiſition de ce Royaume, leur puiſſance s'acrut au double de ce qu'elle étoit auparavant. L'idée où chacun étoit que tout ce bonheur n'étoit dû qu'à ma ſageſſe & à mon induſtrie, penſa ſe changer en culte réligieux. Pour moi, ſans m'aréter aux mouvemens de l'amour propre, je pourſuivis le des-

deſſein que j'avois formé de civiliſer les Quamites ; mais comme il falloit n'être pas troublé par de nouveaux mouvemens au dehors, je mis de bonnes garniſons dans les places fortes de la Nation ſubjuguée, pour la contenir dans le devoir, & refréner ſon audace & ſon humeur entreprenante & guerrière.

Cependant il me parroiſſoit trop dificile d'introduire d'abord les Arts libéraux chez mes Quamites, & je ne voyois pas de quel uſage pourroient être à ce Peuple le peu de Latin, & quelques lieux communs que j'avois apris du Grec. Je jugeai plus à propos de tirer d'entre les Tanaquites douze Tigres Savans, d'en faire des Profeſſeurs & de fonder une Univerſité où ils puſſent enſeigner. Je fis enſuite transporter à Quama la Bibliothéque du Roi des Tanaquites : & j'avois réſolu, dès-que les Quamites auroient aquis quelque teinture de Lettres, de renvoyer les douze Profeſſeurs dans leur Païs.

J'étois impatient de fouïller dans la Bibliothéque Tanaquite, parceque j'avois ouï dire au Général Tomopolke, que parmi les Manuſcrits, on y voyoit un livre compoſé par un Auteur, qui avoit voyagé ſur notre Globe, & avoit donné une rélation des différentes Régions qu'il contient, & en particulier de l'Europe

rope. Cet Ouvrage tomba entre les mains des Tanaquites dans une irruption qu'ils firent chez un Peule fort éloigné: L'Auteur n'y avoit pas mis ſon nom, & l'on ignoroit d'où il étoit, & dans quel canton du monde ſouterrain, il s'étoit transporté. Lorsque j'eus examiné la Bibliothéque, je trouvai que ce que Tomopolke m'avoit raconté touchant cet Ouvrage, étoit vrai, & alors je découvris à ce Général Tanaquite, ma véritable Origine & ma Patrie, l'aſſurant que j'en avois déja parlé autrefois aux Quamites; mais qu'ils n'en avoient rien voulu croire du tout, & s'étoient mis en tête que j'étois Envoyé du Soleil, par un erreur groſſiére, dans la-quelle ils perſiſtoient encore obſtinément. J'ajoûtai enfin qu'étant perſuadé que c'étoit un crime à moi de retenir plus long-tems ce vain titre, j'étois réſolu de le dépoſer, & de découvrir à un chacun le véritable deſtin de ma naiſſance, bien aſſuré que ma dignité & l'eſtime que je m'étois aquiſe ne ſouffriroient point de cet aveu, d'autant plus que j'eſpérois que par la lecture de l'Ouvrage en queſtion tout le monde connoitroit combien les Européens l'emportoient ſur tous les autres Mortels du côté de la Vertu & de la prudence. Mais ce deſſein déplut au

ſage Tanaquite, qui me dit ſon avis en ces mots.

„Tres-illuſtre Héros, me dit-il, il eſt à pro-„pos que vous examiniez le livre en queſtion „avant que d'en venir-là. Peutétre ſa lecture „vous fera-t-elle changer de réſolution; car de „deux choſes l'une, ou l'Auteur eſt un men-„teur, ou les Moeurs des Européens ſont ex-„travagantes & ridicules, fondées ſur des loix „& des coûtumes plus dignes de riſée, que de „vénèration. Attendez donc que vous ſoyez „au fait du contenu du livre, & alors vous ver-„rez ce que vous aurez à faire. Je vous con-„ſeille encore un coup de ne pas vous dépouil-„ler témèrairement d'un titre, qui a imprimé „tant de reſpect pour vous dans l'eſprit des „Quamites: Car pour contenir les Mortels dans „ces ſentimens de vénèration, il n'eſt rien de „tel que l'opinion vulgaire touchant la nobleſſe, „& l'éclat de la naiſſance:

C'eſt par des titres vains, des parchemins pourris
Qu'il faut en impoſer aux vulgaires eſprits.

Je ſuivis l'avis de ce ſage Conſeiller, & je réſolus de lire le livre dès qu'il en auroit fait la traduction. Voici comment il étoit intitulé:

Vo-

VOYAGE DE TANIEN (on croit ce nom ſupoſé) SUR LA TERRE, OU DESRIPTION DES REGIONS SUR-TERRAINES, ET EN PARTICULIER DE L'EUROPE. Cet ouvrage avoit été ſi long-tems dans la pouſſière, & il en étoit ſi gâté, que je ne pus ſatisfaire le déſir que j'avois d'aprendre par quel chemin l'Auteur étoit monté chez nous, & comment il étoit retourné ſous terre. Je vai raporter ce que j'y trouvai de plus remarquable.

Fragmens du Voyage de Tanien ſur la Terre, traduits par le noble & vaillant Tomopolke Généraliſſime des Tanaquites.

*** Ce Pais (l'Allemagne) porte le nom d'Empire Romain; mais ce n'eſt qu'un titre; vû que la Monarchie Romaine eſt éteinte depuis pluſieurs ſiécles. Il n'eſt pas facile d'entendre la Langue que parlent les Allemands, à cauſe de ſa conſtruction renverſée; car ce qui eſt au commencement dans les autres Langages, eſt à la fin dans celui des Allemands, de ſorte qu'on n'entend le ſens de ce qu'on lit que l'orſqu'on eſt au bout de la page. Les Allemands croyent avoir un Roi, & ils n'en ont pourtant point: ils diſent que l'Allemagne forme un ſeul Empire, & néanmoins elle eſt divilée en quan-

tité d'Etats indépendans les uns des autres, qui ſe font ſouvent la guerre mutuellement. L'Empire eſt nommé toujours auguſte, quoique de tems en tems on en écorne quelque morceau, on l'apelle ſaint, ſans qu'il ait aucune ſainteté; & invincible quoique ſouvent expoſé aux vexations de ſes voiſins. Les droits & les immunités de cette Nation ne ſont pas un moindre ſujet d'étonnement: pluſieurs y ont des privilèges, dont on leur interdit l'exercice. On a écrit une infinité de commentaires pour éclaircir l'état de cet empire, mais les Commentateurs n'ont rien avancé dans une choſe ſi embrouillée: car - - - - -

** La Capitale de ce Royaume (de France) eſt très-grande: on la nomme Paris, & elle peut paſſer pour la Métropole de toute l'Europe; car elle exerce une certaine juriſdiction ſur les autres Nations Européennes: par exemple, elle a le droit de leur preſcrire la manière de vivre & de ſe vétir, en ſorte qu'un habillement quelque incommode & ridicule qu'il ſoit, pourvû qu'il ait plû aux Habitans de Paris, doit d'abord étre reçu & imité chez les autres Nations; de dire comment & en quel tems les Pariſiens ont obtenu ce droit, c'eſt ce qui n'eſt pas en mon pouvoir. Je ſai ſeulement, que

que leur ſouveraineté ne s'étend pas au-dela à l'égard des autres nations de l'Europe, qui ſouvent font la guerre aux François, & les obligent à des conditions de paix fort dures: il n'y a que l'eſclage des vétèmens, & des façons de vivre qui ne finit point, en telle ſorte que tout ce qui s'invente à Paris en ce genre, doit étre ponctuellement & réligieuſement obſervé par toute l'Europe. Au reſte les Pariſiens reſſemblent aſſés aux Martiniens par la Vivacité de leur conception, leur goût pour la nouveauté, & la fertilité de leur génie. - -

*** Après avoir quitté Bologne, nous nous rendimes à Rome. Cette Ville eſt ſous la domination d'un Prétre, qui malgré la petiteſſe de ſes Etats, paſſe pour le plus puiſſant Prince de l'Europe: car les autres Potentats n'ont de pouvoir que ſur les corps & ſur les Biens de leurs ſujets; mais celui-ci peut auſſi perdre les Ames. Les Européens croyent en général, que les Clés du Ciel ont été confiées à ce Prétre. Je fus curieux de voir une choſe ſi extraordinaire; mais je perdis mes peines; & je cherche encore de quelle figure ſont ces clés & dans quel coffre on les ſerre. Les principaux droits que ce Prétre exerce ſur le genre humain ſont d'abſoudre ceux que Dieu condamne, de condamner ceux qu'il abſout: au-

torité énorme, que nos Souterrains jureroient ne pouvoir se trouver dans un foible Mortel. Mais rien n'est plus aisé que d'en imposer à son gré aux Européens, & de leur faire recevoir les imaginations les plus plates & les plus absurdes; quoiqu'ils pensent être les seuls qui ayent le bon sens en partage, & qu'ils regardent, par une suite de cet orgueil, les autres Mortels avec dédain, & comme des Barbares. Je ne prétens pas ici faire le panégirique des moeurs ni des coûtumes de nos Souterrains, je ne veux qu'en raporter quelques-unes de celles des Européens, pour montrer combien est injuste & mal fondée la censure que cette Nation exerce sur les autres.

C'est un usage généralement reçu en Europe de répandre sur les cheveux & sur les habits une farine faite de certains fruits de la terre, que la nature fait croitre pour la nourriture des Hommes. Cette Farine est communément apellée Poudre. Tous les soirs on la secoue, pour en semer de nouvelle le lendemain. Une autre coûtume qui ne le cède point à celle-là pour le ridicule, c'est celle de certaines couvertures qu'ils nomment chapeaux, & qui sont faites pour garantir la tête de la rigueur du froid; mais qu'on porte d'ordinaire sous

ſous le bras même dans le coeur de l'hiver: ce qui me paroiſſoit auſſi peu ſenſé que ſi j'euſſe vû quelcun porter par la Ville ſa chemiſe, ou ſes culotes à la main, expoſant ainſi aux injures de l'air ſon pauvre corps pour la conſervation duquel ces choſes ont été faites. Les Dogmes réligieux des Européens ſont ſenſés & conformes à la droite raiſon: on ordonne de lire nuit & jour les livres où ſont contenues les choſes qu'il faut croire & pratiquer, de les bien méditer pour en comprendre le véritable ſens; & l'on recommande la patience & la tolérance à l'égard des Errans & des Foibles: néanmoins ſi quelcun entend un paſſage autrement que la plus grande partie des Citoyens, il eſt châtié par la priſon, par les coups de foüet; & quelque fois par le feu à cauſe de cette foibleſſe de jugement. Cela me paroiſſoit, comme ſi j'avois vu aſſommer un borgne ou un Louche, parceque les objets qui me ſemblent quarrés, lui auroient paru ronds. J'apris que pour cette ſeule raiſon, le Magiſtrat faiſoit égorger & brûler tout vifs des milliers d'Hommes.

Dans pluſieurs Villes & Bourgs, on voit des Hommes placés en des lieux élèvés, d'où ils déclament contre des péchés qu'ils commettent eux-memes tous les jours; c'eſt comme ſi je

voyois un Homme Yvre ſe déchainer contre l'Yvreſſe.

Ceux qui naiſſent boſſus, voutés, ou boiteux, veulent avoir le titre de *bien-nés;* ceux qui ſont d'une naiſſance obſcure, veulent le titre de *noblement-nés.* Ce qui eſt auſſi abſurde que ſi un Nain vouloit étre apellé Géant, & une Vieille tendron. Dans la plûpart des grandes Villes c'eſt la coûtume d'abord après le diné de ſe convier entre Amis à boire un bouïllon noir fait du jus de féves grillées vulgairement nommé Café. Quand on ſort pour aller prendre cette liqueur, on eſt enfermé dans une boëte poſée ſur quatre rouës & tirée par deux puiſſans Animaux; car c'eſt une choſe peu honorable parmi les Européens que de marcher ſur ſes jambes.

Le prémier jour de l'année les mêmes Peuples ſont tout d'un coup ſaiſis d'une maladie qui eſt inconnue à nos Souterrains. Les ſymtômes de cette maladie ſont des troubles & des agitations d'eſprit extraordinaires; qui font que ce jour-là perſonne ne peut reſter long-tems dans le même endroit. Ils courent comme des Frénètiques d'une maiſon dans l'autre, ſans trop ſavoir à quel deſſein. Cette maladie dure

re quelquefois quinze jours à quelques-uns. Enfin fatigués & épuisés de tant de courses, ils reviennent à eux-mêmes, & recouvrent leur prémière santé. Comme les maladies dont les Européens sont travaillés, sont inombrables, ils ont aussi des remèdes sans nombre. Plusieurs ont la manie horrible de marcher de façon que leur côté gauche regarde toujours le côté droit des autres. Plus on avance dans le Nord, plus on s'aperçoit de la violence de cette maladie, ce qui prouve qu'elle ne procède que de l'intemperie de l'air. On guérit de ce mal par le moyen de certains papiers sellés, où il y a des caractères peints ou imprimés. Pendant que les Malades portent ces espèces de Talismans, on les voit peu-à-peu recouvrer leur santé.

On chasse une autre sorte de rage par le son des cloches: au bruit qu'elles font, les esprits échaufés se modèrent; mais le remède ne produit pas un long effet, & deux heures après, le mal revient & s'acroit de plus belle. En Italie, en France, & en Espagne on voit régner dans l'Hiver une fureur que rien ne peut refréner pendant quelques semaines: Mais au bout de ce tems-là, on guérit le Malade en lui frottant le front avec une pincée de cendre.

Toutefois dans le Nord la cendre n'a aucun vertu, & ainſi les Septentrionaux ne guériſſent de ce mal-là, que par le bénèfice de la nature.

Pluſieurs Européens font trois à quatre fois par an, en préſence de témoins une alliance ſolennelle avec Dieu, qu'ils appellent communion, & qu'ils rompent avec tant de facilité qu'ils ſemblent n'avoir d'autre vuë en contractant, que de montrer qu'ils ſont réſolus de violer continuellement les engagemens où ils entrent trois ou quatre fois l'année.

Lorſqu'ils confeſſent leurs péchés, & qu'ils implorent la miſericorde de Dieu, ils ſe ſervent communément de periodes coupées, cadencées, & miſes en muſique; on y ajoute auſſi quelquefois le ſon des flûtes, des trompettes & des timballes, ſelon la grandeur du crime, dont ils demandent le pardon en chantant mélodieuſement.

Presque toutes les Nations de l'Europe ſont obligées de confeſſer la doctrine contenue dans un certain livre ſacré: mais la lecture de ce livre eſt abſolument interdite dans les régions méridionales, en ſorte que dans ces Païs-là on eſt contraint de croire ce qu'on ne ſauroit ni examiner, ni même lire ſans crime.

Dans

Dans ces mêmes Païs, il eſt défendu de ſervir Dieu & de l'adorer, ſi ce n'eſt dans une Langue inconnue, de manière que les prières ne ſont réputées légitimes & agréables à Dieu, que lorsqu'elles ſont faites par des gens qui ne ſavent ce qu'ils diſent. Dans les grandes Villes, tous ceux qui montent aux honneurs deviennent paralytiques, & ſe font porter par les rues, comme des Malades, dans des lits qui reſſemblent à des boëtes.

Pluſieurs Européens ſe font raſer la tête & couvrent leur chauveté ſous des cheveux étrangers, & poſtiches.

Les matières ſur leſquelles on diſpute communément dans les Ecoles d'Europe ſont ou peu importantes aux hommes, ou tout-à-fait au-deſſus de l'intelligence humaine. Les plus doctes ſujets ſur leſ-quels les Européens font des commentaires ſont les pautoufles,* les ſouliers, les guétres, les coliers, ou les robes de certaines nations anciennes & éteintes depuis long tems. Pluſieurs n'oſent porter leur jugement particulier ſur les ſciences ſacrées, ou profanes, mais s'en raportent à la déciſion des autres. S'ils

* Cela ne paroitra pas un badinage outré à quiconque ſaura les diſputes des ſavans ſur le Laticlave & l'Aguſticlave des Romains.

S'ils embraſſent un ſentiment, ils y ſont portés par caprice & s'y attachent vivement, comme un Homme qui a fait naufrage, & que le vent pouſſe contre un rocher, il l'embraſſe, & s'y tient attaché. Ils ont beau me dire qu'ils ſuivent un ſavant, un ſage; je les en croirois, ſi les Ignorans & les ſots pouvoient juger de cela: car il me ſemble qu'il faut être ſoi-même très-ſage & très-ſavant pour prononcer ſur le ſavoir & la ſageſſe des autres. Dans les parties méridonales de l'Europe, on voit porter par les Villes & les Villages des eſpèces de bignets ou de gofres, que les Prétres diſent être des Dieux. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'eſt que les Pâtiſſiers montrent la farine dont ils les ont paitris, & jurent pourtant que ce ſont ces Gofres qui ont créé le Ciel, & la Terre.

Les Anglois ſont auſſi jaloux de leur liberté qu'ils le ſont peu de leurs Femmes. Ils ne peuvent ſoufrir de joug que celui de leurs Epouſes. Ils rejettent aujourd'hui la Réligion qu'ils profeſſoient hier, & demain ils embraſſeront celle qu'ils rejettent aujourd'hui. Je crois que ces irréſolntions viennent de la ſituation du païs qui forme une Isle dont les Habitans ont l'humeur aſſés ſemblable au flux & au reflux de la Mer au milieu de laquelle ils vivent.

Les

Les Anglois s'informent ſoigneuſement de la ſanté de ceux qu'ils rencontrent, en ſorte qu'on les prendroit tous pour des Médecins: Mais j'ai remarqué que cette demande, *How do You do?* comment vous portez-vous ? n'étoit qu'une vaine façon de parler, & des mots qui ne ſignifioient rien.

Enfin les Anglois poliſſent, cultivent tant leur génie, & font de ſi grands efforts d'eſprit qu'ils le perdent tout-à-fait. Du côté du Septentrion, eſt une République compoſée de ſept Provinces, qu'on apelle unies, quoiqu'on n'aperçoive entre elles pas la moindre marque d'union, ni de concorde. Là, le Peuple vante ſa puiſſance, prétendant que toute l'autorité ſouveraine eſt en ſa diſpoſition, & néanmoins il n'y a point d'Etat où les Plebeïens ayent moins de part aux charges publiques, & le Gouvernement eſt reſervé à un petit nombre de familles.

Les Habitans de ces ſept Provinces ſont infatigables à amaſſer des richeſſes, dont ils n'uſent pourtant pas, ayant toujours la bourſe bien garnie, & le ventre vuide : On diroit même qu'ils ne mangent que de la fumee, qu'ils avalent par des tuïaux d'argile.

Il faut

Il faut dire à la louange de ceux de cette nation qu'ils ſont les plus propres des Mortels; car ils lavent tout, excepté leurs mains.

Dans les Villes & les Villages d'Europe, il y a des gens qui veillent toute la nuit, pour annoncer les heures * par les ruës. Ces Gens-là vous ſouhaitent un bon repos en chantant, ou plûtôt en rugiſſant, & réveillent tout le monde.

Chaque Région de l'Europe a ſes uſages ſouvent diamétralement opoſés aux Loix : Ainſi par exemple, ſelon les Loix la Femme doit obéïr au Mari, & Selon l'uſage c'eſt le Mari qui doit obeïr à la Femme.

C'eſt ſurtout chez les Européens que l'on fait cas de ceux qui vivent ſumptueuſement & qui engloutiſſent les Biens de la terre : les Laboureurs, les Païſans; & tous ceux qui nourriſſent ces Gloutons ſont les ſeuls mépriſés.

On peut juger de la méchanceté des Européens, par les Gibèts, les potences & les rouës qu'on aperçoit chés eux de tous cotés. Chaque Ville a ſon Bourreau particulier; il n'y a que l'Angleterre où je ne crois pas qu'il y en ait,

* Cela ne ſe pratique que dans les Païs du Nord.

ait, vu que chaque Habitant ſait ſe pendre lui-même.

Je ſoupçonne les Européens d'être antropophages; car ils enferment une grande multitude d'Hommes robuſtes dans des clôtures, qu'ils apellent Monaſtères, pour les y engraiſſer, & leur donner un teint frais & vermeil. Pendant que ces Hommes ſont dans ces engrais, on les exemte de toute ſorte de travail, & on leur ordonne ſeulement d'avoir ſoin de leur ventre.

Les Européens ont coûtume de boire de l'au le matin pour tempérer la chaleur de l'eſtomac; mais à peine cette chaleur s'eſt un peu rallentie qu'ils vont la rallumer avec du brandevin.

La Réligion des Européens eſt diviſée en deux ſectes principales de Catholiques Romains, & de Proteſtans: Ces derniers n'adorent qu'un ſeul Dieu, mais les préniers en adorent pluſieurs; car autant qu'on voit de Villes & de Villages, autant il y a de Dieux & de Déeſſes. Tous ces Dieux & Déeſſes ſont de la création du Grand-Prétre de Rome, & celui-ci eſt créé par des Curés communément apellés Cardinaux. On peut par-là juger du pouvoir extraordinaire de ces Cardinaux, puiqu'ils ſont les Faiſeurs

de

de Dieux mêmes. Les anciens Italiens commandoient à toute la terre, & obéiſſoient à leurs Femmes: Ceux d'aujourd'hui tiranniſent leurs Femmes, & plient honteuſement devant toutes les nations.

Les Animaux Européens ſont diſtingués en terreſtres & en aquatiques. Il yen a auſſi d'amphibies, comme grenouilles, Dauphins & Bataves: ceux-ci habitent dans des Marais

Vivant tantôt dans l'eau, & tantôt ſur la terre.

Les Européens ſe nourriſſent des mêmes alimens que nous: mais les Eſpagnols ne mangent que du vent.

Le commerce fleurit en Europe, & on y trafique bien des marchandiſes qui nous ſont inconnues. A Rome on vend le Ciel; les Suiſſes ſe vendent eux-mêmes; en *** on vend les couronnes, les ſceptres, & la dignité Royale à l'encan.

La pareſſe eſt en Eſpagne la marque d'un galant-homme, & rien n'y eſt plus grand, ni plus noble que le ſomeil. On y apelle fidèles & vrai-croyans ceux qui ne ſavent ce qu'ils croyent, & qui ſe mettent peu en peine d'examiner

miner ce qu'on leur enſeigne. Il y en a qui pour leur pareſſe, leur négligence, & leur indifférence à examiner, ſont mis au rang des ſaints : mais on y damne éternellement ceux qui plus ſages & plus aviſés, examinent tout, & s'écartent quelquefois de certaines opinions.

Enfin les Européens croyent que la pratique ou la négligence de la vertu & de la piété ne décident point du ſalut, ou de la damnation éternelle ; mais que c'eſt le hazard de la naiſſance ; car ils avouent tous que, s'ils fuſſent nés dans d'autres lieux & d'autres Parens, ils euſſent ſuivi d'autres dogmes. C'eſt ce qui me fit juger qu'ils n'étoient damnés que par le pur hazard de la naiſſance ; mais je ne ſaurois concilier cette opinion avec la bonté & la juſtice de Dieu. Parmi les Gens de Lettres, on eſtime ſurtout ceux, qui renverſent tellement l'ordre des mots, qu'ils rendent obſcur & embrouillé ce qui étoit clair & évident. Ces Gens-là ſont communément apellés *Poëtes*, & ce renverſement de mots, *Poëſie*. Mais le mérite d'un Poëte ne conſiſte pas ſeulement dans la bizarrerie du ſtile, il faut encore qu'il ſoit grand menteur. C'eſt pour cela qu'on rend des honneurs preſque divins à l'ancien Poëte Homère, qui excella dans les deux points en

queſtion. Pluſieurs ont voulu l'imiter, renverſer, comme lui, les phraſes, & détruire la verité de fond en comble, mais perſonne n'a pu l'atteindre, ni l'égaler en cela.

Les Savans d'Europe achetent des livres avec avidité; mais ils n'y cherchent pas tant la matiére que le format, le papier & le caractère. Les Libraires ayant remarqué le goût de ces Mrs pour ces ſortes de fadaiſes, inventent tous les jours de nouveaux caractères, & ſe font payer au centuple: car les Arts libéraux ſont devenus une eſpece de trafic en Europe, & il n'y a pas de Marchands, plus trompeurs & plus fourbes que les Philoſophes & les Auteurs. Il y a des Sots qui ſemblent, en écrivant des livres, craindre que leur folie ne demeure inconnue à la poſterité. Les Univerſités de l'Europe ſont des Marchés ou des Boutiques dans leſquelles on fait un négoce d'honneurs & de ſiences: On y vend à un prix raiſonnable & modique les degrés, les promotions, les dignités, quantité de titres de Savoir, & diverſes autres doctes marchandiſes, qu'on n'aquiert dans notre monde ſouterrain que par l'étude, le travail, & une aplication continuelle. On apelle Docteurs chez les Européens, ceux qui ont atteint le faîte de l'érudition, ou, pour parler com-

comme eux, ceux qui ſont montés ſur le ſommet d'un certain mont Parnaſſe, où l'on prétend que préſident neuf vierges. Après les Docteurs, Viennent les Maitre-és-arts, ceux-ci aquierent leur titre à moins de fraix; mais auſſi paſſent-ils pour étre moins ſavans. On peut conclure de tout cela que rien n'égale la bonté & la bénignité des Univerſités envers les Hommes, vû qu'elles leur ouvrent un chemin ſi doux & ſi facile pour aller aux ſiences. Vers le ſeptentrion, les Univerſités ſont un peu plus rigides, & on n'y confère les dègrés importans qu'après un examen préalable.

Les Savans ſont diſtingués des Ignorans du côté des moeurs, de la politeſſe, & ſurtout du côté de la Réligion; car ceux-ci n'adorent qu'un ſeul Dieu, ceux-là en adorent pluſieurs, & quantité de Déeſſes *. Les principales Divinités des ſavans, ſont Apollon, Minerve, les Muſes, & pluſieurs autres Deïtés de moindre importance, que les Ecrivains, ſurtout Mrs les Poëtes, invoquent ordinairement dans leurs transports, & les accés de leur entouſiaſme.

* On a marié dernierement dans un programme Mars & Minerve: La cérémonie s'eſt faite en Latin, mais en Latin barbare; & l'on craint par pluſieurs raiſons que ces deux Divinités ne faſſent mauvais ménage.

On diviſe les gens de Lettres en pluſieurs claſſes; les uns ſont Philoſophes, d'autres Poëtes, ceux-ci Grammairiens, & ceux-là Phiſiciens, ou Métaphiſiciens.

Le Philoſophe eſt un Marchand litteraire, qui, pour un certain prix, vend des préceptes ſur le rénoncement à ſoi-même, ſur la tempérance & la pauvreté; il déclame & écrit contre les richeſſes, juſqu'à ce-qu'il ſoit lui-même devenu riche. Le Père des Philoſophes eſt un certain Séneque, qui en faiſant ainſi, aquit des tréſors pareils à ceux d'un grand Roi.

Le Poëte eſt un Homme que les bagatelles & la fureur poëtique rendent recommandable. Cette fureur eſt ce qui fait le mérite des Poëtes du prémier vol; car ceux qui expriment leurs penſées ſimplement & clairement, ne ſont pas dignes des couronnes ni des prix.

Les Grammairiens forment une eſpèce de Gens de guerre qui troublent le repos public. Ils différent des autres Soldats, en ce qu'au lieu de Caſaques, ils portent des robes, & au lieu d'épée, ils ſe ſervent de la plume. Ils combattent auſſi opiniâtrément pour des lettres & des ſyllabes, que les autres pour la Patrie. Je m'ima-

m'imagine que ceux qui gouvernent, fomentent ces troubles dans la ſeule vuë d'empécher le genre-humain de s'engourdir par une trop grande tranquillité. Mais lorſque les diviſions augmentent au point de faire aprehender des meurtres, le Sénat interpoſe ſon autorité, comme fit dernierement le Parlement de Paris, au ſujet des diſputes qui s'étoient élèvées ſur l'uſage des Lettres Q & K: cette grave Compagnie permit à un chacun de ſe ſervir de l'une ou de l'autre de ces deux lettres, quand on le jugeroit à propos.

Le Phiſicien fouille dans les entrailles de la terre, il examine la nature des Bipédes, Quadrupédes, des Reptiles & des Inſectes: en un mot il connoit tout, excepté lui-même.

Le Métaphiſicien eſt un ſavant à qui rien n'eſt caché de ce qui l'eſt aux autres; qui connoit, décrit, & définit la nature des Eſprits, des Ames, ce qui exiſte & ce qui n'exiſte point; & qui pour avoir la vuë trop perçante ne ſauroit voir ce qui eſt devant ſes pieds.

Tel eſt l'état de la Républiques des Lettres en Europe. Je pourrois m'étendre d'avantage ſur ce ſujet mais il ſuffit d'en avoir tracé une idée, d'où le Lecteur pourra juger, ſi c'eſt à

tort

tort ou à bon droit que les Européens croient avoir seuls la sagesse en partage. Il faut pourtant dire à la louange de leurs Docteurs & de leurs Maître-és-arts, qu'ils ont beaucoup plus d'adresse que nos souterrains à instruire les jeunes gens, vû qu'ils leur enseignent non seulement ce qu'ils ont apris, mais aussi ce qu'ils ne savent pas & qu'ils n'ont jamais su : Or si c'est une chose difficile de faire passer aux autres les sciences que nous possédons en perfection, combien ne le doit-il pas plus être d'enseigner ce dont on n'a aucune connoissance.

On trouve en Europe certaines personnes lettrées qui s'apliquent à la Théologie avec une égale ardeur. Comme Philosophes, ils doutent de tout, comme Théologiens, ils n'osent rien nier.

Les Européens n'ont pas moins d'empressement pour l'étude que nos souterrains ; & ils deviennent savans beaucoup plus vîte, à la faveur de je ne sai quelle invention magique,* qui fait qu'en un jour de tems ils peuvent lire des centaines de volumes. Les Surterrains sont fort dévots & fort assidus aux exercices de Religion ; mais les tems de leurs prières ne sont point

* Les Journaux Litteraires.

point réglés par les mouvemens de leurs coeurs, mais par le ſon des cloches, des horloges, ou par la diſpoſition des Montres; de ſorte que leur dévotion eſt toute machinale; car elle ne vient pas du fond du coeur, mais elle eſt l'effet de certains ſignes extérieurs, de la coûtume, & des heures qui compoſent le jour.

On peut juger de leur aſſiduité à prier Dieu, par les hymnes qu'on leur entend chanter, en coupant du bois, en netteïant des pots, & en faiſant d'autres fonctions manuelles.

Lorſque je fus en Italie, je m'imaginai d'être le ſeigneur de toute la contrée; car chacun m'aſſuroit à tout propos qu'il étoit mon eſclave. Je voulus mettre cette ſervitude à l'épreuve, & j'ordonnai un ſoir qu'on m'amenât la Femme de mon Hôte: ſur quoi celui-ci ſe mit dans une fort groſſe colère, & me commanda de prendre ſur le champ mon ſac & mes quilles, & de décamper au plutôt de chez lui: comme je ne me hâtois pas de lui obeir, il me mit dehors par force.

Dans les païs ſeptentrionaux on met tout en uſage pour avoir des titres, aulieu de bien des choſes dont on manque. On croiroit voir

dans les habitans une troupe d'extravagans, tant ils ont la marote de marcher toujours sur la droite. Enfin ***.

J'avois écouté jusques-là avec assés de patience; mais ces dernières lignes me choquèrent extremement: j'interrompis mon Lecteur, déclarant, que tout cela étoit faux, & ne partoit que d'un Ecrivain peu équitable, livré aux accés d'une bile noire. Cependant quand j'eus calmé ce prémier mouvement, je commençai à porter un jugement plus favorable sur cette rélation, voyant bien que quoique l'Auteur mentît, & s'écartât de l'équité dans quelques endroits, il n'avoit pas toujours acusé faux; mais avoit au contraire bien souvent rencontré juste. Au reste, je suivis l'avis de Tomopolke, & j'entretins soigneusement l'erreur des Quamites à l'égard de mon origine, jugeant qu'il étoit plus convenable à mes interèts de passer pour l'Envoyé du Soleil, que pour un Européen.

Cependant, nos Voisins s'étoient longtems tenu tranquilles, & m'avoient assés donné le loisir de régler l'Etat, lorsqu'on eut avis que trois puissantes nations s'étoient liguées contre les Quamites: ces trois nations étoient les *Arctons*, les *Kispuciens*, & les *Alectoriens*.

riens. Les prémiers étoient des Ours doués de raiſon, qui paſſoient pour féroces, & pour être extrémement belliqueux. Les ſeconds étoient des Chats très-renommés dans le monde ſouterrain, à cauſe de leur ſagacité, & de la force de leur jugement, ils étoient moins redoutables à leurs puiſſans énémis, par la force de leurs corps que par leurs inventions & leurs Stratagêmes de guerre. Enfin les Alectoriens faiſant plus la guerre en l'air qu'à terre avoient tout l'air de nous tailler des croupières. Ceux-ci étoient tous Coqs armés d'arcs & de fléches empoiſonnées, qu'ils lançoient avec une adreſſe merveilleuſe, & dont ils faiſoient des bleſſures mortelles. Ces trois nations irritées par les ſuccés extraordinaires qu'avoient eu les Quamites, & de ce que par les défaites des Tanaquites la guerre s'étoit aprochée d'elles, réſolurent de ſe liguer enſemble, & de joindre leurs armes pour abaiſſer la puiſſance naiſſante des Quamites, avant qu'elle eût pris de nouvelles forces. Mais avant que d'en venir de leur côté à une déclaration ouverte de guerre, elles envoyèrent une ambaſſade à Quama; pour y revendiquer la liberté des Tanaquites, ou pour déclarer ſolennellement la guerre à l'Empereur, au cas qu'il refuſât de conſentir à leur demande. Les Ambaſſadeurs exécutèrent leur

commiſſion, & l'Empereur ſuivant mon conſeil, leur fit répondre: que les Tanaquites infracteurs de la paix & des traités, ne devoient s'en prendre qu'à leur folie & à leur orgueil, s'ils étoient tombés dans cette diſgrace: que pour lui, il étoit réſolu de défendre de toutes ſes forces, contre quiconque oſeroit l'attaquer, la poſſeſſion conſtante qu'il avoit aquiſe par le ſort des armes; & qu'enfin il ne craignoit point les ménaces des Alliés. Sur cette réponſe, on nous envoit des Hérauts, & nous nous préparons à la guerre qu'ils nous déclarent. En peu de tems j'eus aſſemblé une Armée de quarante mille Hommes dont huit mille étoient cavallerie, & deux mille étoient Fuziliers. L'Empereur même, quoique caſſé de vieilleſſe, voulut aſſiſter à cette expédition; & il étoit ſi avide de gloire, que ni mes prieres ni celles de ſon Epouſe & de ſes Enfans ne pûrent le détourner de cette reſolution quelque choſe qu'on lui répreſentât.

Dans l'état douteux où les choſes étoient je ne craignois rien tant que la défection & la révolte des Tanaquites, qui ſelon toute aparence, ne devoient pas laiſſer échaper une ſi belle occaſion de ſecouer le joug qu'on leur avoit impoſé, & de ſe ranger du côté des énémis, je

ne

ne me trompois pas dans ma conpecture; nous eumes avis que douze mille Tanaquites avoient repris les armes, s'étoient rendus dans le camp des Confederés; de sorte que nous avions affaire à quatre énémis puissans. Notre Armée munie de toutes les choses nécessaires, se mit en marche au commencement du Mois de Kilian, dans le dessein d'aller à la rencontre de l'énémi, & de le combattre. Pendant notre Marche, nos espions nous raportèrent, que les Troupes confederées étoient dèja entrées sur les terres des Tanaquites, & qu'elles avoient assiegé, la Forteresse de *Sibol*, située aux confins des Kispuciens. Elle étoit si bien battue, que le Gouverneur se voyoit sur le point de se rendre; les Enémis n'eurent pas plutôt eu le vent que nous venions pour secourir la place, qu'ils levèrent le siége, & s'avancérent pour nous disputer le terrein. Le combat se donna dans un lieu peu éloigné de la place assiègée d'où il fut aussi apellé la Bataille de Sibol. Les Arctons qui étoient à l'aîle gauche, fondant sur notre cavallerie, en firent un grand carnage, soûtenus des Tanaquites rébelles. Il sembloit que c'étoit fait de nous: Mais dans le tems que nous étions le plus pressés, nos Fusiliers s'avancèrent, & firent deux décharges qui dérangerent si fort les rangs des énémis,

que

que ceux qui peu auparavant triomphoient de notre Cavallerie, commencèrent à étre preſſés à leur tour; & enfin à tourner le dos. Sur ces entrefaites, les Kiſpuciens ſerroient extremement notre Infanterie. Ils lançoient leurs fléches avec tant d'adreſſe, que dans peu il y eut ſix cens Quamites de tués ou de bleſſés. Mais notre Cavallerie acourant avec nos Fuziliers, les Kiſpuciens furent obligés de fuir, ou plutôt de céder; car ils ne rompirent point leurs rangs, graces à la prudence & à l'habileté de *Monſone* leur Général, qui paſſoit dans ce tems-là pour le plus grand Capitaine du Monde ſouterrain. Il reſtoit encore les Alectoriens à qui il n'étoit pas aiſé d'arracher la victoire; car toutes les fois qu'on faiſoit feu ſur eux de notre Mousqueterie, ils s'élevoient dans l'air battant des aîles, & de-là ils décochoient des fléches avec tant d'adreſſe contre nos Gens, qu'il y en avoit peu qui ne portaſſent. Leurs coups étoient preſque tous ſurs, pour ce qu'il eſt plus aiſé de tirer juſte de haut en bas, que de bas en haut; mais il n'en étoit pas de même de nos Soldats qui perdoient l'énemi de dès vue qu'ils le couchoient en joue, & manquoient par conſéquent leurs coups. Le combat s'échaufoit extrémement; l'Empereur faiſoit des mieux, il s'étoit avancé juſqu'au de là des Drapeaux, &

ſe

ſe trouvoit au plus fort de la mélée, lorſqu'il fut percé d'un dard empoiſonné. Ce Monarque tomba de cheval, & ayant été porté dans ſa tente, il y expira peu d'heures après. Dans cet état critique, je jugeai à propos de recommander le ſilence à ceux qui avoient été témoins de l'infortune de l'Empereur, de peur que la nouvelle de ſa mort ne rallentît l'ardeur des Combattans. Je parcours les rangs, j'exhorte les Soldats à continuer de faire leur devoir. Je leur dis que leur ſouverain a été étourdi d'un coup qu'il a reçu ; mais que ce n'eſt rien, que le fer n'eſt pas entré bien avant, & que le Prince ſe flatte de les revoir inceſſament. Pluſieurs ignorant ce qui étoit arrivé, on continua à combattre juſques à la nuit. Alors les Alectoriens epuiſés de travail, & de bleſſures ſe retirèrent dans leur camp, & je conclus avec eux une ſuſpenſion d'armes pour pouvoir faire enterrer les Morts. Sur ces entrefaites, conſidérant qu'il falloit avoir recours à quelque nouvelle invention, pour vaincre les Alectoriens, je fis refondre les balles de Mouſquet que nous avions, & j'en fis faire de la dragée. Cette invention eut un ſi grand ſuccés, que, lorſqu'on en vint de nouveau aux mains, les Alectoriens commencèrent à tomber comme des mouches, & la moitié de leur Armée périt.

Ceux

Ceux qui reſtèrent mirent bas les armes, & demandèrent humblement la paix. Leur exemple fut ſuivi des Arctons, & des Kiſpuciens, qui ſe rendirent à nous avec leurs armes, & les places fortes de leur Païs. Après ces exploits,

Je fais aſſembler le Conſeil
De tous les Généraux, & des grands de l'Empire
J'ordonne qu'on m'écoute, & je commence à dire:

„Illuſtres, très-nobles, & très-vaillans Seig-
„neurs, je ne doute pas que pluſieurs d'entre
„Vous ne ſoient informés avec quel ſoin &
quelle peine je tachai de détourner notre très-au-
„guſte Empereur du deſſein qu'il avoit d'aſſi-
„ſter à cette expédition; mais ſon grand cou-
„rage ne lui permit pas de reſter oiſif à ſa
„Cour pendant que nous irions expoſer nos
„têtes aux coups des énémis. Je puis jurer
„que c'eſt le ſeul refus que j'aye eſſuyé de ſa
„part, & plut à Dieu que dans d'autres occa-
„ſions il n'eût pas été ſi facile à m'acorder mes
„demandes, & qu'il l'eût été davantage dans

„cel-

„celle-ci, nous ne ſerions pas tombé dans le „malheur où nous jette ſa mort inopinée; nous „fuſſions retournés triomphans à la Ville im„périale, & la joye de nos heureux ſuccés n'eût „point été troublée par aucun ſujet de deuïl. „Je ne puis, & il ne me convient pas „de vous celer plus long-tems cet ac„cident funeſte qui nous porte un ſi rude „coup. Sachez donc, Mrs, que l'Empereur „agiſſant avec beaucoup de valeur, areçu une „bleſſure dans la chaleur du combat, & en eſt „mort quelques momens après. Quel deuïl, „quels chagrins la perte d'un ſi grand Prince „ne répandra-t-elle pas dans les coeurs? Par „ma douleur, Mrs, je juge dèja de la vôtre. „Mais ne Vous laiſſez point abatre; La mort „d'un tel Héros eſt plutôt l'effet de la condi„tion humaine, que la perte de ſa Vie: Oui, „Mrs, l'Empereur vit encore pour Vous dans „la perſonne des deux Princes ſes fils qu'il vous „laiſſe, & qui ſuivront les traces de leur glo„rieux Père, & ne ſeront pas moins les imita„teurs de ſes Vertus, que les Héritiers de ſon

„Em-

„Empire. Ainſi il n'y aura de différence que
„dans le nom du Monarque que vous aurez;
„& comme le Prince Temuſo eſt l'Aîné & que
„par conſéquent il doit ſucceder de droit à ſon
„Père, c'eſt en ſon nom, & ſous ſes auſpices
„que je commanderai deſormais l'Armée.
„C'eſt à lui à qui nous préteront ſer-
„ment & à qui nous obéiront
„à l'avenir.

CHAPI-

* *

CHAPITRE XIV.

KLIMIUS EST ELEVE' A L'EMPIRE.

A peine j'avois ceſſé de parler, que tout le Conſeil ſe mit à crier; *nous ne voulons avoir pour Empereur* QUE PIKILSU, ou l'Envoyé du Soleil. Je fus frapé de ces cris, & fondant en larmes, je priai ces Mrs. de ſe ſouvenir de la fidelité qu'ils devoient à la Maiſon Impériale, & des bienfaits qu'ils avoient reçus, tant en général, qu'en particulier du defunt Empereur, bienfaits, qu'ils ne pouvoient oublier, ſans faire à leur réputation une tache inéfaçable. Enfin j'ajoutai; que s'ils me trouvoient bon à quelque choſe, je pouvois tout de même ſervir l'Etat quoique je reſtaſſe perſonne privée. Mais tout cela fut inutile;

Perſonne n'en voulut avoir le démenti
Et les Grand à ces mots redoublèrent leur Cri.

Les Troupes étant acouruës de toutes parts, la clameur augmenta, & tout le camp repeta, ce que le Conſeil avoit dit. Là-deſſus je me voilai la tête, & je me retirai dans ma tente,

ordonnant à mes gardes de ne laiſſer entrer perſonne ; car je me flattois que quand ce prémier feu du zèle des Soldats ſe ſeroit un peu rallenti, chacun penſeroit plus ſainement. Mais les Chefs des Troupes ayant aſſemblé leur monde, coururent à ma tente, forcérent la garde, & me revétirent moi-meme, malgré que j'en euſſe, des ornemens Impériaux, & m'ayant tiré hors de ma tente, ils me proclamèrent au ſon des trompettes & des tambours, Empereur de Quama, Roi de Tanaquit, d' Arctonie, d' Alectorie, & Grand-Duc des Kiſpuciens. Alors voyant qu'il n'y avoit plus moyen de réſiſter, je ſuivis le torrent, & j'avoue que je n'en fus pas fâché; & qui eſt-ce qui l'auroit été de ſe voir d'abord en poſſeſſion d'un Empire, de trois Royaumes, & d'un Grand-Duché? il y a là dequoi faire venir l' eau à la bouche à l' homme du monde le moins ambitieux. J'envoyai ſur le champ des Couriers au Prince Hérèditaire, pour lui donner avis de ce qui s' étoit paſſé, & pour l' avertir de défendre les droits que ſa naiſſance lui avoit aquis, & de déclarer nulle cette élection faite contre le Loix de l'Etat: Mais malgré cette démarche, j'étois réſolu dans le cœur, de ne pas abandonner aiſément un Empire qui m'avoit été offert ſans que je l' euſſe brigué? de ſorte qu' à le

bien

bien prendre, ce que j'en faisois à l'égard du Prince, n'étoit que pour le sonder, & pour connoitre ses sentimens. Ce jeune Rival, qui avoit l' esprit pénètrant, & le jugement juste, qui savoit sous quels détours, & sous combien de masques les Hommes ont coûtume de couvrir leurs desseins ambitieux, jugea, que ma modestie étoit simulée, & cédant prudemment au tems, il suivit l'exemple de l' Armeé, & me fit aussi proclamer Empereur dans la Ville Impériale. J'y arrivai peu de tems après accompagné des chefs de l' Armée, qui me conduisoient en triomphe: Le Peuple nous vint au devant faisant mille aclamations d'allegresse, & quelques jours après, je fus couronné solennellement & avec les cérémonies accoutumées en pareille rencontre. Me voyant donc transformé d' Echapé d' un naufrage en Monarque puissant, & voulant gagner l' amitié de ceux que j'avois remarqué étre fort attachés à la Famille Impériale, afin d' augmenter le nombre de mes partisans dans les assemblées publiques & particulières, j'épousai la fille du feu Empereur, nommée *Ralac*.

Cette Princesse étoit d'un âge raisonable.
Et par conséquent mariable.

Après avoir fait de si grandes choses, & en si grand nombre, je me mis à inventer de nou-

veaux moyens pour élèver l'Empire Quamitique à un dégré de puiſſance qui le rendît redoutable à toutes les nations ſouterraines. Je commençai d'abord par m'aſſurer des Peuples que nous venions de ſubjuguer ; pour cet effet je mis de nombreuſes Garniſons dans leurs places fortes, je traitai avec bonté les Vaincus, & j'en élèvai même pluſieurs aux prémières charges de ma Cour. J'honorai ſurtout les Généraux priſonniers Tomopolke, & Monſone d'une faveur ſi particulière, que pluſieurs Quamites en conçurent de la jalouſie, quoiqu'ils n'en fiſſent d'abord rien paroître ; mais c'étoit une étincelle qu'ils couvoient, & qui cauſa dans la ſuite un grand incendie, comme je le dirai bientôt. Pour revenir aux affaires domeſtiques, je tachois de porter les ſiences, & l'Art militaire au comble de la perfection ; & comme le païs eſt couvert d'épaiſſes forets qui fourniſſent du bois en abondance, je m'attachai ſi fort à faire conſtruire des navires, & à équiper des flottes à la manière des Européens, que, quoique diſtrait par mille autres affaires, je paroiſſois néanmoins comme ſi je n'euſſe été occupé que de celle-là. Les Kispuciens, n'étant pas tout-à-fait ignorans dans ces ſortes d'ouvrages, me furent d'un grand ſecours dans les chantiers que j'avois établis ; & je nommai

mai leur Général Monſone grand Amiral de mes Armées navales. Soixante jours après la coupure du bois, une flotte de vingt Vaiſſeaux ſe trouva préte à mettre à la voile, tant on y avoit travaillé avec ardeur. A la vue de tant d'heureux ſuccés, je me regardai comme l'Alexandre du monde ſouterrain, & je me voyois en état d'operer les mêmes révolutions, que le Macédonien avoit cauſées ſur nôtre globe. La paſſion de dominer s'étend à l'infini, & n'eſt jamais aſſouvie. Quelques années auparavant un petit emploi de Diacre, d'Ecrivain, ou de Clerc de Procureur, faiſoit le plus grand objet de mes voeux, je n'aſpirois pas à des choſes plus relevées: maintenant que je poſſéde quatre ou cinq Royaumes, il me ſemble que je ſuis trop à l'étroit: en ſorte qu'à cauſe de ma cupidité, qui augmentoit avec mes richeſſes, & ma puiſſance, je ne m'étois jamais trouvé ſi pauvre ni ſi indigent.

Cependant les Pilotes Kispuciens me mirent au fait de l'Etat, de la nature des mers, & de la ſituation des Terres dont elles étoient environnées. Je compris par leurs diſcours qu'en huit jours d'une heureuſe navigation, on pouvoit aborder aux rivages de l'Empire Mezendorique, d'où par la route que j'avois faite autrefois & qui étoit connuë, on pouvoit

paſſer en Martinie. Je fis mettre à la voile. Ce Païs étoit le principal but de mon entrepriſe; ſes richeſſes, ſes forces, l'adreſſe, l'habileté de ſes Habitans dans la navigation, où ils excelloient, & dont ils pouvoient donner des leçons utiles à un Homme qui entreprenoit de ſi grandes choſes, tout cela, dis-je, étoit un puiſſant motif pour m'éxciter à ſoumettre cette nation à mon obeïſſance; mais ce qui m'y portoit le plus, c'étoit le déſir de vanger mes vieilles injures. Je nommai l' Aîné des deux Princes de Quama pour me ſuivre dans mon expédition, ſous prétexte que ce ſeroit une occaſion à ſon Alteſſe de faire briller, l'éclat de ſon courage, & ſes autres Vertus militaires; mais dans le fonds, je ne voulois l'avoir que comme un ôtage qui me répondit de la fidelité des Quamites. L'autre Prince fut laiſſé à Quama; mais ſans autorité, & la Régence de l' Empire durant mon abſence fut déférée à l' Impératrice qui étoit enceinte. Toute l' Armée navale conſiſtoit, comme je l'ai dit, en vingt navires, tant grands que petits: ils avoient été conſtruit, ſous la direction du Général Kiſpucien, Monſone, à qui j'avois commis le ſoin de tout cela. Il avoit lui même, deſſiné les plans des Vaiſſeaux, & les avoit fait conſtruire d'après ceux des Martiniens: Car il eſt bon de remarquer ici, que les Martiniens

niens étoient chez le Souterrains, ce que furent jadis les Tyriens & les Sidoniens ſur nôtre globe, ou tels que ſont encore de nos jours les Anglois & les Hollandois, qui s'arrogent l'empire de la Mer. Mais quand nous fumes enſuite arrivés en Martinie, je reconnus combien nous nous étions écartés de nos modéles dans la conſtruction de nos Navires.

Nous partimes dans ce tems de l'année où la Planète de Nazar ne ſe montre qu'à moitié aux Quamites. Il y avoit trois jours que nous fendions les ondes, lorſque nous arrivons á la vue d' une Isle dont les Habitans me parurent aiſés à ſubjuguer à cauſe des factions qui les diviſoient: d'ailleurs ils n'avoient point d'armes, & n'en connoiſſoient même pas l'uſage; mais au lieu de cela, ils combattoient, avec des injures, & des malédictions, c'eſt tout ce qu'il y avoit à craindre de leur part. Dans ce païs-là, on empriſonne les malfaiteurs; on leur fait le procés, & au lieu de potence, de piloris &c. on les mène, on les expoſe aux injures & aux malédictions de certaines gens nommés *Sabutes* c'eſt-à-dire, Injurieurs, qui ſont chez ce Peuple, ce que ſont chez nous les Maitres des hautes Oeuvres, & les Bourreaux. Quant à la figure corporelle de cette nation, elle ne diffère des Hommes qu'en ce que les Fémelles ont des barbes,

& les Mâles n'en ont pas, les uns & les autres ont auſſi la plante du pied tournée devant derrière.

Dèsque nous fumes décendus dans l' Isle, environ trois cens Canaliſques (c'eſt le nom de ce Peuple) vinrent à notre rencontre; & nous attaquèrent comme des énémis avec leurs armes acoûtumées, c'eſt-à-dire avec des imprécations & des invectives, toutes aſſaiſonnées de tant d'aigreur (à ce que nous aprimes d'un Alectorien qui entendoit le Canaliſque) qu'ils pouvoient le disputer aux Grammairiens de notre globe; mais moi qui ſavois aſsès,

Que le courroux eſt inutile,
Si la force ne le ſoûtient.

je défendis qu'on maltraitât ce Peuple; Seulement pour lui faire peur, j'ordonnai qu'on tirât un coup de canon, cela produiſit un ſi grand effet, que ces malheureux ſe jettèrent à genoux & demandèrent grace. Tous les Roitelets de l' Isle vinrent bientôt me rendre hommage, & ſe ranger avec leurs ſujets ſous mon obeiſſance, en diſant qu'il n'y avoit point de honte d'étre vaincus par celui qui étoit invincible, ni de deshonneur à étre ſoûmis à celui que la Fortune avoit élevé ſur tous les autres. Ce fut ainſi que nous nous emparames de cette Isle, qui à la verité augmenta

ma

ma puiſſance, mais non pas la gloire de mes Armes, à cauſe de la molleſſe de ſes Habitans. Après avoir ramaſſé les contributions que j'avois demandées, nous lèvames l'ancre, & après quelques jours d'une heureuſe navigation, nous abordames le rivage de Mézendore. J'aſſemblai mon conſeil de guerre pour ſavoir s'il ſeroit plus à propos d'agir d'abord à force ouverte, ou d'envoyer des Députés à l'Empereur pour le ſonder, & ſavoir s'il aimoit mieux ſe rendre, ou tenter le ſort des armes. Ce dernier ſentiment eut la pluralité des voix, & je nommai une députation compoſée de cinq perſonnes, ſavoir d'un Quamite, d'un Arcton, d'un Alectorien, d'un Tanaquite, & d'un Kiſpucien. Ces Deputés étant arrivés à la Ville Impériale, le Gouverneur les interrogea au nom de l'Empereur.

Que cherchez-vous, dit-il, parlez au nom des Dieux?
Quel ſi preſſant beſoin vous amène en ces lieux?

Les Députés répartirent:

Ce n'eſt point le hazard d'un funeſte naufrage.
Qui nous ait malgré nous portés ſur ce rivage;
Mais d'un commun acord nous venons vous chercher.

Quelques momens après, on les préſenta à l'Empereur, à qui ils remirent de ma part la Lettre ſuivante,

„Nicolas Klimius par la grace de Dieu, „Empereur de Quama, Envoyé du Soleil, „Roi de Tanaquit, d'Arctonie, d'Alectorie, „Grand-Duc de Kispucie, & seigneur de Ca- „nalisque à Miklopolate Empereur de Mé- „zendore, salut. Tu sauras, que par un „arrêt immuable du Ciel, il est decidé que „toutes les nations du monde seront soûmises „à la puissance du Monarque de Quama, & „comme ce decrêt ne sauroit étre démenti, tu „feras fort bien de soumettre ton Empire au „même destin; C'est pourquoi aussi nous „t'exhortons à une rédition spontanée, & nous „t' avertissons de ne pas faire courir à tes „Etats les risques d'une guerre, en t'oposant à „nos Armes Victorieuses. Préviens l'éfusion „du sang innocent, & la rigueur de ton pro- „pre sort, par une promte soumission. Don- „né sur notre Flotte le troisiême du Mois de „Rimat.

Quelques jours s'écoulèrent avant que mes Députés revinssent: à leur retour, ils me raportèrent une réponse des plus fières. Il fallut renoncer à tout accommodement; & faire notre décente dans le Païs. Nous débarquâmes nos Troupes, & les ayant rangées en bataille, nous envoyames quelques Partis, pour savoir des nouvelles des Enémis. Nous aprimes bientôt que leur Armée venoit sur

nous

nous enſeignes deployées, & qu'elle étoit forte de ſoixante mille Combattans, tant lions, que Tigres, Elefans, Ours, ou Oiſeaux de rapine. La-deſſus, nous gagnames un poſte avantageux, & y attendimes l' énémi de pied ferme. Lorſqu'il fut en préſence, il députa quatre Renards, ou Ambaſſadeurs, pour tacher de renouer, diſoient-ils, les négociations; mais après s'étre abouchés quelques heures avec mes Généraux, ils ſe retirèrent ſans rien conclure. Je compris alors que ces Mrs étoient plûtôt des Eſpions que des Ambaſſadeurs, & qu'on ne les avoient envoyés que pour examiner l'état de nos forces. Ils avoient même fait entendre en partant de notre camp qu'ils y reviendroient chercher de plus amples inſtructions. Mais quelques momens après, ayant aperçu l' Armée énémie qui venoit vers nous, nous jugeames bien qu'il n'étoit plus queſtion d'accommodement, & nous voulumes épargner aux Enémis la moitié du chemin; C'eſt pourquoi nous marchames à eux. Le combat fut rude & opiniâtre des deux cotés; & quoique nos Fuziliers euſſent fait un grand carnage des énémis, les Eléfans gardoient néanmoins toujours leur rang, ſans ſe mettre en peine de nos balles qui ne faiſoient que blanchir ſur leur peau dure. Mais lorſqu'ils virent l'effet de nôtre

artil-

artillerie qu'on tourna contre eux, ils commencèrent à plier, & bientôt

Ils prénent lâchement la fuite.

Trente-trois mille Mézendores reſtèrent ſur le champ-de-Bataille. & vingt mille furent fait priſonniers. Ceux qui échapèrent, ſe refugièrent dans la Capitale, qui étoit une place bien fortifiée, & y répandirent le trouble & la terreur. Pour nous, profitant de notre victoire, nous marchames vers cette Ville, ou nous arrivames en trois jours, & nous l'aſſiégeames par mer & par terre. A notre aproche, nous reçumes une nouvelle députation, avec des conditions de paix un peu plus raiſonnables, que les précèdentes. L' Empereur m'offroit ſa Fille en mariage avec la moitié de ſon Empire pour dot. Cela me déplut fort, ſurtout l'article du mariage; car il me ſembloit peu ſûr & peu honnête de répudier mon Epouſe, pour prendre une lionne. Je renvoyai les Deputés ſans réponſe, & j' ordonnai qu'on pointât la groſſe Artillerie contre les remparts, qui étoient de pierres, & qui malgré cela furent bientôt fracaſſés par nos boulets. La Ville étant remplie de toute ſorte d' Animaux, on entendoit les uns rugir, les autres hurler, mugir, braire, beler, ou ſifler avec un bruit épouvantable.

Les

Les ſerpens ſe fourroient dans les fentes de la terre.

Ou ſe cachoient dans des cavernes.

Les Oiſeaux, s'envolant ſur leurs Aîles, abandonnoient cette Ville infortunée pour ſe retirer, ſur les rochers, & ſur les lieux élèvés. Les Arbres trembloient, & leur feuilles tombant couvroient les ruës. Nous aprimes même qu'à la première décharge de notre Canon vingt Demoiſelles du Palais de l'Impératrice, qui étoient Roſes, ſe fannèrent ſubitement de frayeur, & d'étonnement. Un amas prodigieux d'Animaux de toute eſpèce, tant de la campagne, que des Villes, entaſſés les uns ſur les autres dans des maiſons étroites, étoient ſuffoqués par la chaleur, & par les inſomnies. Les ſervices qu'il falloit faire, & la communication des uns avec les autres multiplioient les Maladies. Les Elefans pouvoient à la verité mieux reſiſter; mais ils n'eurent pas plutôt entendu tonner nôtre groſſe Artillerie,

Que frapés de terreur ils fuyent, ils s'échapent.

Alors l'Empereur de Mezendore deſeſpérant de pouvoir tenir pluslong tems, aſſembla ſon Conſeil, & lui parla en Ces termes,

Quelle folie à nous de ſoûtenir la guerre
Contre des Dieux vainqueurs, qui lancent le tonnere!

Deli-

Déliberez, voyez, ſi nous devons ſubir
Le ſort le plus affreux, ou bien le prévenir.

Là-deſſus chacun s'écria,

La Guerre eſt un fleau; nous demandons la paix.

Alors le Monarque ne reſiſta plus, & ſe rangea avec tous ſes Etats ſous mon obeïſſance, en ſorte que ma puiſſance fut augmentée en un jour d'un Empire, & de dix à douze Royaumes ou Principautés: car tous les Roitelets, & autres petits Souverains ſuivirent l'exemple de l'Empereur, & ſe ſoûmirent auſſi.

Après un ſi étonnant ſuccés, nous nous préparames au départ. Je laiſſai ſix cens Fuziliers en garniſon dans la Ville Impériale; je fis tranſporter ſur ma flotte l'Empereur priſonnier, pour qui on eut toute ſorte d'égards pendant le voyage, & à mon retour à Quama, je lui donnai une Province dont les revenus ſuffiſoient pour le faire vivre en Souverain. Cependant nous lèvames l'ancre, & rangeames toute la côte de Mézendore. Chemin faiſant, j'exigeai des ôtages de pluſieurs nations, qui avoient été ſous l'obeïſſance de Miklopolate. De ſorte que par la ſeule terreur de mes Armes, je domtai tout ce qui compoſoit l'Empire Mézendorique. La plûpart de ces nations étoient celles ches qui

qui j'avois passé, en venant sur le navire Martinien.

Cependant nous laissames les rivages de Mézendore, & après une heureuse, mais longue navigation, nous découvrimes les côtes de Martinie. Jamais aspect ne me fut plus agréable que celui de ce Païs-la, & lorsque je pensois que j'y avois été forçat, & que j'y revenois Empereur, & vainqueur de plusieurs nations, je ne pouvois contenir ma joye. J'avois d'abord cru que je devois me faire connoitre aux Martiniens, pour leur inspirer plus de terreur & plus de crainte; mais je changeai de dessein, ayant fait reflexion, qu'il m'étoit plus avantageux d'entretenir l'erreur des Quamites touchant ma naissance, & me donner toujours pour Ambassadeur du Soleil, d'autant plus que cette erreur s'étoit répandue chez les nations vaincuës.

Je me flattois de venir aisément à bout des Martiniens, dont la molleſſe m'étoit connuë; car ce Peuple toujours enclin à la volupté, n'étoit pas seulement porté aux plaisirs par son propre penchant; mais encore par l'abondance de toutes choses, & par les délices de la terre, & de la Mer. Mai, j'éprouvai bientôt que l'entreprise étoit plus difficile que je ne pensois. En effet cette nation avoit amassé des richesses immenses, à la faveur du commerce

merce qu'elle faiſoient dans les païs les plus éloignés, du monde ſouterrain; & par le moyen de ſes richeſſes, elle avoit à ſa devotion les Peuples les plus belliqueux, qui étoient prets à venir à ſon ſecours au prémier ſignal: Ajoûtez à cela que les Martiniens eux-mêmes, l'emportoient ſur toutes les autres nations dans la Marine, & que nos Vaiſſeaux étoient groſſiérement bâtis auprès des leurs, & manœuvroient bien plus lentement; car il eſt facile de juger quels devoient étre ces navires conſtruit, à la hâte par l'ordre d'un Bachelier de Philoſophie, & ce qu'en auroient penſé les Hollandois, les Anglois, ou les Danois, s'ils les avoient vus: mais ce défaut étoit réparé par l'Artillerie, dont ils étoient armés, & qui étoit inconnue aux Martiniens.

Avant que d'entrer en action, j'envoyai des Députés au Sénat offrir à-peu-près les mêmes conditions que j'avois fait propoſer à l'Empereur de Mézendore. Mais pendant que nous attendions la réponſe, nous vimes venir vers nous à pleines voiles, une flotte bien équipée, & telle que nous n'aurions jamais pu nous figurer. A cette vüe je rangeai mon Armée navale en auſſi bon ordre que le tems le pouvoit permettre, & je fis donner le ſignal du combat. On ſe battit

avec

avec un ardeur égale des deux côtés. Les Martiniens au lieu de canons avoient des Machines par le moyen desquelles ils lançoient de grosses pierres qui ne faisoient pas peu de dommage à nos Vaisseaux. Enfin ils lachoient des Brûlots chargés de poix, de bitume, de soufre & d'autres matières combustibles qu'on allumoit: ces Brûlots ne manquoient guére de toucher nos vaisseaux en dérivant, à cause de la difficulté de revirer ceux-ci, & ils nous causèrent beaucoup de dommage. La victoire fut long-temps en suspens, & mes Gens balançoient entre le combat & la fuite: mais enfin les terribles bordées que nous lachames contre les vaisseaux Martiniens, changèrent la face des affaires, & abattirent tellement le courage aux Enémis, qu'ils commencèrent à tourner les prouës, & un moment après à s'enfuir vers le Port. Nous ne pûmes nous rendre maitres d'aucun de leurs navires, à cause de leur légèreté, & de la pesanteur des nôtres. Cependant ayant desormais la mer libre, nous fimes une décente sur la côte, & nous débarquames nos Troupes de terre, à la tête desquelles je marchai sans perdre de tems vers la Capitale. Je rencontrai en chemin mes Députés, qui me dirent que le Sénat les avoit renvoyés avec cette réponse hautaine.

Dites à votre Roi qu'il parte de ces lieux,
Qu'il retourne dans ſa Patrie.
Et ne ſe flatte pas d'obtenir de ſa vie
L'Empire de la mer que nous tenons des Dieux;

Les Martiniens ayant été en effet jusqu'alors les maitres de la mer, ne purent s'empécher de recevoir avec dédain les propoſitions d'un Prince montagnard. Cependant ils levent des Troupes avec toute la diligence imaginable, & outre celles qui étoient ſoudoyées, on fit aſſembler tout ce qui étoit en âge de porter les Armes. Nous avions à peine fait une lieuë, que nous découvrimes l'Armée énémie, qui venoit droit à nous. Elle étoit compoſée de diverſes nations, & l'audace avec laquelle elle marchoit, malgré la perte d'une bataille navale, nous intrigua beaucoup; mais, ce n'étoit-là qu'un feu follet qui fut bientôt diſſipé; en effet

La peur les prit, avant qu'on donnât le Signal;

Et à la première volée de coups de canon, tous s'enfuirent à vau-déroute. Nous les pourſuivimes, & en fimes un grand carnage. Il fut aiſé de juger de leur perte par la quantité de perruques que nous ramaſſames, quand nous fumes las de tuer; nous trouvames par ce calcul, qu'il y en avoit eu autour de cinq mille tués ſur la place. Je remarquai auſſi, que la

forme

forme des perruques avoit changé, & j'en diſtinguai de plus de vingt façons, tant cette nation eſt ingénieuſe, & inventive. Après ce combat, ou plûtôt cette déroute, je vins mettre, ſans obſtacle, le Siége devant Martinie; & lorſque tout étoit prét pour battre cette Ville en ruine, les Sénateurs ſe rendirent eux-mêmes à notre camp, pour demander quartier, & pour ſoumettre leurs Perſonnes, leur Ville, & toute la République à mon obéiſſance. Le Traité ayant d'abord été conclu, nous entrames en triomphe dans la Place. A notre arrivée, on ne remarqua pas ce tumulte, & cette frayeur ordinaire dans les Villes priſes; mais un triſte ſilence, un chagrin ſombre s'étoit emparé des eſprits. On voyoit les Citoyens, que la peur avoit ſaiſis, oublier ce qu'ils vouloient emporter ou laiſſer, ſe queſtionnant les uns les autres ſans pouvoir ſe conſeiller, tantôt debout ſur leurs portes, tantôt parcourant leurs maiſons, comme s'ils n'euſſent jamais dû les revoir: Mais dès-que j'eus déclaré que je ne prétendois pas qu'on fit le moindre tort à cette Ville, la douleur des Citoyens ſe changea en joye. Je me rendis à l'endroit où étoit le tréſor public, & je fus étonné à la vuë des immenſes richeſſes qu'il renfermoit. J'en fis diſtribuer une partie à mes Troupes, & je reſervai le reſte pour étre placé dans mes

finances. Je laiſſai une garniſon à Martinie, d'où je fis porter quelques-uns des Sénateurs ſur ma flotte pour ôtages. Parmi ces Mrs étoit le même Syndic dont la Femme m'avoit fauſſement acuſé du crime pour lequel je fus condamné aux Galères. Je ne trouvai pas à propos de m'en vanger, eſtimant que l'Empereur de Quama devoit oublier les injures du Porteur.

Je me diſpoſois à aller ſubjuguer les nations voiſines des Martiniens, lorsqu'il arriva des Ambaſſadeurs de quatre Royaumes, qui m'envoyoient faire leurs ſoûmiſſions. J'avois déjà tant de pays ſous mon empire, que je ne pris pas ſeulement la peine de demander comment s'appelloient ces quatre Royaumes, me contentant de les comprendre ſous le nom général d'Etats de la Martinie.

CHAP. XV.

KLIMIUS EST RENVERSÉ DU HAUT DE SA GRANDEVR.

Après tant de merveilleux exploits, nous remimes à la voile pour retourner à Quama avec une flotte acrue de celle des Martiniens Jamais les Romains ne firent rien en matière de triomphe qui égalât la magnificence de notre entrée à Quama: Et certainement

nement j'avois fait de si grandes choses qu'il n'y avoit point de fête, point de pompe que je n'eusse méritée En effet, quoi de plus glorieux, quoi de plus héroïque que d'avoir métamorphosé, dans un petit espace de tems, un peuple autrefois le mépris & le jouet des autres nations, de l'avoir métamorphosé en Seigneur redouté & respecté de ces mêmes nations? Quoi de plus illustre pour un Homme comme moi qui se trouve transplanté parmi tant de Créatures hétèrogénes, que d'avoir assuré à celles de mon espèce l'empire que la Nature a cordé aux Hommes sur tous les autres Animaux! Il faudroit un volume entier pour exprimer la magnificence avec laquelle je fus reçu de mes sujets de tout âge & de toute condition, & celui-ci est trop abrégé pour y inserer une pareille rélation: je me contenterai, de dire que ce jour-là fut une nouvelle époque gour l'histoire. Je crois aussi pouvoir compter cinq Monarchies, savoir, celle des Assiriens, celle des Perses, des Grecs, des Romains, & celle des Quamites dans le monde souterrain; & il semble que cette dernière surpasse les autres en puissance & en grandeur. C'est pourquoi aussi, je pris le sournom de *Koblu*, c'est-à-dire *grand*, qui me fut offert par les Quamites & par les nations vaincuës. J'avoue que ce titre est vain &

orgueilleux; mais si l'on considère, que les Cyrus, les Alexandres, les Pompées, s'en sont parés avec un mérite peutétre au-dessous du mien, on trouvera que ce n'étoit pas trop pour un Héros tel que moi. En effet, Alexandre subjugua l'Orient, cela est vrai, mais avec quelles Troupes? avec de vieux soldats aguerris, endurcis par des guerres continuelles, tels qu'étoient les Macédoniens sous son Père Philippe. Mais moi, j'ai soûmis à mon empire en fort peu de tems, des nations bien plus barbares que les Perses, & avec des Troupes rudes & sauvages, que j'avois été obligé de former moi-même. Voici donc les titres que je pris dans la suite: *Nicolas le Grand, Envoyé du Soleil, Empereur de Quama & de Mézendorie, Roi de Tanaquit, d' Alétorie, d' Arctonie de tous les Royaumes & Etats Mézendoriques & Martiniens, Grand-Duc de Kispucie, Seigneur de Martinie & de Canalisque.*

Rien n'étoit plus brillant, rien n'étoit plus flatteur,
Que l'étenduë immense
De ma vaste puissance.
Qui d'entre les Mortels n'eût vanté mon bonheur?
Mais helas! ce bonheur plus fragile qu'un verre.
Passa comme un éclair, & par un sort affreux,
Fit voir que tant que l' homme est vivant sur la terre,
On ne peut l' apeller heureux.

En

En effet, après m'être vû dans un dègré de proſpérité & de puiſſance au-delà preſque de ce que le cœur humain peut déſirer, il m'arriva ce qui arrive à ceux qui d'un état fort bas s'élèvent aux grandeurs: car oubliant mon prémier ſort, je me laiſſai aller à l'orgueil, & au-lieu de prendre les interêts, les airs & les manières du Peuple, je devins un cruel perſécuteur de tous les ordres de l'Etat; mépriſant comme des eſclaves, ceux que je m'étois autrefois attachés par mon affabilité, en ſorte que perſonne ne pouvoit avoir l'honneur de me parler qu'après certains actes d'adoration, & lorſque je les admettois à l'audience, je ne les recevois qu'avec un air rebarbatif & dédaigneux. Ce qui m'aliéna bientôt les eſprits, & changea en terreur l'amitié qu'on avoit euë pour moi. J'en fis bientôt l'expérience, à l'occaſion du jeune Prince dont l'Impératrice mon Epouſe étoit acouchée durant mon abſence, & que je voulois faire reconnoitre pour mon ſucceſſeur par tous les Etats de l'Empire, que je convoquai par des Lettres circulaires. Perſonne à la verité n'oſa s'opoſer à mes ordres, ni à la cérèmonie de l'inauguration, qui ſe fit avec toute la pompe poſſible: mais il m'étoit aiſé de remarquer que les viſages de mes ſujets étoient maſqués d'une feinte allegreſſe; & mes ſoup-

çons ſe trouvèrent confirmés par des paſquinades qui coururent alors ſans nom d'auteur, où l'on montroit adroitement, & d'une manière enjouée, que cette élection s'étoit faite au préjudice du Prince Témuſo. Tout cela me troubla ſi fort l'eſprit, que j'en perdis le repos juſqu'à ce que je me fuſſe délivré de ce bon Prince. Je n'oſai pourtant pas faire mourir ouvertement cet illuſtre Rival à qui j'avois même des obligations; mais je ſubornai des gens qui l'acusèrent de trahiſon; & comme les Souverains ne manquent jamais de Miniſtres empreſſés pour ſervir leurs deſſeins criminels, je trouvai des Miſerables, qui aſſurèrent avec ſerment, que le Prince méditoit des troubles, & tendoit des embuches à ma vie. Là-deſſus il fut arreté, & ſon procés lui étant fait par des Juges que j'avois corrompus, il fut condamné à voir la tête tranchée. La ſentence fut exécutée à Hui-clos, de peur de quelque émeute. Quant à l'autre Prince, comme il étoit encore fort jeune, je différai de le ſacrifier à ma tranquillité, ainſi la foibleſſe de ſon âge le ſauva pour quelque tems, lorſqu'il n'avoit plus de protection à attendre du droit. Cependant ſouillé du patricide de ſon Frère, je commençai à régner avec tant de rigueur & de cruauté, que ma rage alla juſqu'à faire égorger pluſieurs perſonnages Quamites & autres

autres dont la fidelité me sembloit suspecte. Il ne se passoit presque pas de jour qui ne fût ensanglanté & marqué de quelque meurtre, ce qui hâtoit la rébellion que les Grands avoient dèja machinée depuis long-tems, comme je le raporterai tantôt. J'avouerai ici que je méritois bien les malheurs qui m'arrivèrent dans la suite; & qu'il eût été plus décent & plus glorieux à un Prince Chrétien d'amèner à la connoissance du vrai Dieu cette Nation sauvage & idolâtre, que de tremper ses mains dans le sang de tant de peuples innocens en entreprenant guerre sur guerre: & assurément il m'eût été aisé de convertir tous les Quamites; car tout ce que j'établissois ils l'embrassoient avec avidité, & mes paroles passoient chez eux pour autant d'Oracles; mais dans l'oubli où j'étois de Dieu & de moi-même, je ne pensois qu'au vain éclat qui m'environnoit, & qu'à l'acroissement de ma puissance.

Je ne me nourissois que d'affreuses images,
De guerres, de combats, d'armes & de carnages.

Livré entiérement aux plus mauvais desseins, j'aimai mieux augmenter les sujets de mécontentement que de les faire cesser; comme si les fautes commises par l'injustice, pouvoient être réparées par la cruauté. Je répondois

à mes Amis qui m'avertiſſoient de changer de conduite.

C'eſt la néceſſité, c'eſt la raiſon d' Etat
Qui me demande ces victimes.

Mais ce fut-là ce qui m'attira un enchainement de malheurs, & qui me fit tomber dans une telle diſgrace, que je puis ſervir d'exemple aux Mortels, & leur aprendre quelle eſt l' inſtabilité des grandeurs humaines, & de combien peu de durée eſt un règne dur & violent.

Enfin la haine de mes ſujets augmentant avec la rigueur de mon gouvernement, & chacun s'apercevant que les vices aux-quels j'étois adonné, s'acordoient mal avec ma céleſte origine, & convenoient peu à un Envoyé du Soleil, on commença à examiner avec attention tout ce qui me regardoit, ſur tout la cauſe de mon arrivée en ces lieux, & l'état où l'on me trouva lorſque j'y abordai. On voyoit que tout ce que j'avois fait d'étonnant étoit plutôt dû à l'ignorance des Quamites qu'à mes Lumières, ce qui s'étoit vérifié depuis que cette ignorance s'étoit diſſipée, & qu'on avoit remarqué que je m'étois trompé en bien des occaſions. Ma conduite fut ſurtout cenſurée par les Kiſpuciens, gens clairvoyans, & pénètrans. Ils avoient remarqué

dans

dans les édits que j'avois publiés, pluſieurs traits mal-digérés, & qui marquoient une grande ignorance dans les affaires politiques, Cela n'avoit rien d'extraordinaire; car comme mes Précepteurs, n'avoient jamais ſongé à des ſceptres ni à des trônes, ils m'avoient élévé plutôt comme un enfant deſtiné à devenir un jour Propoſant ou Diacre, que comme un ſujet reſervé au Gouvernement d'un grand Empire: Et mes études, qui ne s'étendoient pas au-delà d'un certain ſyſtême de Théologie, & de quelques termes de Métaphiſique, étoient peu convenables à mon état préſent, où il étoit queſtion de gouverner dans les formes deux Empires, & prés de vingt Royaumes. Enfin les Martiniens avoient remarqué que les navires de guerre, que j'avois fait conſtruire, étoient ſi matériels qu'ils ne pouvoient étre d'aucun uſage dans un combat contre des flottes bien ordonnées, en ſorte que toute cette gloire maritime n'étoit duë qu'á l'invention du canon. Ces bruits importuns ſe répandirent de tous côtés, & rapellèrent le ſouvenir de l'état où j'étois quand j'abordai dans ces contrées, porté ſur une planche échapée d'un naufrage, couvert de haillons, & à demi mort de faim, on trouvoit qu'un pareil équipage ne pouvoit convenir à un Envoyé du Soleil: Ajoutez à cela que les

Marti-

Martiniens fort verſés dans l'aſtronomie, ayant donné quelque teinture de cette ſience aux Quamites, & leur ayant apris que le Soleil étoit un corps inanimé, placé dans le milieu des cieux par le Tout-puiſſant, pour éclairer & pour rechaufer toutes les Créatures, leur faiſoient tirer cette conſéquence, qu'un globe de feu comme cet aſtre, ne pouvoit étre la demeure d'aucun Animal terreſtre.

Tous les jours on m'attaquoit par de pareils diſcours; mais ce n'étoit que des murmures, perſonne ne ſe trouvant aſſés hardi que de parler ouvertement ſur mon compte, & d'en dire hautement ſa penſée, de peur de s'expoſer à mon énorme pouvoir. C'eſt pourquoi je fus long-tems ſans ſavoir juſqu'à quel point étoit montée la haine de mes Sujets, & qu'ils vouluſſent me chercher chicane. Mais un Livre en Langue Canaliſque, ſous le titre de *L'heureux Naufrage*, me deſſilla entiérement les Yeux; & l'on ſe ſouviendra de ce que j'ai déjà dit, touchant les Canaliſques, les plus adroits Lanceurs d'invectives qu'il y ait jamais eu, qui dans leurs plus grandes guerres ne ſe ſervoient pas d'autres Armes. L'ouvrage en queſtion contenoit toutes les accuſations dont j'ai parlé tantôt; & étoit écrit d'un ſtile aigre & mordant, ſelon le génie des Canaliſques, fameux dans ce genre d'eſcrime. Mais telle étoit

alors

alors la foibleſſe de mon eſprit, & ma confiance en mes forces, que rien ne pouvoit me détourner de ma conduite, ni m'en inſpirer une meilleure. Les avis les plus ſalutaires augmentoient ma dureté, loin de l'étoufer: & j'en vins juſqu'à livrer à la torture ceux que je tenois pour ſuſpects, prétendant qu'ils me devoient découvrir l'Auteur du Livre en queſtion. Mais tous ſoufrirent les plus cruels tourmens avec une conſtance admirable, en ſorte que toute ma rigueur ne produiſit d'autre effet que d'aigrir encore plus les eſprits contre moi, & de changer leur haine en fureur. C'eſt ainſi que les Deſtins l'emportoient ſur les bons conſeils, & que je me jettois moi-même tête baiſſée dans le précipice.

Les choſes étoient en cet état, lorſque je réſolus de me défaire d'Hicoba (C'eſt le nom du Prince qui reſtoit encore.) Je fis confidence de mon deſſein au Grand-Chancelier Kalac, en qui j'avois beaucoup de confiance. Celui-ci me promit ſon Miniſtère, & ſortit peu après pour aller exécuter ce que j'avois arreté. Mais comme il déteſtoit dans le cœur un ſi noir deſſein, il découvrit tout le complot au Prince, & ſe retira avec lui dans le lieu le plus fort de la Ville. Là, le Chancelier aſſembla les Soldats de la Garniſon, leur expoſa patétiquement l'état des affaires préſentes, & ſon

ſon diſcours acompagné des larmes du Prince, à la Vie de qui on en vouloit, ne fut pas d'un petit poids ſur l'eſprit des Soldats: auſſi-tôt ils courent aux Armes, proteſtant qu'ils ſont prêts à verſer juſqu'à la dernière goute de leur ſang. L'habile Chancelier ne donna pas le tems à leur ardeur de ſe refroidir; il les fait préter ſerment au Prince, & envoit ſur le champ des Gens en cachette, pour parler à ceux qu'il ſavoit être mal-intentionnés contre moi, leur raconter ce qui s'étoit paſſé, & les exciter à prendre les Armes contre un Tyran qui ne cherchoit qu'à exterminer l'ancienne Famille des Souverains: alors

Tel qui hait le Tyran, tel autre qui le craint.

acourt armé pour ſe joindre à la Garniſon. Cependant j'attendois le retour du Chancelier, quand

J'entens des bruits confus, je vois couvrir aux armes,
Je n'aperçois enfin que des ſujets d'allarmes.
On me dit qu'aſſemblés les Bourgeois, les Soldats,
Avec des cris affreux, demandeut mon trépas.

Tomopolke ſe tournant alors vers moi; *Seigneur*, me dit-il, *ſauvons-nous promtement chez les Tanaquites, nous y leverons une Armée, & nous mettrons bien ces Mutins à la raiſon.* Ces paroles excitèrent divers mouvemens dans mon Ame; la crainte & la confiance m'agitèrent

térent tour à tour. Enfin je me rends aux avis de ce ſage Conſeiller; & je ſors de Quama ſans nul obſtacle, parceque bien des Gens ignoroient la cauſe de la ſédition. Dès-que j'eus gagné le Royaume de Tanaquit, j'ordonnai à tout ce qui ſeroit en âge de porter les Armes de les prendre. J'aſſemblai dans peu une Armée de quarante mille Hommes, avec laquelle je retournai ſur mes pas, eſpérant que ceux des Quamites qui m'étoient reſtés fidèles, viendroient groſſir mes Troupes; mais je me berçois d'un vain eſpoir; car au lieu des renforts dont je m'étois flatté, je vis venir un Héraut, qui me remit des Lettres du Prince, par leſquelles, ce jeune Antagoniſte me déclaroit une guerre légitime, comme à un Impoſteur, & un Uſurpateur; me marquant en même tems, qu'il s'etoit aſſuré de mon Epouſe, & de mon Fils, & qu'il les avoit fait empriſonner. Quelques heures après le départ du Héraut, nous découvrimes les Rébelles qui s'avançoient en bon ordre, & comme ils étoient munis d'une bonne Artillerie, je n'oſai pas en venir aux mains, que je n'euſſe reçu de nouveaux ſecours. Je pris donc le parti de m'arrêter, & de me retrancher. Mais bientôt ayant remarqué qu'il me déſertoit beaucoup de Soldats, qui prenoient parti chez les énémis, & que ceux-ci attendoient des renforts, je me rendis

aux

aux avis des Généraux, qui m'exhortoient à combattre, & Tomopolke ne s'y opoſa pas. La Bataille ſe donna dans la même plaine, où quelques années auparavant je vainquis les Tanaquites. Le Canon des Enémis éclairciſſoit fort nos rangs; & j'enrageois de voir qu'on me battoit de mes propres armes, que j'avois forgées & inventées. Mes Troupes ſoûtinrent néanmoins l'effort des Rébelles, juſqu'à ce qu'un boulet de canon ayant percé le brave Tomopolke, qui combattoit vaillemment, le jetta roide mort par terre. Alors chacun perdit courage, & nous tournames tous le dos, cherchant à nous cacher, & à nous dérober aux énémis. Je gagnai moi-même la cime d'un rocher, d'où je décendis dans un vallon. Là, je ſoûtins durant quelque tems mon malheur, ou plûtôt ma folie, que je condamnois, mais trop tard, par mes ſoûpirs, & par mes larmes. Le trouble de mon ame étoit ſi grand, que j'oubliai d'ôter la couronne que j'avois ſur la tête, & à laquelle il étoit aiſé de me reconnoitre. Il y avoit environ une heure que j'étois, tremblant d'éfroi, dans ce Vallon, lorſque j'entendis la voix de pluſieurs perſonnes qui eſcaladoient le Rocher, & qui demandoient d'un ton de fureur qu'on me livrât au ſuplice. Alors je me tourne de tous côtés, cherchant un lieu pour me cacher.

Je vois un bois épais tout rempli de broſſailles;
J'y cours ſans balancer, par des ſentiers ſecrets.

J'arrivai auprès d'une caverne, & je m'arretai quelques momens pour reprendre un peu haleine, car j'étois fort fatigué. Bientôt je me gliſſe comme un ſerpent, ventre à terre, dans le trou de la caverne. Je m'aperçus qu'elle étoit très-profonde, & comme je voyois que ſa pente étoit douce & facile, je décendis la valeur de cent pas. Je me diſpoſois à paſſer outre, lorſque je tombe dans un trou, où, comme ſi j'euſſe été pouſſé par la foudre, je traverſai des lieux obſcurs & volai dans des ténèbres continuelles, juſqu'à ce qu'enfin j'aperçus une lueur, ſans ſavoir d'où elle venoit, & ſemblable à-peu-près

A celle que la Lune donne
Lorſqu'un nuage l'environne.

A meſure que cette lueur augmentoit, je ſentois diminuer l'impétuoſité de ma chûte: en ſorte que peu-à-peu, & par un doux effort, comme d'un nâgeur, qui fend l'onde, je me trouvai ſans le moindre mal, au milieu de pluſieurs rochers, que je reconnus, avec étonnement pour ceux, par où j'étois décendu quelques années auparavant dans le monde

ſouterrain. La cauſe du rallentiſſement du mouvement de ma chûte, & de la diminution de la force impulſive, me parut naitre de la qualité de l' Atmoſphère Supérieure, qui a plus de gravitation & de peſanteur, que la ſouterraine; car, ſi la nôtre n'étoit pas plus peſante, j'aurois eu le même ſort en remontant qu'en décendant, & peutétre j'euſſe été élevé au travers des airs juſqu'à la Région de la Lune. Je ſoumets toutefois cette Hypothèſe à un plus ample examen de Mrs les Phiſiciens.

CHA-

* *

CHAPITRE XVI.

RETOUR DE KLIMIUS DANS SA PATRIE, ET FIN DE LA CINQUIEME MONARCHIE.

Je fus long-tems parmi ces rochers deſtitué de ſentiment. J'avois le cerveau troublé & agité de mille idées, tant au ſujet de ma chûte, qu'à l'égard de l'étonnante métamorphoſe, qui, de fondateur d'une cinquiême Monarchie, venoit de me transfomer en Bachelier pauvre & famélique. Et certainement cette aventure étoit ſi ſurprenante & ſi poëtique, qu'elle pouvoit aiſément renverſer le cerveau le mieux étayé. Dans cet état je me demandois à moi-même, ſi ce que je voyois étoit vrai, & ſi ce n'étoit pas plutôt des viſions qui décevoient mes yeux: Mais mon agitation commençant à ſe diſſiper, & reprenant peu-a-peu mes eſprits, la douleur, & le dépit ſuccedèrent à l'étonnement.

Je tends les mains au Ciel, je me plains, je m'écrie;
Dieu juſte & tout-puiſſant, aprens-moi, je te prie,
Par quel crime honteux ai-je donc merité

De me voir tout d'un coup, déchu, précipité
Dans cet affreux revers qui cauſe ma triſteſſe.

Certainement, on aura beau fouiller dans les annales & les Hiſtoires des ſiécles paſſés, & dans celles de nos jours, on n'y trouvera aucun exemple d'une pareille chûte, ſi ce n'eſt peutétre celui de Nabucodonoſor, qui du plus grand Monarque du monde, fut changé en Bête féroce courant dans les forets. J'éprouvois les mêmes revers de fortune; en peu d'heures on me dépouille de deux grands Empires, & de vingt Royaumes, ou environ, dont il ne me reſte plus que l'ombre & l'idée inutile. Je venois d'étre un grand Potentat, & à peine je puis eſpérer de devenir Maitre d'Ecole, ou Régent dans ma Patrie: on me donnoit le titre d'Envoyé du ſoleil, & à-préſent je crains que ma pauvreté ne m'oblige à devenir Valet d'un Evêque, ou de quelque Echevin: Il n'y avoit que quelques jours que la gloire, l'eſpérance, le ſalut, la victoire ſuivoient mes pas; & à préſent je me vois livré, aux ſoucis, à la misère, aux chagrins, aux larmes & aux lamentations. Enfin je reſſemblois à l'herbe qui pendant le ſolſtice d'Eté parvient au plus haut point de ſa grandeur, & qui eſt auſſitôt fauchée; & pour tout dire en un mot, la douleur, le dépit, le chagrin, la colère

colère & le déſeſpoir agitoient mon ame de tant de mouvemens divers, que tantôt je voulois

- - - *Me percer d'un fer meurtrier;*

Tantôt je voulois me replonger dans la caverne, pour eſſayer, ſi un ſecond voyage dans le monde ſouterrain, ne réüſſiroit pas mieux que le prémier;

Entre ces deux partis je balançai trois fois.

Ce qui me retint, fut le ſoin de mon Ame, & les principes de la Réligion Chrétienne, qui défendent d'attenter ſur ſoi-même.

Je tachai donc de décendre de ces rochers eſcarpés, & de gagner le ſentier par où l'on va à Sandwic. J'étois ſi diſtrait, que je bronchois à tout bout de champ, tant j'avois l'eſprit rempli de ma cinquiême Monarchie. L'idée quoique vaine, en étoit néanmoins ſi fraîche, que j'en avois la tête toute troublée. Et certainement c'étoit une perte d'un rang à ne pouvoir étre réparée par tous les avantages que ma Patrie auroit pu m'offrir. Je ſupoſois qu'on voulût me donner le gouvernement de la Province de Berge, ou même la vice-Royauté de Norwege, quel dédommagement étoit-ce que cela? Quelle conſolation pour le

Monarque, le Fondateur du plus grand Empire qu'il y ait jamais eu? Je réſolus toute fois de ne pas refuſer un gouvernement, au cas qu'on me l'offrît dans ma Patrie.

Après-que j'eus fait la moitié du trajèt, j'aperçus quelques Enfans que j'apellai par des ſignes, les priant de venir à mon ſecours, & leur adreſſant ces paroles *Jeru Pikalſalim*, ce qui veut dire en Langue Quamitique, *Enſeignez-moi le chemin:* Mais ces petits Droles, ſurpris de voir un Homme dans un équipage étranger, & avec une couronne ſur la tête pouſsèrent un grand cris, & s'enfuirent à travers les roches, me laiſſant traîner mes pieds écorchés, au milieu des pierres & des cailloux. Ils arrivèrent à Sandwic une heure avant moi, & remplirent tout ce Village de terreur, aſſurant avec ſerment, qu'ils avoient vû le Cordonnier de Jéruſalem, errant parmi les rochers, portant ſur la tête des raïons pareils à ceux du ſoleil, & marquant par ſes ſoupirs les tourmens de ſon ame. Ils répondoient à ceux qui leur demandoient, comment ils pouvoient ſavoir ſi j'étois le Cordonnier de Jéruſalem, que j'avois découvert moi-même mon nom & ma Patrie. Ce qui pouvoit les avoir trompé, c'étoit aparemment les mots que je leur avois dits, *Jeru Pikal Salim*; qu'ils avoient inter-

interprèté, *Cordonnier de Jéruſalem.* Tout le village fut en combuſtion, perſonne ne doutant de la verité du fait, d'autant plus qu'on avoit rechaufé tout récemment cette vieille fable du Cordonnier ambulant, & que le bruit couroit qu'il avoit paru depuis peu à Hambourg.

Cependant j'arrive ſur le ſoir à Sandwic, & je vois les Habitans des environs que cette envie que tous les Hommes ont de voir des choſes extraordinaires, avoit raſſemblés. Ils étoient depuis quelques momens au pied de la montagne pour recevoir leur nouvel Hôte ; mais à peine ils m'entendirent parler, que frapés d'une terreur panique, ils prirent tous la fuite, excepté un Vieillard, qui plus hardi que les autres, ne bougea pas de la place. Je l'abordai en le priant de vouloir bien Héberger un pauvre vagabond :

D'où viens-tu, me dit-il, & quelle eſt ta patrie?
Vénérable Vieillard, repris-je en ſoupirant,
Si je vous racontois l'hiſtoire de ma vie,
Vous ſeriez étonné, je vous en ſuis garant :
Mais ce récit eſt long ; & la nuit eſt trop proche,

pour pouvoir l'achever avant la fin du jour. Lorsque je ſerai chez vous, je vous raconterai

un enchaînement d'avantures, qui paroiſſent au-delà de toute croyance, & dont aucune hiſtoire ne fournit d'exemple. Le Vieillard avide de nouveautés, me prit par la main, & me ména à ſon Logis, blâmant la crainte déplacée du Peuple, qui au moindre objet inconnu, tremble comme à l'aſpect d'une comète. Dès-que je fus entré chez lui, je demandai à boire; car j'avois grand' ſoif. Le Vieillard m'aporta lui même un verre de bierre, je dis lui même; car Femme, ſervantes, Enfans, tout avoit décampé, & n'oſoit reparoitre de frayeur. Lorsque j'eus avalé mon verre, & que ma ſoif ſe trouva un peu apaiſée, je parlai à mon Hôte en ces termes. „Vous voyez, „lui dis-je, ici un Homme qui a éprouvé les „plus cruels revers, & qui eſt le jouet de la for„tune, plus que jamais mortel ne l'a été. C'eſt „une verité décidée qu'un moment ſuffit pour „bouleverſer les plus grandes choſes, & néan„moins ce qui m'eſt arrivé n'eſt preſque pas croyable: Oui

Mes avantures ſont à nulle autre pareilles,
Et nul autre avant moi n'a vu tant de merveilles.

C'eſt, répliqua mon hôte, *le ſort de ceux qui voyagent long-tems, & que ne peut-on pas voir dans ſeize cens ans de courſes continuelles?*

J'avoue

J'avoue que je ne compris point ſa penſée, & je lui demandai qu'eſt-ce qu'il vouloit dire avec ſes ſeize cens ans. *S'il en faut*, pourſuivit-il, *croire l'Hiſtoire, il s'eſt écoulé ſeize cens ans depuis la ruine de Jéruſalem: je ne doute point, ô le plus vénérable des Hommes, que vous ne ſoyez né bien du tems avant cet évènement; car ſi ce que l'on raconte de vous eſt vrai, on peut raporter l'époque de votre naiſſance, au régne de Tibère.*

O certes! pour lors je crus que mon Hôte radotoit, & je lui répondis froidement, que ce qu'il me diſoit étoit une énigme qui demandoit un Oedipe. Mais ſans faire attention à cela, il me va chercher un plan du Temple de Jéruſalem, & me prie de lui dire s'il reſſemble bien à l'Original. Malgré l'excés de ma douleur, je ne pus m'empécher de rire. Je demandai au bon Vieillard, ce que c'étoit que tout ce galimatias. *Y penſez-vous, ou non*, me dit-il, *& ignorez-vous que tous les Habitans de ce lieu aſſûrent, que vous étes ce fameux Cordonnier de Jéruſalem, qui depuis la mort de notre Seigneur eſt condamné à courir le monde? Mais plus je vous examine, & plus je me rapelle un ancien Ami, qui périt, il y a environ douze ans ſur le ſommet*

de cette montagne. A ces mots le voile qui couvroit mes yeux tomba: je reconnus mon bon Ami *Abelin,* dont j'avois si fort hanté la maison à Berge. Je me jettai à son coû, & l' embrassai tendrement: *Cher Abelin*, lui disje, *je vous tiens, j'en crois à peine mes yeux & mes mains: Voici votre Klimius qui revient des abîmes, le même qui se précipita dans la caverne, il y a douze ans.* A la vue de ce Phénoméne inattendu, mon Ami resta interdit, & confus,

Comme une homme frapé d' une foudre soudaine.

Je vois, s'écria-t-il enfin, la face de mon cher Klimius, sa voix qui m'est si connue. a frapé mes oreilles;

Voila ses yeux, ses mains, sa taille, son visage.

Mais quoique je n'aye jamais vu personne qui ressemblât plus à Klimius, je ne puis, ni ne dois en croire mes sens; car aujourd'hui les morts ne ressuscitent pas, à d'autres, il me faut bien de meilleures preuves pour que j'ajoute foi à ce que vous me dites.

Pour combattre son incrédulité, je lui fis un détail exact de tout ce qui s'étoit passé autrefois entre nous. Lorsqu'il eut ouï cela il

fut

fut convaincu dé la verité en queſtion, & me ſerrant tendrement & les larmes aux yeux entre ſes bras „je vois, *s'écria-t-il*, je vois „ce même homme, dont je ne penſois voir „que la figure: mais dites-moi de grace, „dans quelle partie du monde vous étes-vous „tenu ſi long-tems caché, & où avez-vous „fait l'aquiſition de l'habit merveilleux & „barbare que vous portez? alors je lui racontai de point en point tout ce qui m'étoit arrivé, & il écouta tout avec attention, juſqu'à ce que je vinſſe à la Planete de Nazar, aux Arbres parlans & raiſonnables: alors s'impatientant; *on remarque diſtinctement en vous*, me dit-il, *toutes les fadaiſes que les ſonges enfantent, tout ce que la folie peut forger, & tout ce que l'Yvreſſe peut faire imaginer de plus extravagant. Je croirois plutôt avec nos Paiſans que vous venez du ſabat; car tout ce qu'en raconte le petit Peuple n'eſt que bagatelle au prix de votre voyage ſouterrain.* Je le priai d'avoir un moment de patience, & de m'acorder ſon attention juſqu'à-ce-que jeuſſe achevé le récit que j'avois commencé; lorſque je vis qu'il ſe taiſoit pour écouter, je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé dans les païs ſouterrains, les revers que j'y avois eprouvés & comment j'avois fondé une cinquiéme Monarchie

narchie telle qu'on n'en a jamais vu. Tout cela ne fit qu'augmenter les ſoupçons qu'il avoit de mon commerce avec les ſorciers; il penſoit que deçu par leurs preſtiges, j'étois devenu un ſecond Ixion (*): & pour mieux connoitre juſqu'où alloit l'effet du prétendu maléfice, & juſqu'à quel point j'extravaguois, il commença à m'interroger ſur l'état des Bienheureux, & ſur celui des Damnés, ſur les Champs Eliſées; & ſur diverſes autres choſes de cette nature. J'eus bientôt remarqué où tendoient toutes ces queſtions. Sur quoi je lui dis; que je ne trouvois point mauvais qu'il fût incrédule, vû que mon récit devoit effectivement paroitre fabuleux & poëtique: mais que ce n'étoit point ma faute, mais celle de mes avantures qui étoient ſi merveilleuſes qu'elles ſurpaſſoient toute croyance humaine. „Je vous jure bien ſain„tement, ajoutai-je, que je n'y ai rien „mis de mon invention; mais que j'ai ra„conté tout ſimplement & ingenûment les „choſes comme elles ſe ſont paſſées.

Mon Ami perſéverant dans ſon incrédulité, me pria de me repoſer quelques jours chez

* Ixion amoureux de Junon, crut jouïr de cette Déeſſe, mais il n'embraſſa qu'une nuë.

chez lui, eſpérant que durant ce tems-là, ma tête qu'il croyoit felée, ſe remettroit.

J'y reſtai en effet huit jours, & au bout de ce terme, mon Hôte voulant éprouver ſi j'étois auſſi foû que je lui avois paru auparavant, me remet ſur le chapitre de mon voyage ſouterrain, que nous avions pendu au croc pendant ces huit jours. Il compptoit que ma cinquiême Monarchie, mes Sujets & mes Royaumes avoient diſparu, & qu'il ne m'en reſtoit pas la moindre idée. Mais quand il m'entendit raconter les mêmes choſes, avec le même ordre, & que ſur la fin, je vins à lui reprocher ſon opiniâtre incrédulité, lui opoſant certains faits qu'il étoit contraint de m'acorder, par exemple, que douze ans auparavant je m'étois précipité dans une caverne, & étois revenu ſous un Habit inconnu & étranger, il ne ſut plus que me dire. Je profitai de ſon étonnement, & lui ſerrant le bouton, je lui demandai ſi mon Voyage étoit plus abſurde que ce qu'on racontoit des Sorciers, & du Sabat; qu'il ſavoit bien que tout cela n'étoit que des contes de vieilles; mais qu'il n'ignoroit pas que pluſieurs Philoſophes avoient enſeigné que la terre étoit concave,

cave, & qu'elle renfermoit un monde plus petit que le nôtre. Vaincu par ces raiſonnemens, il me dit que ma conſtance à affirmer des choſes, dont la fauſſeté ne pouvoit m' aporter aucun avantage, avoit entiérement diſſipé ſon incrédulité; & perſuadé des faits en queſtion, il voulut que j' en recommençaſſe le récit. Il fut charmé de ce que je lui dis au ſujet de la Planète de Nazar, & ſurtout de la Principauté des Potuans, dont les Loix & les coûtumes lui paroiſſoient devoir étre des régles ſur leſquelles tous les autres Etats devroient ſe mouler. Il ſentoit bien que la deſcription d' un Païs ſi ſage & ſi bien ordonné ne partoit pas d' un cerveau dérangé; & il lui paroiſſoit que des réglemens ſi prudens venoient plutôt de Dieu que des Hommes. Dans cette penſée, il me pria de lui dicter tout ce que je lui avois récité, qu' il en vouloit dreſſer un mémoire, de peur qu' il n' en oubliât quelque trait.

Le voyant donc convaincu des choſes que je lui avois narrées, je commençai à lui parler de moi, & de lui demander ce que j'avois à faire dans la ſituation où j'étois, & quelle fortune

fortune je pouvois attendre dans ma Patrie, moi qui avois été ſi grand & ſi puiſſant dans le monde ſouterrain. „Je vous conſeille, me „dit-il alors, je vous conſeille de ne découvrir „vos aventures à qui que ce ſoit. Chacun diroit;

C'eſt bon pour amuſer des Enfans inutiles.

Et puis, connoiſſez-vous bien le zéle des Prétres? Ignorez-vous qu'ils ont perſécuté un Homme qui avoit enſeigné une verité, qui étoit le mouvement de la terre, & l'immobilité du Soleil, & qu'ils perſécutent encore ceux qui font profeſſion de ce Sentiment? Que croyez-vous donc qu'ils vous feront, s'ils vous entendent parler de monde, de planète & de Soleil ſouterrains? ils vous déclareront impie, & indigne d'habiter parmi des Chrétiens. Quels foudres, quels carreaux ne va pas lancer ſur vous Rupert le Maitre-és-arts? lui qui, l'année dernière, condamna un Homme à faire amende honorable, pour avoir cru qu'il y avoit des Antipodes. Certainement ce ſaint Homme condamneroit bien au feu l'Auteur du Syſtême d'un nouveau monde, & d'un monde ſouterrain.

Je

Je ſuis donc d'avis, que vous laiſſiez ces choſes-là enſevelies dans un éternel oubli, & que vous vous repoſiez encore quelque tems chez moi.

Il me fit quitter mes habits ſouterrains, & il chaſſoit tous ceux qui venoient pour voir le Cordonnier de Jéruſalem, leur diſant qu'il avoit diſparu. Cela n'empécha pas, que le bruit de l'aparition ne ſe répandît au loin: les Tribunes, & les chaires, rétentirent de prédictions, & de Prophéties ſur ce ſujet; on ne parloit que des Maux que le prétendu Cordonnier préſageoit: car on aſſuroit à Sandwic, que le Cordonnier de Jéruſalem y avoit paru publiant par tout que la colère de Dieu étoit proche, & exhortant un chacun à la prévenir par une promte converſion. Or on ſait que la Rénommée eſt comme une pelote de neige qui groſſit à chaque inſtant qu'elle roule, & l'on conçoit bien que ce bruit fut paré de plus d'un conte ridicule. Quelques uns publioient que le Cordonnier en queſtion, avoit prédit la fin du monde, & l'avoit fixée à la S. Jean, Dieu voulant donner cet eſpace de tems aux Hommes, pour-qu'ils ſe convertiſſent, s'ils ne vouloient étre conſumés par le feu de ſa colère. D'autres ajoutoient pluſieurs contes

dans

dans le même goût. Cependant ce bruit de la fin du monde, excita tant de troubles en divers lieux, que les Païſans abandonnèrent la culture des champs, ne croyant pas qu'il y eût rien de plus inutile que de labourer, vû qu'il n'y avoit point de moiſſon à attendre. Le Sr Nicolas Curé de Sandwic craignant que tout cela ne le fruſtrât de la Dîme & de pluſieurs autres revenus, tachoit, non pas de deſabuſer tout-à-fait les Païſans, mais de leur perſuader que la fin du monde ſeroit différée juſqu'à l'année ſuivante, & il y réuſſit. Pour mon Hôte, & moi, qui ſavions l'origine de toutes ces fadaiſes, nous nous en divertimes long-tems.

Cependant comme je ne voulois plus être à charge à mon Ami, & qu'il m'importoit de paroitre pour obtenir quelque emploi, je réſolus de me rendre dans la Capitale. Mon Ami voulut m'y acompagner, & pour dépaïſer le monde ſur mon compte, il me fit paſſer pour un Etudiant de *Nidros* qui étoit de ſes Parens, & qui l'étoit venu voir depuis peu. Il me recommanda enſuite ſi bien à l'Evêque de Berge, tant par lettres que de vive voix, qu'enfin ce vénèrable Prélat me promit le prémier Rectorat qui vaqueroit dans quelque collège. Cet emploi ne me déplut pas, parcequ'il avoit quelque raport à l'état où je m'étois vu élevé;

car un Recteur de Collége, ou d'Univerſité eſt un petit Empereur. La ferule tient lieu de Sceptre, & la chaire de trône. Mais comme il s'écoula bien du tems, ſans qu'il y eût de Rectorat vacant, & que la miſère me talonnoit, je réſolus d'accepter tout ce que l'on m'offriroit: Il arriva fort à propos, quelques jours après, que le Marguillier de l'Egliſe de Ste Croix mourut; auſſitôt Mgr l'Evêque ſe ſouvint de moi, & me nomma à cette charge, qui me paroiſſoit ridicule à moi qui avois été Souverain de tant de puiſſans Etats: mais comme ce qui nous rend le plus ridicules & extravagans c'eſt la pauvreté, & qu'il n'y a pas de prudence à mépriſer l'eau trouble quand on eſt preſſé par la Soif, j'acceptai l'emploi en queſtion, & grace-à-Dieu, j'y paſſe doucement ma vie, en Philoſophe.

Cependant j'étois à peine promu à cet office que l'on me propoſa de me marier avec la fille d'un bon Marchand de Berge, nommée Madelaine que je trouvai fort à mon gré; mais comme il y avoit aparence que l'Imperatrice de Quama vivoit encore, je craignis de me rendre coupable de Polygamie. J'en parlai à Mr. Abelin, pour qui je n'avois rien de ſecret, & qui ſe moqua de mon ſcrupule: il me convainquit même ſi bien de la folie de mes doutes que je ne balançai plus d'épouſer la fille en queſtion.

Je

Je vis depuis ſix ans avec ma Madelaine;
Sans que rien ait troublé notre ſainte union.

Je ne lui ai pour tant pas encore fait confidence de mes aventures ſouterraines. Mais comme je ne puis entiérement oublier l'élèvation où je me ſuis vû, il m'échape de tems en tems certains écars fort opoſés à l'état où je ſuis préſentement. Au reſte j'ai eu trois fils de ma Madelaine, l'Ainé nommé Chrétien, l'autre Jean, & le troiſiéme Gaſpard; en ſorte que ſi le petit Prince Quamite vit encore, je puis me compter Père de quatre fils.

Le Manuſcrit de Nicolas Klimius ne va pas plus loin; ce qui ſuit eſt une addition de Mr. Abelin ſon grand Ami.

Nicolas Klimius vécut juſqu'en 1695. chéri & eſtimé d'un chacun pour l'intégrité & la pureté de ſes mœurs. Il n'y eut que le Curé de Ste Croix qui trouvât à redire à ſa gravité, qui n'étoit au fonds que l'effet du rang où notre Auteur s'étoit vu élèvé. Mais quand je faiſois reflexion à l'éclat de cette couronne qu'avoit porté Klimius, & à l'orgueil qu' inſpirent les grandeurs du monde, je le trouvois fort humble & fort modeſte de pouvoir s'acommoder d'un emploi de Marguillier après avoir été Empereur. Ceux qui n'étoient point au fait de ſes aventures n'en pouvoient pas juger ainſi.

Dans certains tems de l'année notre Klimius ſe tranſportoit d'ordinaire ſur la montagne, pour y contempler la caverne, par où il s'étoit precipité: & ſes Amis ont remarqué qu'il en revenoit avec un viſage tout baigné de pleurs, & qu'il étoit quelques jours ſans ſortir de ſon cabinet, & ſans vouloir parler à perſonne. Sa Femme a auſſi aſſuré qu'elle l'avoit oüi, lorſqu'il révoit, commander l'exercice aux Troupes de terre, & la maneuvre aux vaiſſeaux. Ses diſtractions alloient quelques fois ſi loin, qu'un jour il envoya ordre au Gouverneur de la Province de Berge de venir lui parler ſur le champ. Son Epouſe qui voyoit que toutes ces agitations d'eſprit ne venoient que de ſa trop grande aplication à l'étude, craignoit fort pour ſa ſanté. Sa Bibliothéque étoit compoſée en partie de livres de politiques, & comme cette lecture ne convenoit guére à un Marguillier, on lui en faiſoit ſouvent la guerre. Il a écrit lui-même la rélation de ſon Voyage, & ſon manuſcrit qui eſt l'unique de ſon eſpèce, eſt actuellement entre mes mains. Il y a long tems que j'ai voulu le publier; mais de bonnes raiſons m'en ont empéché juſqu'à cette heure.

FIN.